

Le Monde Illustré
Album Universel



L'ANGE - GARDIEN

Le Monde Illustré
Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
1961 Rue Sainte-Catherine, Montréal.
Téléphone Est 2340.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 753.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Quatre mois, \$1.00. Payable d'avance
Un an, \$3.00. Six mois, \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE — Chronique, par Paul d'Esmorin — Notre nouveau journal — La carte postale illustrée — Le chevalier aux fleurs et Les Muses (poésies d'André Dumas) — La Pâque en Russie — Prière au printemps (poésie de Jean Richepin) — Les oeufs de Pâques — Le Cène — Chronique scientifique — Jeux de Pâques — A Jérusalem — La voie douloureuse, par le R. P. Didon et Pierre Loti — Les modes de Pâques — Les clochettes bleues — Légendes de Pâques — La vierge aux fleurs — Contes — Récits — Drôleries.

MUSIQUE — Voix des cloches, musique d'Esteban Marti, poésie de Jules de Marthold.

FEUILLETON — La Vendetta, par H. de Balzac.

GRAVURES — L'Ange-Gardien (frontispice) reproduction photographique en couleurs d'un pastel par H. Fabien — Fleurs de fantaisie — La porte du bercail, d'après une peinture de Parker — La Cène, par Dagnan Bouveret — Vues de Jérusalem.

CHRONIQUE

A cette époque de l'année, les charmes du printemps aidant, il arrive que l'homme, sans s'en douter, commet fréquemment des enfantillages. Aussi, n'est-il pas médiocrement surpris de l'apprendre ou de le constater, lorsque ravivé par de magiques effluves, pour excuser l'exubérance insolite de ses actions, il invoque la réflexion que je viens de citer. Même, il est à noter que tout en étant prévenu, on se laisse prendre à ce jeu, si grande est la force de l'habitude. Mais, en somme, comme c'est dans les menus détails de l'existence, que se manifeste l'entorse donnée par la venue du printemps, à la routine des gestes propres à l'hiver ; on ne peut que sourire, en observant l'évolution à laquelle on est soumis ; pour se persuader finalement, que chaque saison comporte des actions (et des pensées) d'un ordre spécial.

Voilà ce que je me disais à mon réveil, lorsqu'un de ces matins derniers j'entendis chanter un robin d'Amérique, parmi les bourgeons prêts d'éclater. Car, sans m'en être rendu compte, par la disposition que j'avais donnée aux rideaux de mes fenêtres, je m'apercevais que le soleil venait me dire bonjour au lit, et noyait de lumière le relief des meubles et des bric-à-brac. Il avait tout bonnement suffi de l'annonce de l'arrivée du printemps astronomique, pour que, ainsi que tous les ans, j'aie préparé le chemin aux beaux rayons d'or qui égayaient ma garçonnière quand ils le veulent bien.

Quelques instants, ce matin-là, un brin de paresse m'immobilisant, je laissai ma pensée s'en aller dans le pays du rêve. Très agréablement elle franchit les mers, sans le moindre secours des comparativement lents systèmes de télégraphie.

Dans le voisinage, les cloches de l'église St-Jacques carillonnaient joyeusement. Insensiblement leurs notes gaies chassèrent la folle du logis je me sentis vivre parmi mes concitoyens, parmi les choses tangibles que l'on veut, ou que l'on souhaite raisonnablement. Et, comme on allait entrer dans la Semaine Sainte qui achève maintenant, je songeai au mutisme momentané des cloches ; puis à la célébration de la Résurrection du Sauveur, et à toutes les liesses qui suivent la période quadragésimale de la pénitence.

Certes, les amis du plein air vont avoir des agréments avec le retour des beaux jours ; il m'est d'avis, cependant, que ceux qui vont déménager auront des restrictions à faire sur ce chapitre.

C'est entendu, cette année, si nous avons un printemps hâtif, en revanche, Pâques tombe très tard. Une toute petite semaine sépare donc seulement la grande fête chrétienne, de celle que les camionneurs vont se payer aux dépens des pauvres meubles trimballés aux quatre coins de la ville. Fort heureusement, jusqu'ici, l'état atmosphérique a été propice durant avril ; puisse-t-il ne pas changer, ne serait-ce que pour nous éviter le spectacle des pleurs et grincements de dents que provoquent les déménagements entrepris pendant des averses.

A propos de cette habitude qu'ont nos gens de changer fréquemment de domicile, une petite enquête s'imposait. Je m'y suis livré et... savez-vous pourquoi on s'en va planter sa tente d'un coin de rue à l'autre ? Tout simplement, parce que messieurs les proprios abusent un peu trop de leurs droits, et augmentent leurs loyers par bonds, aussi intempestifs que sensibles pour les intéressés...

Quant aux appartements meublés, c'est une tout autre gamme, mais non moins en crescendo. Voulant me renseigner, j'ai couru les garnis un traître bout de crayon à la main. Conclusion, nos gens qui aiment à loger chez autrui, délient trop facilement les cordons de leur bourse. Je connais des particuliers qui en louant une ou deux chambres, atrocement meublées, et pas toujours d'une propreté irréprochable, payent le loyer de l'immeuble qu'ils occupent. On avouera que ça cloche quelque part. Bientôt, au train dont vont les choses, il faudra un revenu princier pour se payer : sur la tête un toit, et dans le ventre quelque chose.

Si je ne craignais d'être taxé de méchanceté, j'avouerais franchement, que, selon mon humble jugement, les Montréalais pêchent par orgueil, quant au luxe de leurs intérieurs. Il est fort bon, c'est compris, que chacun recherche un logement hygiénique à tous les points de vue, mais, là où on est en droit de se récrier, c'est quand on voit les amas de bibelots (vrais nids à poussière) qui encombrant le logis de nos plus humbles citoyens.

Néanmoins, le charrois de toutes ces choses disparates ne les émeut pas. Ils savent que : "deux déménagements ruinent autant qu'un incendie", (pardon pour le cliché mais il est de circonstance) cela les laisse froid.

Pour un oui, pour un non, ça y est, la famille porte ses pénates ailleurs, étale ses frusques à la queue leu leu, et contribue, du 30 avril au 3 mai, à faire ressembler Montréal, à une ville mise à sac. Quand donc cet esprit nomade prendra-t-il fin ? Propriétaires, soyez raisonnables ; locataires soyez sages ; et vous, amateurs des nids tout faits, ne vous laissez pas plumer tels de vulgaires pigeons.

En fait de ballades, celle que fait l'armée de Liniévitch passera à la postérité, en détenant probablement le record du genre. Il ne s'écoule pas de jour sans qu'on n'annonce : que les Japonais ont arrêté leurs ennemis par un mouvement tournant.

Dans le temps, j'ai vu un Nippon qui, sur ses ortels, tournait ainsi qu'une toupie. J'étais enfant, cela m'émerveillait, mais, c'était moins que rien par comparaison aux tours que Oyama veut jouer aux généraux moscovites.

Entre-temps la flotte russe a gagné les mers de Chine. Togo est sur l'alerte, et sous peu on peut s'attendre au plus grand branle-bas de combat des temps modernes. Deux jours durant, la presse jaune fera ses choux gras de la grande bataille navale, puis, passez muscades, à de nouveaux artistes de prendre la scène. Elle est si vorace la curiosité publique à notre époque ! c'est à peine si la voix du canon, si les clameurs des hécatombes la troublent, tant il est vrai qu'on se fait à tout, même au macabre.

* * *

Passant de la musique infernale des champs de carnage, à celle de chambre, plus agréable et qui adoucit les moeurs ; laissez-moi vous signaler le passage parmi nous de Paderewski.

Vous savez, il s'agit d'Ignace le chevelu, l'incomparable pianiste virtuose. Toute personne aimant l'art qu'intescencié voudra l'entendre lorsque, lundi soir, il se fera entendre au Monument National.

Ce musicien, dont j'adore l'état d'âme tel qu'il l'exprime par l'entremise d'un clavier de piano (piano très moderne, très bon et très poussé par la réclame) n'est pas seulement un virtuose unique, mais aussi un homme de bien.

De sa profession je ne dirai rien, vous êtes, chers lecteurs, peut-être mieux renseignés que moi ; mais, de sa bonté je tiens à dire quelque chose. J'ignore au fond jusqu'à quel point l'histoire suivante est vraie, mais elle fait tant honneur au grand pianiste que je vais la donner sans commentaire.

Paderewski eut, on le sait, des débuts fort difficiles. Marié très jeune il perdit sa femme après un an de ménage. Elle lui laissait un fils et, dit la chronique, le triste souvenir d'une pénurie momentanée, qui ne lui aurait pas permis de donner à son épouse tout le confort que réclamait son état.

Or, il y a quelques années, alors qu'à New-York, Paderewski touchait des milliers de dollars pour un concert, il aurait, de dépit, jeté une liasse de billets de banque au feu ; lorsque, seul dans son appartement, il se souvint de sa gêne d'antan, que venait de lui rappeler sa subite fortune.

Le geste était mal en soi. Paderewski le comprit, et, depuis lors, avec ses grandes ressources il crée des oeuvres philanthropiques.

C'est beau n'est-ce pas ?

PAUL D'ESMORIN.

Notre journal transformé

D'ici une quinzaine de jours, l'Album Universel sera mis en vente partout, au Canada et aux Etats-Unis, dans son format agrandi et amélioré.

Nous dirons plus longuement dans notre prochain numéro l'ensemble des améliorations radicales que nous allons apporter à la fabrication de notre magazine.

Pour répondre à un désir général, disons en premier lieu que le journal sera broché sous une délicieuse couverture imprimée en plusieurs couleurs, et que chaque page sera coupée mécaniquement, de façon à en faciliter la lecture et la préservation.

Deux magnifiques feuilletons, dont un sur le Canada, de la musique classique et nouvelle, de nombreux dessins et photographies, des nouvelles inédites, voilà un rapide aperçu de ce que nous offrirons à nos lecteurs.

Le triomphe de la Carte postale

SI la vogue constante de la carte postale, si la persistance d'une mode déclarée charmante par les uns, et par les autres absurde, mais en tout cas fort répandue sur la planète, ne suffisait pas à justifier aux yeux des lecteurs l'opportunité de cette étude, il faudrait ajouter que ce travail ne laisse pas que d'être assez "actuelle", venant à la fin du carême où la carte postale fait fureur, en un mois où l'industrie redouble d'efforts pour créer des formes nouvelles, et pour offrir au goût de ses partisans d'éclatants témoignages de son heureuse vitalité.

Car elle est florissante la carte postale, cultivée, adorée, glorieuse comme une jeune souveraine. Il ne lui manque même pas, comme nous l'indiquions au début, le rehaut puissant de l'opposition, l'auréole désirable de la haine. — Usage stupide ? — Il n'y a pas de choses, il n'y a que des, ou très grincheux, donc très injustes. — Coutume puérile et regrettable ? — Mais pas le moins du monde, et ne convient-il pas de proclamer clairement une bonne fois toutes les raisons du coeur que la raison peut fort bien connaître ?

Vous n'aimez pas la carte postale, mon ami, vous lui reprochez d'être trop commode, de remplacer hypocritement la lettre obligée qu'on n'a pas le courage d'écrire, vous avez pour elle une antipathie assez analogue à celle que vous professez pour le téléphone et le télégraphe. Vous y voyez surtout le signe d'une vie précipitée où nul ne prend le temps de vivre et déplorez aussi, dilettante artificiel et sincère que vous êtes, le dépérissement fatal d'un genre littéraire, littéraire souvent, parfois exquis.

Moi non plus, je n'aime pas beaucoup le téléphone, et quant au petit bleu, je me rallierai volontiers à l'opinion d'un délicat moraliste qui disait, il y a une quinzaine d'années : "Si j'étais député, je proposerais de taxer les dépêches à trois sous et les lettres à trois francs. La dépêche, c'est le signe de vie, la correspondance presque muette de l'être primitif, partout semblable à lui-même ; c'est le nécessaire. La lettre, qui prend son temps, emporte avec elle l'empreinte de la personne et transmet au loin un peu de son parfum, de sa voix, de son regard, avec un morceau de sa vie : c'est le luxe, il est juste qu'on le paye... Où est le temps où l'ordinaire emportait le paquet une fois par semaine, à très prix ? On écrivait mieux sans doute, après y avoir pensé six jours ; on s'en faisait une fête et l'on ne mettrait guère dans ses lettres que des choses fines et tendres, parce que c'étaient les seules qui valussent le port". Mais la carte postale illustrée, mon ami, le simple rectangle où l'on n'a pas la place d'écrire dix mots, où l'on ne saurait rien écrire quand même à quoi l'on tient, à cause des regards étrangers ; cela, c'est une invention admirable, et qui loin de tarir le torrent de la correspondance universelle, en purifiera seulement le cours, lui laissant seulement la saveur essentielle, le goût humain. Au départ d'un endroit où des affections demeurent, à l'arrivée en un lieu que d'autres eussent aimé, ou que l'on vit ensemble, ou qu'ils ne connaîtront jamais, que sais-je ? les occasions sont si nombreuses où l'idée d'une carte envoyée me paraît douce et grave, que j'hésite à en désigner. D'une façon générale, le geste me semble touchant. "Vous n'êtes pas là. Mais je pense à vous. Je suis ici. Voyez : des bois, des champs, des monts, la mer. Je ne fais que passer, toujours ; j'aurais peut-être bien des choses à vous dire. Vous saviez tout pourtant quand nous ne parlions pas... Mais l'air tremble par-

fois dans l'espace. Maintenant l'air est transparent : Je pense à vous".

Non, non, cela n'est pas un jeu puéril, cela répond à un désir, à un besoin plus profond que le caprice absolu d'une seconde. Ce petit morceau de carton, moins fragile que les fleurs, est aussi merveilleux que les parfums amis des corolles séchées, aussi éloquent que le silence indéfiniment harmonieux de l'occulte dialogue des âmes.

Donc, cher, n'ayez pas peur. La carte postale ne saurait nuire en aucune manière à la lettre. Elle tient lieu ou de la lettre insignifiante, ou de la lettre inférieure à son objet — comme la parole l'est au sentiment — ou de celle qu'on n'écrirait pas. La lettre demeurera, comme la parole même, même entre ceux qui s'entendent sans elle, mais que ravit le son de leur voix. Elle demeurera tant que les femmes auront des choses à raconter... Vous voilà tranquille pour longtemps ? Faites donc grâce à votre ennemie, admirez tout au contraire à l'égal de sa rapidité, son mutisme innombrable et fidèle, et déclarez hardiment avec moi, qu'en attendant la transmission immédiate de la pensée, c'est encore ce qu'on a trouvé de mieux.

II

BREVE ENQUETE PSYCHOLOGIQUE

Ce point acquis, la cause générale gagnée, il reste que vous êtes furieux, mon ami, contre ce que, dans votre fureur, vous appelez tour à tour les infamies, les immondices, les horreurs du genre. En quoi certes je vous approuve fort. Votre indignation fait honneur à votre délicatesse, mais il serait inadmissible de condamner une race pour le péché de quelques misérables. Souvenez-vous que le Seigneur eût sauvé Sodome s'il y eût découvert seulement une escouade de gens respectables et prenez, par là, conscience que vous n'avez pas le droit, vous simple bourgeois comme moi, de vouer à l'infamie infecte des poubelles à la voracité des flammes qui consomment publiquement, en petits tas, les feuilles tombées aux allées des parcs d'octobre, — une multitude sans défense qui compte tant de créatures innocentes et délicieuses ! Il suffisait pour en convenir d'en passer une honnête revue.

Qu'est-ce que la carte postale illustrée ? c'est l'infini kaléidoscope, où peuvent se refléter autant d'aspects qu'en présentent, qu'en présentent et qu'en présenteront la Nature et l'Humanité.

Et comment peut-on contester l'utilité de la carte illustrée ? Si la carte fantaisie peut passer de mode, la carte-vue semble avoir devant elle un long et brillant avenir.

C'est le complément nécessaire des chemins de fer, des bicyclettes et des automobiles. Dans un siècle qui sera celui de la locomotion rapide, il a fallu un procédé de correspondance qui permit d'économiser du temps : "de l'argent", disent les Anglais. Au lieu de la lettre dans laquelle on décrivait le pays que l'on traversait, ce qui demandait du temps et même du talent, — on emploie maintenant, on emploiera longtemps, la carte illustrée, sur laquelle trois mots écrits à la hâte rassurent sur votre santé un parent, un ami !

D'un coup d'oeil, votre correspondant admire les beaux sites des contrées où vous voyagez — ainsi il "économise" le temps de lire une description que la modeste photographie qui illustre votre carte vous a évité d'écrire.

Dans cet ordre d'idées, on remarquera que l'illustration est devenue de plus en plus envahissante, d'abord timide dans un coin de la car-

te, elle a occupé une place plus importante ; on pouvait écrire trente mots, puis seulement dix, ensuite on a laissé juste un angle pour une date et une signature et maintenant il ne reste plus de place pour écrire. Qu'importe ? Envoyer une carte, c'est un signe que l'on vit et que l'on n'oublie pas son correspondant ; nul besoin dès lors d'y joindre une formule banale, désormais convenue et qui vient de soi à l'esprit de la personne qui reçoit une carte "muette".

La carte-vue a donc devant elle l'avenir que lui assurent notre paresse et notre besoin de vivre "vite" qui vont s'accroissant à mesure que l'industrie nous permet d'économiser notre force sans diminuer notre puissance d'action.

X

Echange de Carte postale

Pour répondre à de nombreuses demandes qui nous sont faites, nous publions ici une première liste de noms des collectionneurs de cartes postales illustrées de toutes les parties du monde.

Toutes ces personnes sont disposées à échanger des cartes postales. Il n'y a qu'à leur écrire.

Mlle Laura Renaud, 457 Berri, Montréal, Canada, toutes variétés.

Lucien Dufresne, c/o. Beach Hotel, Chefoo, China — vues de fantaisie surtout.

Donat Girard, 328 Besserer St, Ottawa, Ont.

Paul E. Dufresne, 238 rue Saint-Urbain, Montréal, Qué.

Ludger Lamalice, 8 ave. Albina, Montréal, Qué. — vues spécialement.

Aug. Frigon, 333 rue Sanguinet, Montréal, Qué.

Mlle Rose Boyer, 310 Saint-Charles-Borromée, Montréal, Qué.

Miss Lida Weatherhead, 136 Scott St., Cleveland, Ohio.

Trayco Petcoff, 105 rue Alabinska, Sophia, Bulgarie.

A. I. Ntrivelpulo, rue Ernion, 58, Patras, Grèce.

Alfred F. Moss, Caixa postal No 42, Rio de Janeiro, Brésil.

E. Damesme, 9 rue Vignon, Paris, France.

Maurice Beusaussan, comptable, rue d'Oran, Mascara, Algérie.

Félix Van Montfort, rue de la Constitution, 82, Anvers, Belgique.

Henri Orta, Fouka, Algérie.

Etienne Etek, Dédéagatch, Turquie.


Miss Ellen Swanson, 1658 Broadway, Kansas City, Missouri.

M. Henri Robert, 385 Sherbrooke, Montréal, Qué. — vues spécialement.

NOUVEAUTE CARTOPHILE

On vient d'imaginer à Vienne (Autriche) la carte postale phonographique, vous permettant d'envoyer à votre correspondant, non plus des renseignements écrits, mais votre vraie voix — téléphone avec son accent et son timbre. Cette carte postale nouveau jeu, que distribue un appareil automatique moyennant le versement d'une pièce de monnaie, porte une rondelle analogue au disque des gramophones. Vous n'avez qu'à parler devant un pavillon joint à l'appareil, après avoir introduit votre obole dans la fente ad hoc et à tourner une manivelle, pour obtenir le phonogramme désiré, qui s'expédie à la poste comme une carte ordinaire.

Il faut bien entendre que le destinataire ait à sa disposition un phonographe capable de reproduire les paroles enregistrées. Mais qui n'a pas son petit phonographe !



HEURES DU SOIR

Le Chevalier aux Fleurs

Beaux soirs calmes, jeunesse exquise des saisons!
Pommiers poudrés de blanc, pêchers fleuris de rose!
Beaux soirs que le lilas, la glycine et la rose
Ont embaumés de leurs molles exhalaisons !

Une brume légère émane des gazons.
Vénus, pâle, sourit, première étoile éclore.
Et la terre, attendrie et lasse, se repose,
Comme épuisée un peu par trop de floraisons.

Sur les prés, que déjà le crépuscule effleure,
Flotte une poésie adorable: c'est l'heure
Fluide, où, poursuivant des vers inachevés,

Seul, parmi la douceur des campagnes paisibles,
Le Chevalier aux Fleurs passe, les yeux levés,
Guidé par le parfum des roses invisibles.

ANDRÉ DUMAS.



HEURES DU SOIR

Les Muses

O paix de l'âme! paix des choses! paix des cieux!
Des souffles parfumés traînent sur les prairies
Où le lis a tissé de fines broderies
Comme un fil d'or qui court dans un tapis soyeux.

Assises à mi-corps, les Vierges aux beaux yeux,
Suivent sans se lasser leurs vagues songeries.
Des villages, au bord des collines fleuries,
Se penchent pour les voir, mollement curieux.

La nuit monte. C'est l'heure exquise, chère aux Muses.
Les Vierges, les yeux pleins de visions confuses,
S'égarer par les champs, rêveuses, sans parler.

Un grand calme descend des premières étoiles.
Et comme un vent léger fait palpiter leurs voiles,
Par moments, elles croient qu'elles vont s'envoler.

ANDRE DUMAS.

LA NUIT DE PAQUES

Par VLADIMIR KOROLENKO



UNE tristesse invincible s'étendait au-dessus de la terre silencieuse, le samedi saint de l'année 18... La température, assez élevée pendant le jour, s'était brusquement rafraîchie au crépuscule par l'haleine de la gelée printanière. Des brouillards blanchâtres qui montaient de la terre semblaient s'élever en l'honneur de la fête, comme les tourbillons de fumée d'un encensoir jouant dans les rayons du ciel étincelant d'étoiles.

Tout était tranquille.

La ville de N., enveloppée d'une humidité pénétrante, se taisait en attendant le premier coup de cloche de la cathédrale; pourtant, ses habitants ne dormaient pas. Sous la couche de brouillard, dans l'ombre silencieuse des rues dépeuplées, on sentait une attente contenue.

De temps à autre, un retardataire hâtait le pas pour regagner son logis, ou un fiacre ébranlait pour un instant le pavé anguleux de la rue, et le silence redoublait.

Toute la vie s'était concentrée, non seulement dans la maison du riche, mais aussi dans l'isba du pauvre, dont l'étroite fenêtre laissait apercevoir un éclairage inaccoutumé.

Un bruit insaisissable qui s'étendait au-dessus de la cité et des champs annonçait l'approche de la fête de Pâques.

La lune avait à peine dépassé l'horizon; toute la ville était cachée dans l'ombre projetée par une colline couronnée d'un immense et sinistre édifice aux lignes étranges, droites et sévères, se dessinant tristement sur l'azur étoilé; une porte se détachait à peine du mur obscur, et quatre tours, aux coins de l'édifice, découpaient sur le ciel leur sommet pointu.

Tout à coup, l'air de la nuit fut percé par un son échappé du clocher de la cathédrale, et, une minute plus tard, les cloches lui répondaient à toute volée, chantant sur des tons différents et s'entremêlant dans une harmonie vigoureuse et originale.

Du haut de la colline, des gammes malades et comme brisées s'échappaient du morne édifice, semblaient palpiter dans l'air et faire de vains efforts pour s'élever à la suite de l'immense accord. Puis le tintement cessa et les sons se fondirent peu à peu; mais le silence de la

nuit reprenait difficilement ses droits. Longtemps encore l'écho indistinct et mourant trembla dans l'air humide comme une invisible corde tendue; les feux s'éteignirent dans les maisons et brillèrent dans les églises. Encore une fois l'univers se préparait à proclamer le triomphe de la paix, de l'amour et de la fraternité.

Les verrous grincent dans la lourde porte du triste lieu. Un demi-peloton de soldats fait résonner ses fusils et se prépare à aller relever la garde. Il s'approche des guérites, s'y arrête pour un moment, et, d'instant en instant, un homme se détache du groupe sombre, pendant que son devancier prend place dans cette masse indistincte; le demi-peloton continue ainsi son chemin en faisant le tour du haut mur de la prison.

Un jeune conscrit vient d'être posté au pied du mur ouest, ses mouvements sont encore anguleux, son jeune visage exprime toute l'attention d'un novice

sur lequel, pour la première fois, pèse une grave responsabilité. Il tourne la face au mur, fait résonner son fusil, avance de deux pas, et, après un demi-tour, s'arrête épaule contre épaule avec le camarade qu'il relève. L'autre tourne à peine la tête de son côté, et répète la consigne :

D'un coin à l'autre... observer... ne pas dormir... ne pas sommeiller.

Le conscrit a écouté attentivement, ses yeux gris sont empreints d'une tristesse infinie.

—As-tu compris? demande le caporal.

—Oui.

—Sois sur tes gardes, reprend le chef sévèrement, et, changeant de ton, il ajoute amicalement :

—Ne crains rien, Fadeieff; que diable, tu n'es pas une femme. As-tu peur du loup-garou?

—Pourquoi du loup-garou? demande naïvement Fadeieff, et il ajoute, comme se parlant à lui-même :

—J'ai le cœur lourd, bien lourd.

A cet aveu naïf, les soldats éclatent de rire :

—En voilà un qui est bien de son village, dit le caporal d'un ton méprisant, et il commande brusquement :

—Au pas, en avant, marche !

Les lourdes bottes résonnent quelques minutes et disparaissent au loin de la tour.

Le soldat relève son arme et marche lentement le long de la muraille.

Cependant, le dernier coup de cloche a tout

mis en mouvement dans la prison; depuis longtemps, le triste lieu n'a vu semblable agitation la nuit; c'est ici surtout que le son des cloches semble avoir annoncé le bonheur de la liberté.

Les portes des salles s'ouvrent largement. Des hommes, en longs habits gris à dos de couleurs différentes, marchent deux à deux dans un long défilé et pénètrent dans la chapelle, qui étincelle de mille feux. Le bruit de leurs pas est accompagné du résonnement des fusils et du tintement des menottes. La foule grise prend place dans des loges grillées.

En un instant, la prison s'est vidée. Seules les quatre tours qui abritent les condamnés à la réclusion ont conservé leurs habitants; ceux-ci s'agitent, écoutant par la serrure les chants qui montent jusqu'à eux. Dans une des salles communes, un prisonnier est resté au lit; l'inspecteur en est prévenu aussitôt; il s'approche du lit et l'examine attentivement. Les yeux du malade brillent d'un feu étrange et regardent sans voir.

—Ivanoff. Hé, Ivanoff; écoute-moi, dit l'inspecteur.

L'homme n'a pas même tourné la tête, il balbutie quelque chose d'incompréhensible; sa voix est enrrouée, ses lèvres enflammées s'entr'ouvrent à peine.

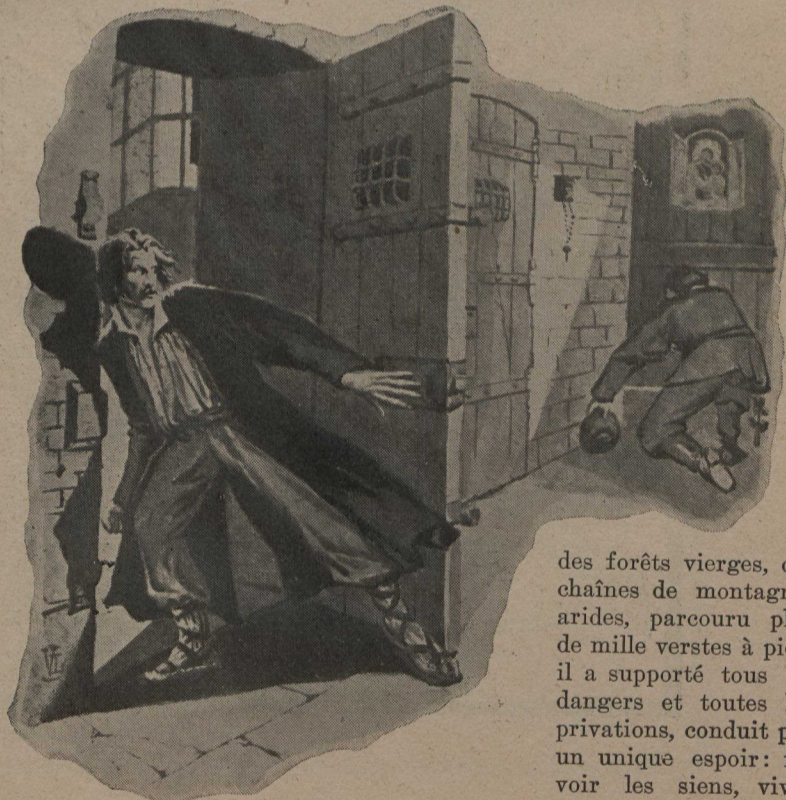
—Il faut le transporter demain à l'infirmerie, dit l'inspecteur, et il s'éloigne en laissant à la porte un surveillant. Celui-ci, à son tour, regarde le malade et, secouant la tête :

—Ah! vagabond, vagabond! cette fois tu vas en finir, ton tour est arrivé.

Convaincu de l'inutilité de la surveillance qu'il doit exercer, il abandonne son poste et va à la chapelle, où il s'arrête près de la porte fermée.

De là il suit l'office, prodiguant les signes de croix, et se prosternant sur le sol en signe d'humilité.

En haut, la voix du malade retentit de temps en temps. C'est un homme dans la force de l'âge; dans son délire, il revit le passé, et son visage exprime une atroce souffrance. Le sort s'est acharné contre lui. En Sibérie, il a traversé



des forêts vierges, des chaînes de montagnes arides, parcouru plus de mille verstes à pied, il a supporté tous les dangers et toutes les privations, conduit par un unique espoir: revoir les siens, vivre auprès d'eux, un mois,

une semaine, un jour, et puis être reconduit là-bas. Cent verstes à peine lui restaient pour arriver à son village, et tout à coup cette prison...

Ses yeux se sont dilatés, sa poitrine se soulève plus également; les idées riantes ont remplacé l'angoisse.

La forêt s'agite... Tous ses bruits lui sont connus... Il en distingue les voix, les murmures...

Les pins majestueux font retentir leur verdure touffue et foncée. Le sapin parle d'une voix lente et sonore. Le tremble, au feuillage éclatant, palpète aux coups de la brise. L'oiseau, le libre oiseau, chante; le ruisseau jase en coulant dans le ravin pierreux; et les pies, ces limiers des forêts, voltigent au-dessus de l'endroit où, caché par le bois, le prisonnier fuit.

Le souffle de la forêt paraît ranimer le malade. Il se relève sur sa couche en respirant longuement, ses yeux se rallument pour un instant d'une lueur d'intelligence. Cet homme, habitué à la fuite, a devant lui une porte ouverte. Un irrésistible instinct remue tout cet organisme malade, le délire disparaît ou plutôt s'absorbe dans cette seule idée: la porte ouverte.

Une minute plus tard, il est debout; la fièvre s'est concentrée dans le regard, qu'elle allume d'un feu effrayant.

Les chants, adoucis par l'espace, arrivent à l'oreille du malade. La face pâle du prisonnier s'éclaire, ses yeux se voilent, et un tableau longtemps caressé se dessine à son esprit.

Par une belle nuit, les pins murmurent en s'inclinant autour de la vieille église de son village, où les paysans se sont rassemblés... les feux brillent... le même chant s'y fait entendre... Il précipite le pas pour arriver à temps...

En ce moment, le geôlier est tout à sa prière dans le corridor de la chapelle, et le jeune conscrit, l'arme au bras, est à sa faction.

Devant lui s'étend un champ immense que la neige vient à peine de quitter; le vent bruissant dans les herbes sèches fait naître dans la tête du soldat une pensée calme, mais triste.

Il s'arrête, pose son fusil à terre, et, la tête entre ses mains, il demeure pensif. Dans son obtuse cervelle de paysan, il ne peut s'expliquer pourquoi il est là, près d'un mur, le fusil à la main, la veille d'une si grande fête.

Il y avait si peu de temps qu'il était son maître, propriétaire de son champ, libre de son travail...

Et à cette heure, une crainte inexplicable, indescriptible, inouïe l'opprimait, le poursuivait à chaque pas, le couchant sous la discipline sévère.

Cette rue déserte, le sifflement du vent dans les arbres dépouillés, l'ont doucement assoupi...

Comme l'autre, il voit son village, l'église étincelante, les sombres pins pliés sous les rafales du vent. La conscience du réel lui revient; ses yeux gris expriment l'étonnement, alors qu'est-ce? Le champ, le fusil, le mur, c'est la réalité; mais le bruit du vent le ramène au passé, et, appuyé sur son arme, il sommeille doucement.

Au-dessus du mur qui fait face au soldat surgit une forme... C'est la tête d'un homme... Le prisonnier observe l'étendue du champ et la ligne obscure de la forêt dans le lointain. Sa poitrine se soulève, allégée par le souffle frais de cette nuit de fête. Il descend en s'accrochant aux aspérités de la muraille...

Le son radieux des cloches réveille le silence

de la nuit. La porte de la chapelle s'est ouverte, la procession est déjà dans la cour, les chœurs ont quitté l'église. Le soldat frissonne, se redresse, ôte sa casquette pour faire le signe de la croix, et... reste anéanti, la main en l'air... Le prisonnier a atteint le sol et s'est jeté dans les buissons.

— Arrête, arrête! mon frère, mon cher frère! crie le soldat, au désespoir, en épaulant son fusil.

Il s'explique à présent sa peur instinctive... C'est de cette forme effrayante, de cette figure grise fuyante qu'il a eu peur.

La discipline, la responsabilité, pense le soldat, et il relève son fusil, il vise le fuyard; mais avant de presser la détente, il ferme les yeux d'un air lamentable.

Et le son des cloches, harmonieux et vibrant, tourbillonne de nouveau dans l'éther, en s'élevant au-dessus de la ville... et la cloche fêlée de la prison semble pleurer et gémir comme un oiseau blessé. Les premières paroles du cantique saint "Jésus est ressuscité", s'envolent au loin.

Un coup de fusil retentit de l'autre côté du mur; un gémissement se fait entendre... et tout se tait.

Seul, l'écho lointain répète tristement les dernières détonations de l'arme à feu.

Traduit du russe par L. DOMANSKA.

Guillaume II et le Phonographe

Quand nous entendons par le phonographe une cavatine qu'a chantée Caruso ou Tamagno, nous nous récrions sur la merveilleuse invention d'Edison, et nous nous disons que l'admirable appareil — si perfectionné sous le nom de graphophone et autres — nous vaut bien des heures charmantes, sans réfléchir assez que c'est demander trop peu du génial instrument que de lui faire chanter des romances, et qu'il serait peut-être moins agréable, mais plus intéressant, de lui faire "immortaliser" des voix de grands hommes.

Bien des personnes, sans doute, ont eu déjà cette idée, et vous avez plus d'une fois rêvé de cette chose extraordinaire: l'organe d'un Démosthène, d'un Cicéron, d'un César, d'un Napoléon, conservé à jamais sur une plaque de métal! Vous imaginez sans peine quel régal ce serait d'entendre aujourd'hui, confortablement assis

très peu nombreux les grands hommes qui ont "parlé" devant un récepteur phonographique.

Lorsqu'on y songe, on se dit bien que les grands savants, les grands écrivains redoutent évidemment l'usage plus ou moins mercantile que l'on ferait de leur voix enregistrée, et qu'il leur plairait médiocrement de donner des auditions pour inco dans une boutique à phonographes. Mais comment n'a-t-on pas eu depuis longtemps l'idée si simple d'offrir aux hommes célèbres toutes les garanties qui leur épargneraient ces craintes ou ces scrupules parfaitement honorables?

Un Américain, le docteur Scripture, a eu l'idée de cette idée qu'il était si facile de réaliser beaucoup plus tôt, et c'est ainsi qu'il vit de fonder, au collège d'Harvard, une sorte de musée des voix illustres, musée phonétique et historique à la fois, qui sera sans doute le premier de ce genre dans le monde entier.

Or, la première grande célébrité européenne à laquelle le docteur Scripture s'est adressé n'est autre que l'empereur Guillaume II. Le souverain ne s'est montré nullement scandalisé d'une telle requête, désirant seulement que l'organisateur du musée lui expliquât par écrit le but précis de son entreprise. Le docteur déclara donc, dans un mémoire envoyé en Allemagne, que le Musée d'Harvard serait fier de posséder la voix de Guillaume II comme il s'enorgueillirait d'avoir celle de Guillaume le Grand, et que seuls, les organes des personnes vraiment éminentes feraient partie de cette "galerie de gloire". Il était d'ailleurs sous-entendu que toute intention mercantile était écartée.

Comment résister à des ouvertures aussi loyales et surtout aussi flatteuses? Guillaume II se déclara prêt à se faire entendre par le collège d'Harvard, et, placé devant la cire enregistreuse, il parla d'une voix claire, métallique. Il offrit même de redire les mots prononcés, et cette aimable proposition fut acceptée, comme bien l'on pense. L'idée du docteur Scripture parut d'ailleurs si ingénieuse à l'empereur qu'il exprima son intention de fonder à Berlin un musée semblable dans un avenir plus ou moins rapproché.

On songe présentement à ne conserver que les voix de dix Américains d'élite, et ce petit nombre indique bien que ce sera vraiment un grand honneur d'entrer au collège d'Harvard — par le phonographe.

Bien que l'on n'ait pas encore publié les noms des dix personnages choisis, il est présumable qu'un des premiers auxquels on demandera quelques paroles à haute et intelligible voix sera l'inventeur lui-même, le grand Edison, qui est évidemment à l'heure actuelle l'homme dont les Américains tirent le plus de vanité.

Bientôt, le Musée d'Harvard aura une succursale dans le Musée national de Washington — et nous verrons alors quel temps il nous faudra pour imiter ceux qu'aujourd'hui nous imitons presque toujours.

DÉJEUNER DE SOLEIL

Le soleil hume la rosée
Qui s'évapore lentement.
Vers lui, dans le matin charmant,
Elle monte, vaporisée.

L'aurore fait le firmament
D'une teinte exquise et rosée,
Le soleil hume la rosée
Qui s'évapore lentement.

Sur chaque brin d'herbe est posée
Une goutte arc-en-cielisée
De plus de feux qu'un diamant...
Et, comme il en est très gourmand,
Le ciel hume la rosée.

EDMOND ROSTAND
de l'Académie française.



Cartes Postales de Pâques





Priere au Printemps



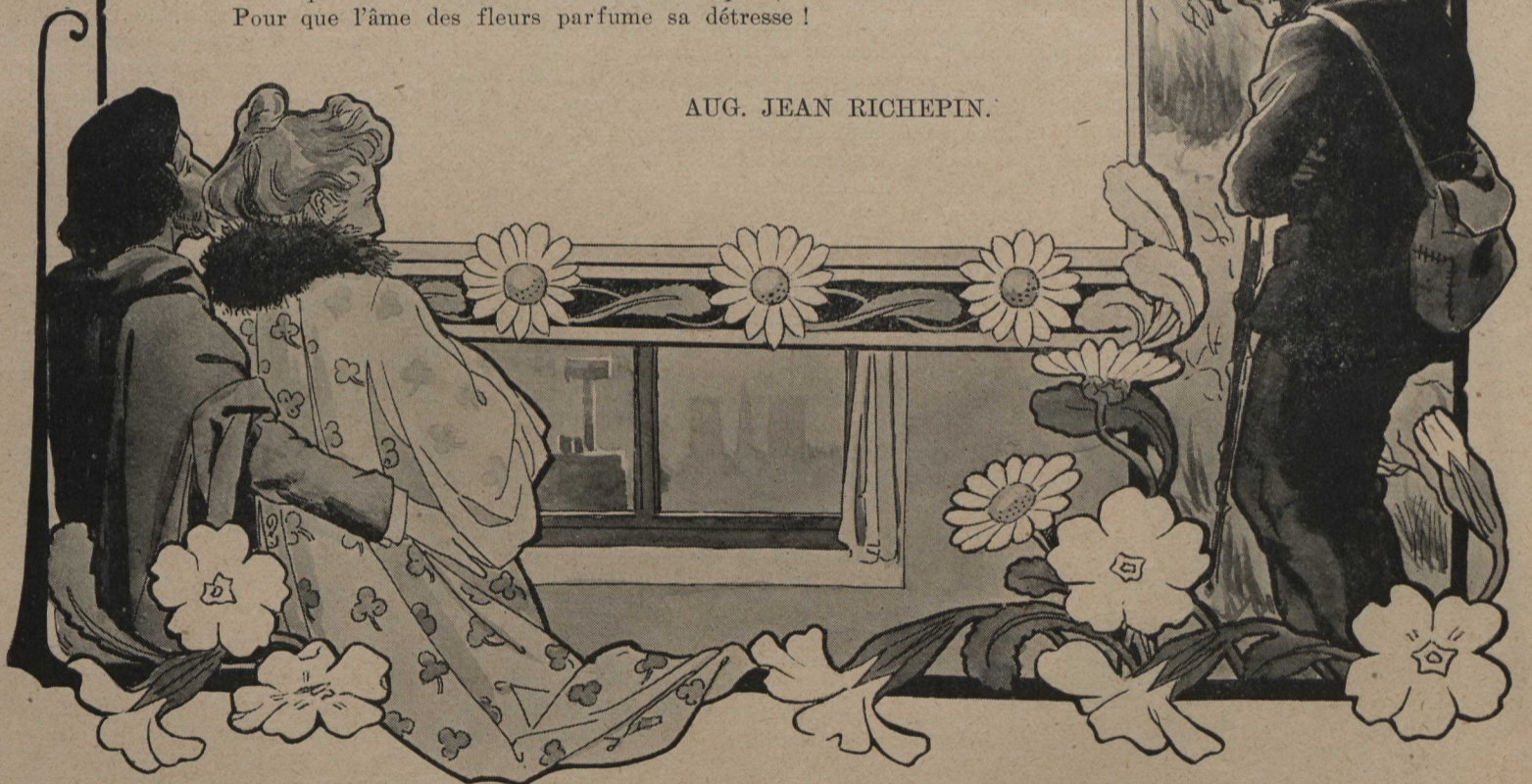
Viens vite, ô paresseux Printemps ! Sois donc plus prompt !
Viens ! Février nous a gelés. Mars nous arrose.
Nos belles ont le nez rouge, et le voudraient rose.
Viens pour les amoureux, qui t'en remercieront.

Viens pour les arbres. Vois s'il est chauve, leur front !
Viens pour Paris. L'hiver, c'est un Londres morose.
Viens pour moi qui, par les temps froids, n'écris qu'en prose.
Viens pour que les petits enfants dansent en rond.

Viens pour rendre leur trille aux flûtes des fontaines.
Et si tu trouve ces raisons un peu lointaines,
Viens du moins pour le gueux sans souliers ni chapeau.

Viens pour que, sés pieds nus, ton herbe les caresse,
Pour que ton bon soleil baise et dore sa peau,
Pour que l'âme des fleurs parfume sa détresse !

AUG. JEAN RICHEPIN.





LES ŒUFS DE PAQUES

DES le III^e siècle, les chrétiens avaient l'habitude de faire bénir des oeufs.

On rapportait ensuite à la maison ces oeufs bénit qui étaient l'occasion de réjouissances domestiques.

Naturellement ce devait être une grande satisfaction d'en reprendre l'usage et on saluait avec plus d'enthousiasme la venue de Pâques.

La défense de manger des oeufs les deux ou trois derniers jours — selon les diocèses — du carême, est un dernier vestige de l'abstinence de nos pères qui s'en privaient, eux, pendant quarante jours consécutifs.

On s'envoyait des oeufs de Pâques entre parents, amis et voisins. De là est venue l'expression proverbiale : "Donner les oeufs de Pâques".

Ces oeufs étaient généralement teints

en Russie, les oeufs de Pâques avaient un caractère religieux.

On ne les distribuait qu'après les avoir fait bénir solennellement le Vendredi-Saint.

Cette tradition est à peu près entièrement perdue parmi nous.

L'origine de l'oeuf de Pâques serait, en quelque sorte, un souvenir touchant des agapes des premiers chrétiens qui faisaient avant la célébration du mystère de l'Eucharistie, des repas en commun si édifiants, et où les riches s'asseyaient à la même table que les pauvres. Or les oeufs étaient le principal aliment de ces agapes fraternelles.

Au point de vue théologique, aux époques de foi, l'oeuf était regardé comme un symbole de régénération et, en particulier, de la résurrection des corps.

Les Grecs mêmes prétendent que cet usage des oeufs de Pâques a été établi en mémoire de la résurrection de Notre-Seigneur sortant du tombeau.

De là, le pieux usage qui s'est perpétué jusqu'à nous, au moins dans certaines contrées de l'Europe, de manger "l'oeuf bénit" avant toute autre nourriture le jour de la Pâque de résurrection, appelée aussi, pour le même motif, "Pâque de l'oeuf".

Saint Augustin considérait l'oeuf comme un symbole d'espérance : or, l'espérance principale du chrétien porte sur la résurrection finale. "Reste l'espérance qui, à mon avis, peut être comparée à l'oeuf. L'espérance, en effet, n'est pas encore parvenue au but, de même, l'oeuf est quelque chose, mais il n'est pas encore le "poussin".

Boldetti affirme avoir trouvé, dans le sépulcre d'un martyr, dont il ne dit pas le nom, et aussi parmi les reliques des saintes Balbina, vierge, et Théodora, martyre, des oeufs de marbre, tout semblables à ceux de poule.

Il avait aussi observé plus d'une fois, dans les tombeaux des martyrs, des coquilles d'oeufs naturels, tant l'idée de la résurrection était attachée à ce symbole.

Pour le chrétien, l'oeuf est l'image du tombeau.

Il y restera sans mouvement et sans vie jusqu'à ce que Celui qui a bien voulu comparer sa tendresse "à celle de la poule" vienne briser les liens qui le retiennent captif de la mort.

La bénédiction des oeufs de Pâques entraînait anciennement dans la liturgie. Voici d'ailleurs la formule du "rituel romain" : "Daignez, Seigneur, ré-

pandre la grâce de votre bénédiction sur ces oeufs qui sont vos créatures ; afin qu'ils soient une nourriture salubre aux fidèles qui vont s'en nourrir en action de grâces de vos bienfaits, en ce jour de la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles — Amen".

A Saint-Maurice, à Rouen, deux cordeliers en dalmatique allaient prendre sur l'autel, après matines, deux oeufs d'autruche, en chantant "Alleluia — Surrexit".

Dans un certain nombre d'églises en ce jour de Pâques, on suspendait "un oeuf d'autruche" au milieu du sanctuaire.

Le jour de la Résurrection, dès le grand matin, après la célébration d'une messe, on donnait les oeufs de Pâques aux enfants et aux adolescents et on les bénissait.

Dans les communautés religieuses, les moines recevaient les oeufs de Pâques.

Ils en offraient eux-mêmes.

Ainsi à Reims, quand les religieuses de Saint-Pierre-les-Dames allaient en procession, le jour de Pâques, au monastère de Saint-Etienne on leur servait, après la cérémonie, des oeufs de Pâques.

Beleth et Durand, auteurs de deux ouvrages importants sur les offices divins, ne disent rien cependant des oeufs de Pâques.

Mais, dans le 1^{er} livre, chapitre III, No 43 du "Rational des offices divins", de Guillaume Durand, évêque de Mende, je trouve un usage qui pourrait bien être l'origine des oeufs de Pâques. Je le donne à titre de curiosité.

"Dans quelques églises on a coutume de suspendre deux oeufs d'autruche..."

"Quelques-uns disent que l'autruche, oiseau oublieux, abandonne ses oeufs dans le sable ; enfin, après avoir vu une certaine étoile elle se les rappelle, revient à eux et les couve de son regard.

"On suspend donc des oeufs d'autruche dans l'église pour exprimer qui si l'homme, à cause de son péché, a été abandonné par Dieu, enfin éclairé subitement par une divine lumière, se souvenant de ses fautes, s'il se repent et revient à lui, voyant cette clarté brillante il sera réchauffé par les rayons de cette bienfaisante lumière, dont il est dit aussi dans saint Luc que le Seigneur regarda Pierre après qu'il eut renié le Christ.

"On suspend encore ces oeufs dans l'église, afin qu'en les considérant chacun pense que l'homme oublie facilement Dieu, à moins qu'il ne soit éclairé par l'étoile, c'est-à-dire par la grâce influente de l'Esprit-Saint et ne se souvienne de revenir à lui par la pratique des bonnes oeuvres". (Traduction de M. Charles Barthélemy).

Comme on ne pouvait temporer les oeufs d'autruche qui renfermaient un si grand enseignement, peut-être les prêtres avaient-ils eu l'idée de les remplacer par des oeufs durs ; par suite, les fidèles ont pris l'habitude, à leur tour, de s'offrir des oeufs symboliques, et surtout de les donner aux enfants pour soutenir leur faiblesse.

Voici maintenant quelques usages bizarres. En parcourant les vieilles chroniques du moyen âge, j'ai découvert que dès le XIII^e siècle existait la procession des oeufs de Pâques, organisée par les écoliers.

Le Vendredi-Saint arrivé, les clercs des églises, les écoliers, les jeunes gens se réunissaient

en bleu ou en rouge ou bariolés de diverses couleurs.

Actuellement encore, dans plusieurs parties de la France, il est d'usage de faire, à cette époque, aux enfants et aux domestiques, quelques cadeaux qu'on appelle les oeufs de Pâques.

Autrefois, dans notre pays, comme aujourd'hui

sur la place publique au bruit des tambours, au son des trompettes, au tintement des clochettes. Les uns portaient des étendards sur lesquels étaient peints des oeufs, les autres tenaient en mains des lances et des bâtons.

Ils se rendaient en masse à la porte de la principale église, y chantaient "Laudes", puis se répandaient par la ville pour quêter les oeufs de Pâques. Ils en faisaient ensuite don à leurs parents et à leurs amis.

Le saint jour de Pâques, on cassait les oeufs et on préparait une salade que l'on mangeait en famille avec grande liesse.

Cette procession burlesque avait lieu quelquefois le jeudi de la mi-carême, mais alors, à la place des oeufs, dont l'usage était défendu les quêteurs recevaient quelque autre denrée qui portait ce nom.

A Langres dans les premiers jours de la Semaine-Sainte, les clercs se partageaient en deux groupes.

L'un allait quêter les oeufs de Pâques à travers la ville, l'autre venait avec croix et bannière devant le chœur, placer une toupie portant écrit, en lettres d'or sur son flanc : "Alleluia".

Il s'agissait de chasser l'"Alleluia" du Temple.

Cette cérémonie était connue sous le nom de "Flagellation de l'Alleluia".

Les jeunes espiègles saisissaient des fouets et s'escrimaient à l'envi, faisaient tourner le sabot en le poussant vers la porte.

On chantait concurremment des psaumes et des cantiques. Arrivé à la sortie, le sabot était expulsé jusque sur la place publique et les gamins lui criaient : "Bon voyage jusqu'à Pâques !"

Cette coutume a pris fin, à Langres, seulement en 1793.

Pour comprendre ces choses, n'oublions pas qu'alors le peuple était profondément religieux. A l'église, il était chez lui, il y trouvait ses plaisirs les plus purs et son âme naïve s'ouvrait à une confiance voisine de la familiarité. L'intention restait droite, la foi était vive et les moeurs gardèrent leur austère intégrité.

* * *

Le paragraphe suivant sourira à ceux qui liront ces lignes, car quel est celui pour qui un jeu agréable ne présente pas un côté amusant et partant plus ou moins attrayant ? Tels sont, à mon goût, les jeux et les amusements que je signale ici :

A Loos (village limitrophe de Lille), on voit beaucoup de jeunes gens "courir à-z-oués", ce qui demande à être expliqué.

Un individu parie avec ses camarades d'aller, les yeux bandés, d'un point à un autre du village dans un délai déterminé. On lui bande les yeux comme au collin-maillard, on lui fait faire trois tours sur place et il se met en marche. Ses camarades se suivent et sont tenus de lui crier : "casse-cou", lorsqu'un danger quelconque se présente, par exemple la rencontre d'un arbre, d'un fossé etc...

Cela s'appelle courir "à-z-oués" c'est-à-dire "courir à oeufs pour des oeufs", parce que des oeufs sont ordinairement achetés avec le produit des paris pour être mangés par tous les joueurs.

On court aussi "à-z-oués, à brouettes".

Il y a, dans ce cas, trois joueurs dont les yeux sont bandés ; l'un marchant en avant de la brouette à laquelle il est attaché par une corde, le second, qui est assis sur le véhicule, et le troisième qui conduit la brouette suivant la règle ordinaire, avec une bretelle au cou, et s'adaptant aux deux brancards.

Inutile d'insister sur les accidents comiques qui résultent de l'une et l'autre manière de courir "à-z-oués".

* * *

L'Allemagne, fidèle aux vieilles traditions, a particulièrement conservé la mémoire de la "fête aux oeufs".

Tous les ans, le lundi de Pâques, on célèbre, à Churwalden, dans la Suisse allemande, une grande solennité qui a la même origine. Les populations des environs s'y portent en foule. Cette réjouissance publique se signale, entre toutes, par un divertissement fort curieux que l'on désigne, depuis des siècles dans le pays, sous le nom de "jet des oeufs".

Voici en quoi consiste cet amusement dont les acteurs divisés en deux bandes, sont, d'un côté, des garçons bouchers, de l'autre, des garçons meuniers et boulangers.

Tous se rendent en habits de gala et au son de joyeuses fanfares, sur le lieu de la scène, c'est-à-dire dans une immense prairie qui avoisine la ville.

On aligne sur la pelouse cent et un oeufs que l'on espace entre eux d'un peu plus d'un mètre. Les oeufs qui, dans la série, marquent les dix-



Décoration des oeufs de Pâques

nes, sont teints en rouge ainsi que ceux qui viennent les 49e et 51e.

L'un des meuniers s'assied à l'une des extrémités de cette file d'oeufs et tient une corbeille sur ses genoux.

Aussi la lutte commence entre les deux partis. Tandis que l'un des boulangers s'évertue à jeter, un à un, tous les oeufs dans la corbeille du meunier, l'un des bouchers doit trouver le temps de se rendre dans un village situé à une demi-lieue de là, d'y avaler un verre de vin et de revenir sur ses pas.

Tous les oeufs que le boulanger lance à côté de la corbeille sont aussitôt remplacés par d'autres.

Lorsqu'un oeuf rouge lui tombe sous la main, il le jette où bon lui semble, mais presque toujours, au hasard, sur la tête des curieux.

Si le boucher termine sa course avant que le boulanger ait fini de lancer le dernier de ses oeufs les bouchers remportent le prix.

Les boulangers et les meuniers sont, au contraire, proclamés vainqueurs, si le jet des oeufs est accompli avant le retour du boucher.

Après ce divertissement, la foule se disperse par groupes sur le champ même de la lutte et improvise mille petits repas.

Abbé FERDINAND CHARPENTIER.

PADEREWSKI

Paderewski, l'incomparable Paderewski, pianiste virtuose, visitera bientôt le Canada. Les Canadiens de cette province auront encore une occasion (probablement la dernière) d'apprécier ce que son génie, secondé par les améliorations que l'on a apporté à la fabrication du piano, a accompli dans l'art musical. Car Paderewski n'est l'interprète ni de Liszt ni de Rubinstein ni d'aucun autre, on ne connaissait pas avant lui une exécution comme la sienne et nul autre que lui n'en a pu trouver le secret.

Paderewski est Polonais. Il appartient à cette race malheureuse que la Russie opprime depuis trois générations.

Le peuple français a toujours ressenti une vive sympathie pour cet autre peuple dont les exilés ont reçu à Paris même, la ville de toutes les libertés, la plus chaude bienvenue. Mais il existe entre le grand pianiste Polonais et le peuple français un lien d'affection plus intime encore, car c'est la France qui a découvert en premier lieu l'extraordinaire génie de Paderewski

lorsque ses compatriotes et les flegmatiques Teutons de Berlin, ne l'avaient pas compris après l'avoir entendu. C'est à Paris qu'en 1890 il a eu l'avant goût de cette enthousiaste concert de louanges qui n'a cessé depuis d'accompagner ses pas à travers le monde. C'est Paris qui l'a, la première, surnommé le "Roi des pianistes", et qui a compris que son exécution surpassait tout ce qui avait été entendu jusqu'alors.

Qu'il n'ait conquis que plus tard l'admiration des Berlinoises n'apporte qu'un témoignage de plus à l'appui du fait que nulle part comme en France, le génie est rapidement reconnu et apprécié. Nulle part non plus Paderewski ne se sentira plus "chez lui" que dans la principale ville française de l'Amérique du Nord, dans la salle de la société nationale canadienne-française et devant un auditoire comprenant à coup sûr, tout ceux qui aiment la grande musique parmi les Canadiens-français.

La location des sièges pour le concert de Paderewski au Monument National, le lundi de Pâques, 24 avril, à commencer samedi le 15 avril, au Monument National, ainsi que chez Nordheimer pour les gens de l'ouest. Les prix pour ce concert sont tout à fait raisonnables. Jamais il ne nous aura été donné d'entendre Paderewski à si bon marché.

LES FORCES

Aux jours obscurs et doux de sa candeur première,
L'homme, en sa gratitude ou ses vagues effrois,
Des astres bienfaisants adorait la lumière,
Et du vaste univers il les proclamait rois.

De ces faux souverains, rigide justicière,
La raison depuis lors a renversé les droits,
Et nous les a montrés, ces amas de poussière,
Signes mystérieux des forces et des lois.

Eux, qui régnaient jadis, tombent sans espérance.
Ils ne sont que la vive et splendide apparence
D'un principe caché toujours en mouvement.

Nos sens ont inventé leurs beautés éternelles ;
Leurs fantômes glacés peuplent le firmament,
Leur grâce et leur éclat naissent dans nos prunelles.

DANIEL LESUEUR.

L'ORIGINE DE LA PAQUE

LA Pâque, en hébreu "pasach", passage, avait été établie pour rappeler le passage de l'ange exterminateur. Moïse avait institué la Pâque comme fête nationale, en mémoire de la sortie d'Égypte. L'obligation de célébrer la Pâque était universelle chez les Juifs, et si sacrée que quiconque y manquait, était puni de mort. On la faisait ordinairement le 14^{ème} jour du mois de Nisan (mars ou avril).

Notre-Seigneur, fidèle et scrupuleux observateur de la loi, voulut, avant de mourir, célébrer le festin légal avec ses apôtres.

La mémorable Cène que représente notre gravure fut exécutée en 1896, par Dagnan Bouveret, né à Paris, en 1852, et élève du peintre Gérôme.

Le soir étant donc venu, Il se mit à table avec ses douze disciples. Et lorsqu'ils mangeaient, Il leur dit: Je vous dis en vérité, que l'un de vous me trahira. Ce qui, leur ayant causé une grande tristesse, chacun d'eux commença à lui dire: Serait-ce moi, Seigneur?

Il leur répondit: Celui qui met la main au plat avec moi, est celui qui me trahira, — et Jésus donnait à Judas du pain trempé dans du vin. Pour ce qui est du Fils de l'homme, ajouta le Sauveur, il s'en va selon ce qui a été écrit de lui; mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera trahi: il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais né.

Judas, qui fut celui qui le trahit, prenant la

mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de moi.

Or je vous dis, que je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'à ce jour où je le boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père.

Au moment de l'ablution, le Sauveur lave lui-même les pieds à ses disciples. Puis ayant chanté le cantique d'action de grâces, ils allèrent à la montagne des Oliviers, où bientôt Judas, à la tête d'une troupe de gens, trahit son Maître par un baiser.

Le Christ, Fils éternel de Dieu, apparut au monde, après quarante siècles d'attente, par le mystère de son Incarnation.



LA CENE, par Dagnan Bouveret, d'après une gravure de la maison Morgan. (Cliché Laprés et Lavergne).

C'est, comme on peut en juger, une grande oeuvre, presque un chef-d'oeuvre, qui peut supporter la comparaison avec les oeuvres des maîtres classiques.

On était au jeudi, 13^e jour du mois de Nisan. L'avant-veille, Notre-Seigneur avait dit à ses disciples: "Vous savez que la Pâque se fera dans deux jours; et le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié."

Or, le premier jour des azymes, nous raconte l'apôtre saint Mathieu dans son évangile, les disciples vinrent trouver Jésus et lui dirent: Où voulez-vous que nous vous préparions ce qu'il faut pour manger la pâque?

Jésus leur répondit: Allez dans la ville chez un tel, et dites-lui: Le Maître vous envoie dire: Mon temps est proche; je viens faire la pâque chez vous avec mes disciples.

Les disciples firent ce que Jésus leur avait commandé, et préparèrent ce qu'il fallait pour la pâque.

parole, lui dit: Maître, est-ce moi? Jésus lui répondit: Vous l'avez dit."

Or, la veille, l'apôtre Judas Iscariote, possédé du démon de l'avarice, avait murmuré en voyant l'huile de parfum de grand prix répandue par une femme sur la tête du Sauveur, à Bethanie, dans la maison de Simon le lépreux: A quoi bon cette perte? Car on aurait pu vendre ce parfum bien cher, et en donner l'argent aux pauvres.

Et Judas, l'un des douze, étant allé trouver les princes des prêtres qui cherchaient le moyen de se saisir de Jésus, et de le faire mourir, leur dit: Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? Et ils convinrent de lui donner trente pièces d'argent.

Or, pendant qu'ils soupaient, Jésus prit du pain; et l'ayant béni, il le rompit; et le donna à ses disciples, en disant: Prenez, et mangez: Ceci est mon corps.

Et prenant le calice, il rendit grâces, et le leur donna, en disant: Buvez-en tous: car ceci est

Rentré dans le sein de son Père, après les trente-trois années de son passage sur la terre, Il demeure au milieu de nous, jusqu'à la fin des siècles, par le mystère non moins adorable de son Eucharistie.

L'Eucharistie résume et continue, d'âge en âge jusqu'à la fin des siècles, la merveille de l'Incarnation.

O prodige inouï! Jésus par un excès d'amour s'est fait le pain des hommes.

Et c'est grâce à l'institution de cet ineffable Sacrement que le Sauveur a rempli la promesse qu'il avait faite de rester avec nous jusqu'à la consommation des siècles.

Loué, aimé, adoré soit Notre-Seigneur au Très-Saint-Sacrement.

La recherche de la vérité est comme une chasse où le gibier qu'on rencontre vaut souvent moins que le plaisir de le poursuivre.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

On a quelque peu abusé, dans certains cas, des meubles et du mobilier de campement repliable et transformable. L'extrême complication est à éviter. Néanmoins, il y a parfois des dispositions ingénieuses et qui peuvent être mises à profit.

En voici une qui nous est signalée d'après un brevet américain et à laquelle nos lecteurs trouveront, sans doute, quelque agrément. C'est le tabouret se transformant en valise transportable à la main.

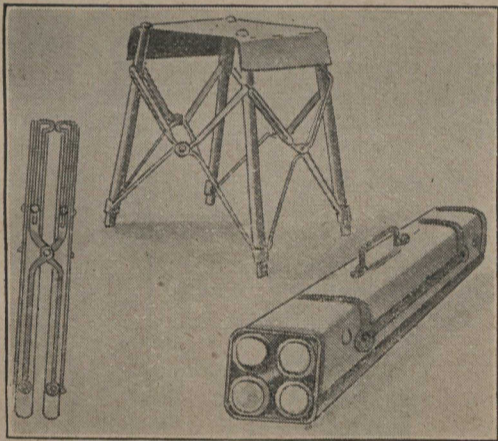
L'inventeur a résolu ce petit problème de la façon suivante :

Les quatre pieds du tabouret sont pourvus, vers leurs extrémités, de méplats sur chacun desquels sont fixés des vis.

A chaque paire de pieds est assujettie une croix de Saint-André articulée. L'extrémité supérieure de chaque branche de cette croix est pourvu d'une coulisse terminée par un petit logement dans lequel vient se coincer la vis fixée au pied.

Avec un montage très simple et peu de mouvements le tabouret est donc équipé.

On le recouvre avec un tablier de cuir maintenu par des boutonnères dans lesquelles s'engagent les extrémités supérieures des quatre pieds. Ce même tablier sert à envelopper la table repliée sous forme de valise.



Tabouret transformable en valise et, inversement, à l'usage des touristes

Les touristes paresseux se contenteront assurément de s'asseoir sur la valise, sans la déplier ; mais les autres pourront se procurer un siège confortable dans toutes sortes de circonstances. Sans aller jusqu'à posséder à volonté, en plein désert, "une table et tout ce qu'il faut pour écrire" suivant la formule ancienne des naïves mises en scène au théâtre, c'est déjà quelque chose que d'être assis : cela constitue une base d'opérations sérieuse.

* * *

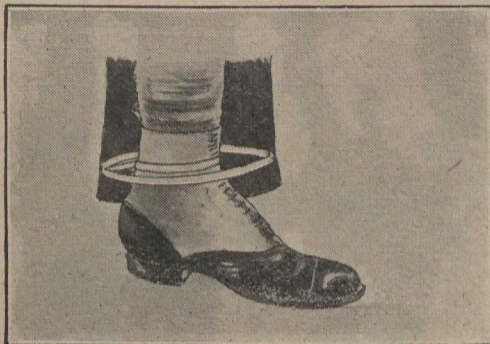
Ne nous parler pas du "sous-pied" pour l'alerte cycliste ! Il est impraticable dans ce cas, et les bons services qu'il rend au cavalier ordinaire ne peuvent se retrouver lorsqu'il s'agit du "cheval d'acier".

Cependant, lorsqu'on enfourche la bicyclette sans équipement spécial, il peut arriver, il arrive fréquemment, que le bas du pantalon se retrouse : cela est d'un effet disgracieux et contrariant pour le gentleman.

Un inventeur américain, préoccupé de cet inconvénient, propose d'y remédier par le système de tendeur breveté dont notre dessin montre la disposition générale.

Il consiste en une simple bande de ressort, pliée, laquelle encercle la cheville à la retombée du pantalon.

Ainsi, dit l'inventeur, plus de relèvement prévu quels que soient les frottements et les accrochages aux environs de la pédale ! Moins



Tendeur pour bas de pantalons des cyclistes

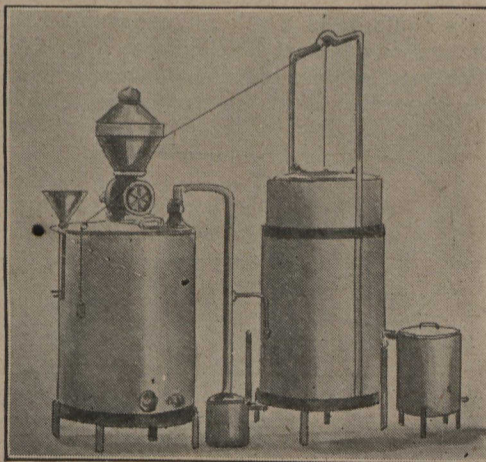
d'usure aussi de l'étoffe ! Ce petit programme et sa réalisation sont remplis, comme on le voit, de bonnes intentions.

* * *

Les appareils à produire l'acétylène, les gazogènes, sont innombrables, et l'on ferait un volume rien qu'en réunissant les brevets qui ont été pris à ce sujet.

Si nous citons aujourd'hui le générateur Debruyne, adopté par le génie militaire belge, c'est en raison de sa simplicité et du groupement de ses organes, groupement qui en fait une véritable petite usine à gaz.

Il est automatique. Son gazogène se compose d'une cuve d'eau, d'un réservoir à carbure et d'un dispositif de distribution du carbure. Ce dispositif consiste en un tambour à l'intérieur duquel se meut un axe muni de palettes garnies sur l'une de leurs faces d'une plaque de caoutchouc qui les dépasse légèrement. Ces sortes de lames flexibles forment ainsi des augets qui subdivisent la charge de carbure et qui règlent sa projection dans l'eau. Le mouvement de rotation est donné aux palettes par une roue à rochet et une poulie en relation avec la cloche du gazomètre au moyen d'un petit câble métallique. De cette façon, à chaque mouvement de descente de



Générateur automatique d'acétylène de M. Léopold Debruyne adopté par le génie militaire belge

la cloche, correspond l'immersion d'une ration de carbure dans l'eau du gazogène, et l'appareil refait tout aussitôt sa provision de gaz consommée.

L'appareil étant complètement clos, l'acétylène

qui en sort est peu mélangé d'air, et il possède tout son pouvoir éclairant.

Enfin, avec des dimensions relativement faibles, une installation de ce genre peut mettre en oeuvre sans rechargement, deux cents kilogrammes de carbure, c'est-à-dire cinquante-huit mètres cubes d'acétylène à la température de 15 degrés centigrades et à la pression de 760 millimètres.

C'est déjà de quoi s'éclairer beaucoup.

* * *

Balayer est bien : c'est une des nécessités de l'hygiène. Mais encore faut-il procéder à l'opération en soulevant le moins possible de la poussière chargée de germes et de microbes. Le balayage humide rentre tout à fait dans le programme de nettoyage hygiénique que préconisa le maître Henri de Parville et dans la propagation duquel il a obtenu de bienfaisants succès.

Mais comment humidifier le balai sans le mouiller trop ? "Ne quid nimis", dit, à juste titre l'adage antique.

Cela peut se faire en munissant le balai d'un petit réservoir accroché à ses ligatures et dont la partie inférieure porte un ajutage alimentant lui-même des petits canaux de distribution du liquide contenu dans le réservoir. Un robinet-



Balayage hygiénique ; le balais humidificateur

pointeau permet de régler le débit et de donner au balai servant de déversoir exactement le degré d'humidification nécessaire.

Il est à noter que l'on peut ainsi balayer au pétrole, chose excellente pour les casernes, les salles d'école et les salles de réunion, et aussi, dans les salles des hôpitaux, procéder à un balayage discret et antiseptique. Les balayeurs doivent seulement apporter un peu plus de précaution à leurs "coups de pinceau", afin de ne pas heurter le réservoir : l'application de tout progrès demande toujours un peu de soin.

MAX DE NANSOUTY.

* * *

—Des expériences de télégraphie sans fil ont été réalisées le 3 février entre Dieppe et Newhaven par la London Brighton and South Coast Railway Company. Les résultats auraient été si satisfaisants qu'on espérerait pouvoir, dans une semaine, établir pour le public des communications constantes avec les navires faisant le service entre les deux ports.

LE JEU A L'ŒUF

VOICI un jeu de Pâques, mes enfants, qui vous amusera sans doute à cause de sa nouveauté et de son originalité. Si vous aimez les feux d'artifice, vous en aurez à cœur joie dans ce jeu amusant. L'air se remplira d'un tourbillon de couleurs, qui tomberont en torrents orange, rouges, verts ou bleus, jaunes ou violets. Scintillante, comme autant d'étoiles cette pluie éblouissante tombera légèrement couvrant vos cheveux et vos vêtements, tandis que debout, la raquette à la main, vous contemplez ce spectacle extraordinaire avec ravissement. Vos compagnons de leur côté, voyant le succès avec lequel vous avez porté votre coup, voudront eux aussi, montrer leur habileté à frapper un des jolis oeufs magiques. Cependant n'ayez aucune crainte, cette pluie si radieuse n'abîmera point vos vêtements, comme elle n'est composée que de menus morceaux de papier de soie de toutes les couleurs.

Le nombre d'oeufs requis pour ce jeu dépend du nombre de ceux qui jouent. Il doit y avoir trois oeufs pour tous les deux joueurs. Dans le cas où le premier réussit à briser deux oeufs l'un après l'autre, le troisième oeuf ne sera point employé pendant cette partie, il servira pour une autre fois. Lorsque le premier joueur ne brise pas le second oeuf, les trois oeufs sont requis.

Choisissez des oeufs de la même grosseur si c'est possible ; prenez un oeuf à la fois, et avec une grosse aiguille, faites un trou à chaque bout en pressant l'aiguille contre la coquille, puis en la faisant tourner jusqu'à ce qu'un petit trou paraisse. Ayez bien soin, pendant cette opération, de ne pas presser l'aiguille avec trop de

Remplissez la coquille blanche de carrés de papier blanc et lorsqu'elle se brisera dans l'air, vous aurez une véritable pluie de fleurs de cerisier comme emportés par la frise. L'effet produit est charmant et rappelle la fête des fleurs



au Japon, lorsque les fillettes et les garçonnets accompagnent leurs aînés, pour regarder les cerisiers en fleurs et voir s'éparpiller leurs pétales de neige au gré du vent, dans l'air ensoleillé.

Découpez des disques de papier de cinq centimètres de diamètre (Fig. 5) pliez chaque disque au milieu (Fig. 6) puis pliez-les de nouveau transversalement en coupant le milieu du premier pli (Fig. 7). Pliez de nouveau (Fig. 8), et en suivant le pointillé sur la figure 8, coupez les pointes comme dans la gravure 9 et vous aurez une étoile à huit pointes (Fig. 10). Pendant que la pointe est encore pliée (Fig. 9), avec une paire de ciseaux rognez la pointe (Fig. 9), pour faire un trou au milieu de l'étoile (B, Fig. 10). Passez les deux bouts d'une ficelle bien forte, par le trou. Couvrez la partie inférieure de l'oeuf avec de la colle, séparez les deux bouts de la ficelle et rabattez-les sur chaque côté de l'oeuf (Fig. 11), puis baissez l'étoile sur la coquille par-dessus les ficelles et pressez avec la main jusqu'à ce que l'étoile soit bien collée. Coupez les bouts de la ficelle qui dépassent l'étoile.

Lorsque la colle est séchée et que le papier est solidement fixé à la coquille, suspendez l'un des oeufs au milieu d'une entrée, de manière qu'il

quettes ; autrement deux seraient suffisantes.

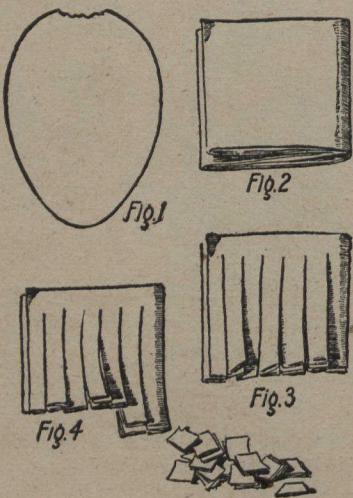
Faites la raquette avec du rotin plat, deux morceaux de deux pieds de longueur étant requis pour chaque raquette. Laissez tremper le rotin pour l'assouplir, puis liez les deux morceaux ensemble avec la ficelle, comme dans la gravure 13. Pliez le rotin double pour former une bride, ramenez les quatre bouts ensemble et joignez avec une forte ficelle pour former le manche (Fig. 14).

Posez le cadre qui vient d'être fait sur un grand morceau de papier à écrire et tracez tout autour une ligne, sur le papier, à deux centimètres et demi du bord extérieur du cadre, jusqu'au manche. Puis tracez une autre ligne tout autour du bord extérieur du cadre, et découpez ensuite le contour, en suivant la première ligne tracée. Fendez ensuite le bord jusqu'à la seconde ligne comme dans la gravure 14.

Enduisez de colle un des côtés du bord déchiqueté, puis replaçant le cadre sur le papier, rabattez les crans du cadre et attachez-les solidement au cadre et à l'intérieur du papier (Fig. 15). Lorsque la colle est bien séchée, faites un autre couvercle de papier de la même manière que le premier et collez son bout déchiqueté sur le cadre par-dessus le premier. La raquette se trouvera ainsi beaucoup plus solide.

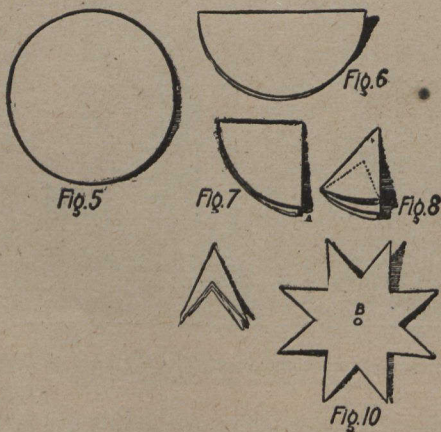
Roulez une bande de papier d'environ un centimètre et demi autour du manche, et collez au fur et à mesure ; en finissant, rabattez le bout du papier sur le bout du manche en le faisant remonter de l'autre côté (Fig. 15). Complétez avec un ruban, en ayant soin de le nouer au raccord du manche et de la raquette. La gravure 16 représente la raquette terminée.

Le jeu de l'oeuf se joue par couples, et con-

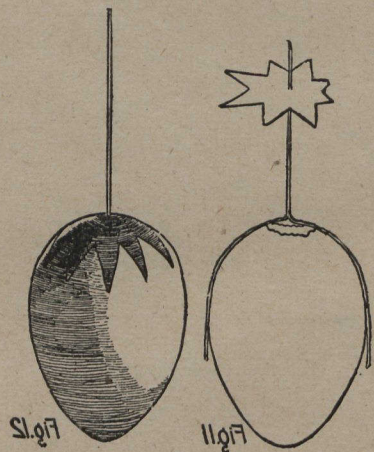


force, pour ne point craquer la coquille. Lorsque les deux trous sont faits, agrandissez celui qui est au plus gros bout de l'oeuf, jusqu'à ce qu'il soit de la grosseur d'une tête d'épingle à chapeau, (Fig. 1) puis plaçant le plus petit bout de l'oeuf à vos lèvres, soufflez en dehors tout le contenu de la coquille.

Lorsque les oeufs sont bien vides, peignez-les de couleurs brillantes (chacune devant avoir une nuance différente) à l'exception d'un seul oeuf auquel vous laisserez sa teinte naturelle. Cette opération terminée, laissez bien sécher l'intérieur des coquilles ; puis remplissez-les de tout petits bouts de papier de soie taillés en carrés. On peut faire ces derniers rapidement en plissant du papier comme dans la gravure 2, et en le coupant en frange (Fig. 3) ; puis en rognant la frange plusieurs fois (Fig. 4). Remplissez la coquille d'oeuf rouge de petits bouts de papier de même couleur, et ainsi de suite pour toutes les autres coquilles en ayant soin d'assortir les couleurs du papier employé à celles des coquilles.



soit de niveau avec les épaules des joueurs. Lorsque l'entrée est très large, deux oeufs peuvent être suspendus, et quatre enfants peuvent jouer à la fois ; il faudra donc avoir quatre ra-



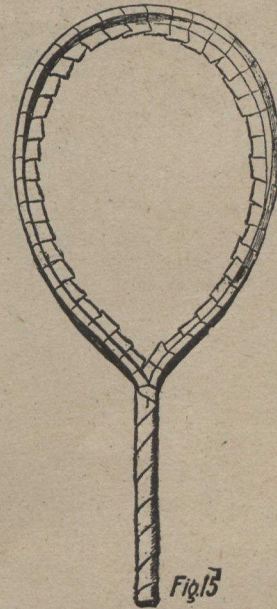
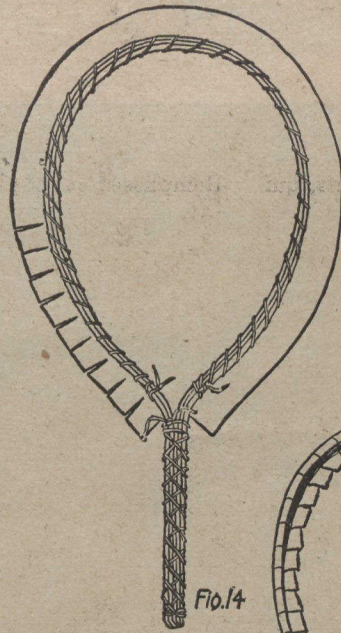
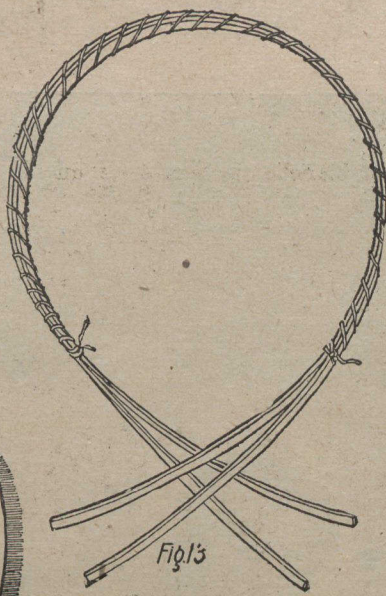
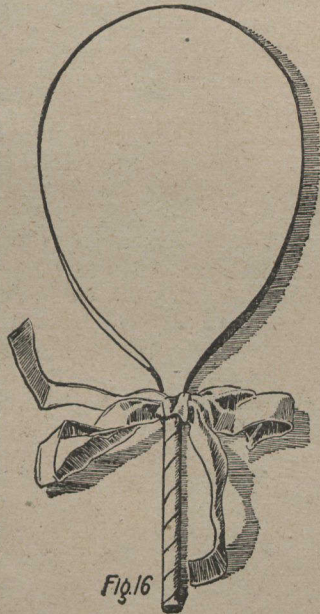
siste à briser la coquille d'oeuf et à répandre la pluie de papiers dans l'air. Ce jeu est admirablement adapté à tous les âges, depuis la petite fille à peine assez grande pour tenir une raquette jusqu'aux grands garçons et fillettes, et même les personnes plus âgées, qui s'amuseront tout autant que les petits, lorsqu'ils chercheront à frapper le jouet fragile qui se dérobe sans cesse.

Les joueurs doivent se tenir debout en se faisant face à égales distances et de chaque côté de l'oeuf suspendu. Pour fixer la distance, il faut mettre l'oeuf en mouvement puis placer les joueurs de manière à ce que l'oeuf soit à leur portée. Toutes les dispositions du jeu sont prises par un arbitre qui est choisi parmi les joueurs.

Au signal de "en avant" donné par l'arbitre d'une voix distincte, le joueur qui doit commencer, met l'oeuf légèrement en mouvement en le lançant du côté de son adversaire. L'autre joueur cherche immédiatement à frapper l'oeuf avec sa raquette, en y mettant assez de force pour briser la coquille ou l'envoyer rapidement vers l'autre joueur, qui à son tour cherche à frapper l'oeuf. Que ce dernier soit manqué ou

non il retournera au premier joueur qui le frappera sans aucun doute, cette fois, lorsqu'il lui reviendra. Et l'oeuf continue ainsi à voler rapidement d'un adversaire à l'autre, jusqu'à ce que la coquille soit brisée. Au même moment, la pluie de menus papiers se répand, et celui qui a été assez heureux pour porter le coup, gagne un bon point. A partir du moment que la coquille commence à craquer, jusqu'à celui où il est complètement brisé, le jeu devient de plus en plus animé, et les combattants continuent à brandir vigoureusement leurs raquettes dans cette onnée de couleurs.

Lorsque le premier oeuf est brisé, on le remplace par un autre et le compétiteur qui n'a pas brisé le premier oeuf, peut encore jouer avec le même adversaire dans l'espoir d'être plus heureux la seconde fois. Si ce dernier concurrent brise l'oeuf, et que le jeu devient égal, on suspend un troisième oeuf, et le même couple recommence la partie jusqu'à ce



que ce dernier oeuf soit brisé. Celui qui perd se retire du jeu, tandis que celui qui a gagné s'écarte un moment pour attendre le jeu final, qui a lieu après que les autres couples auront eu leur tour.

Lorsque tous les couples ont joué, les concurrents victorieux seuls demeurent dans le jeu. Ils forment de nouveaux couples et jouent d'après la manière décrite plus haut. Cette fois il n'y a qu'un oeuf pour chaque couple, et celui qui ne le brise point doit se retirer en cédant sa place au joueur qui lui succède, tandis que le concurrent victorieux retient sa place.

AU JAPON

Une touriste anglaise publie le récit d'un voyage à pied qu'elle fit au Japon.

Signalons ce curieux détail : Sur le portail du temple de Jevasu, trois singes de pierres sont sculptés. L'un se bouche les oreilles, l'autre se couvre les yeux, le troisième se comprime la bouche.

"C'est un symbole, vous explique le guide. Cela signifie que le singe, en dépit de sa malice bien connue, refuse d'entendre, de regarder ou de dire quelque chose de mal".

Si vraiment les singes nippons sont capables de cette réserve et aussi de cette maîtrise de soi, on peut dire hardiment qu'il n'y a pas d'hommes qui pourraient leur en remontrer.

* * *

C'est généralement dans les journaux qui ont le moins de tirage qu'il y a le plus de tirage.

ECHOS DE PARTOUT

UN POISSON QUI NE SE MANGE PAS

On sait que la Chine est le pays des poissons rares et précieux : n'est-ce pas l'Empire du Milieu que nous devons ces poissons dorés devenus si fréquents dans nos aquariums et dans les bassins de nos parcs publics ? C'est également ce pays qui fournit aux riches amateurs le poisson le plus cher du monde.

Celui-ci, parent éloigné de la carpe de France, est un cyprin dit à queue-en-brosse ; il est de taille minuscule ; il disparaîtrait en entier sous une pièce de cinquante sous. En Chine même, ce petit poisson, dont les écailles sont d'un or vif, est très recherché ; sa culture est interdite aux particuliers ; il est réservé, paraît-il, pour les lacs et ruisseaux des palais impériaux.

Les quelques spécimens qu'on ait pu apporter en Europe furent vendus de \$240 à \$500 la pièce et l'on affirme qu'une de ces jolies créatures trouva acquéreur en Angleterre pour la somme de \$700.

A ne considérer que le poids, ce petit être serait donc la chose vivante la plus coûteuse que l'on connaisse, et l'on peut dire hardiment que John Rockefeller lui-même, l'homme le plus riche de la terre, ne doit pas goûter chaque jour à une frilure de cyprin à queue-en-brosse ?

JOYAU PHILOLOGIQUE

Un lecteur philologue des plus distingués, vient d'apprendre qu'on accuse bien à tort la langue allemande de posséder les mots les plus compliqués. Au point de vue de la longueur des mots, le record semble appartenir à l'italien. Du moins, cet aimable correspondant nous déclare que la phrase suivante, qu'il a eu la patience et la bonté de transcrire, est grammaticalement correcte :

"Se l'Arcivescovo di Costantinopoli si volesse

civescoviscostantinopolitannizzereste voi per nonde dire que l'innocent fut remis aussitôt en liberté, avec les excuses et bonnes paroles d'usage.

Traduite en bon français, cette phrase, qui paraît-il, figure dans un document officiel du siècle passé, signifie :

"Si l'archevêque de Constantinople avait l'intention de renoncer à son archiépiscopat, consentiriez-vous à faire de même afin de l'empêcher d'abdiquer ?"

Heureusement, le télégraphe n'existait pas de ce temps-là. Voyez-vous la douce surprise des manipulateurs qui auraient eu à transmettre des verbes de quarante lettres ?

LE CRIME D'UN GEAI

La pie voleuse est devenue une expression proverbiale. Mais d'autres oiseaux ne montrent pas une connaissance plus parfaite de la différence qui existe entre "le mien et le sien". Le geai serait du nombre de ces pillards ailés.

C'est un fait divers que nous empruntons à un journal de Belgrade. En octobre dernier, un enfant des environs mit à exécution son projet de grimper au sommet d'un arbre où une famille de geais avait établi son nid, dans une cavité du tronc.

Le jeune dénicheur constata que le trou était aux trois quarts comblé par les débris d'oeufs volés aux nids d'autres oiseaux par les deux geais, pour nourrir leur progéniture. Plus tard, par l'examen des débris, un savant de la localité put établir que les maraudeurs avaient volé dans leur saison plus de 250 oeufs.

Mais le jeune Serbe fit une découverte plus surprenante, lorsqu'il eut déblayé le trou : sous les débris de coquilles brillait une montre d'or avec sa chaîne !

Et l'on se souvint alors qu'un guide, l'été précédent, avait été condamné à plusieurs années de prison pour avoir volé au chasseur qu'il accompagnait la montre accrochée par ce dernier à une branche, durant sa sieste. Le geai, par son larcin, avait causé la perpétration d'une regrettable erreur judiciaire. Il est à peine besoin

COMPARAISONS GASTRONOMIQUES

Un explorateur qui a passé de longues années dans l'intérieur de l'Afrique, où il vivait à la façon des naturels, voulut bien, l'autre jour, parler cuisine.

Nous n'entreprendrons pas d'énumérer les choses bizarres qu'il a mangées durant son séjour dans le continent noir : toute la création y passerait ! Mais j'ai plaisir à noter ici les comparaisons qu'il a pu établir entre viandes connues et viandes ignorées.

Le filet de lion, et aussi le faux-filet et la bavette, lorsqu'ils ont été convenablement grillés, sont presque aussi savoureux qu'un bifteck ou qu'un rosbif, tandis que la chair du tigre est toujours désagréable au goût.

Bien préparée par un cuisinier indigène, la viande du rhinocéros a la saveur d'un rôti de porc.

La trompe et les pieds d'éléphants jeunes rappellent à s'y méprendre le veau.

Quant aux grands serpents non venimeux, on dirait, en en mangeant les yeux fermés, qu'on savoure un lapin sauté.

UNE NEGRESSE "ADVOCATE"

Mme White, jeune femme de pure race africaine, vient de passer avec brillant succès ses examens de "lawyer" devant le tribunal du Circuit Court, à Louisville, Etat de Kentucky. Le brevet qui lui a été décerné l'autorise à plaider comme avocat devant tous les tribunaux des Etats-Unis.

C'est la première fois dans l'histoire des Etats-Unis, et, probablement, dans celle de la civilisation, qu'une négresse ait conquis le droit de revêtir la toge. Aussi les nègres des Etats-Unis préparent-ils une fête en son honneur.

Vous aurez remarqué le nom de cette intelligente fille de Cham : Mme White, qui répond à nos "Blancs" et "Leblancs".



LA SORTIE DU BERCAIL

D'après une peinture de S. C. Parker.

A JERUSALEM

LA VOIE DOULEUREUSE

(AU TEMPS DE JESUS)

LE supplice de la croix était inconnu à la loi juive. Elle ordonnait seulement pour les grands crimes, la suspension des cadavres au gibet. Le Juif ne crucifiait pas : il lapidait.

Dans les provinces de l'empire, la croix était le genre de supplice que les préfets et les gouverneurs appliquaient. En Syrie et en Judée, les Juifs ont été crucifiés par milliers.

La croix les terrifiait ; elle était passée en proverbe comme l'emblème de la souffrance et de l'ignominie. Le patient vivait longtemps : un jour, quelquefois deux ; il était nu, attaché ou cloué par les quatre membres au gibet, — deux troncs d'arbres croisés ordinairement en T. Tout le corps, violemment étiré, était suspendu par les mains dont les plaies vives se déchiraient et s'élargissaient sous le poids. Le sang coulait peu à peu des stigmates des clous. Immobile, dévoré de fièvre et d'une soif ardente, gardant la conscience de lui-même, le crucifié se voyait lentement mourir. Il fallait quelquefois l'achever ; et le bourreau lui rompait les jambes. La foule insultante assistait à son agonie, et pouvait se rassasier de ses cris, de ses angoisses. La cruauté de l'homme n'a rien imaginé de plus horrible : ce supplice joint à l'atrocité la lenteur et l'infamie.

Les Juifs l'ont demandé pour Jésus à Pilate. La haine qui leur inspirait ce cri : "Crucifiez-le !" ne pouvait mieux s'assouvir.

Il était écrit que l'homme de douleur mourrait sur une croix.

Les soldats enlevèrent à Jésus le manteau de pourpre dont ils l'avaient affublé, et le revêtirent de ses habits.

Le condamné descendit l'escalier du prétoire et, suivant la coutume, il fut chargé de sa croix.

Deux malfaiteurs marchaient avec lui pour subir le même supplice.

Le cortège lugubre se mit en marche ; des soldats armés de leurs lances et commandés par un centurion, un centurion, escortaient les condamnés.

* * *

Le chemin qui menait au Calvaire est à peu près ce que les chrétiens de Jérusalem appellent aujourd'hui la Voie Douleureuse ; il traverse toute la ville inférieure ou l'Acra, franchit la rue Basse, que Josèphe nomme la vallée du Tyropéon et qui sépare l'Acra du Gareb, et s'élève en pente assez raide jusqu'à la porte d'Ephraïm.

Dès que Jésus eut fait quelques pas, il succomba sous le fardeau. Dans la foule accourue sur le passage des condamnés, il aperçut sa mère. Entre la mère et le fils, il n'y eut qu'un échange de regard.

Un peu après, un certain Simon de Cyrène, revenant des champs et rencontrant le cortège, fut arrêté par les soldats chargés de l'exécution,

et contraint de porter la croix de Jésus. Il est probable que le Maître, épuisé par le supplice de la flagellation, défaillait en chemin. On peut penser aussi que le Libyen avait manifesté courageusement sa sympathie pour le condamné, et qu'invité par les gardes à aider Jésus, il n'hésita pas à prendre sur ses épaules le lourd gibet.

Le souvenir de cet homme, inopinément associé au supplice du Sauveur, est resté béni. La croix qu'il a portée un instant l'a sauvé, lui et les siens. Il est devenu, avec sa femme et ses deux fils, Rufus et Alexandre, un disciple fidèle et vénéré.

Une femme doit être nommée ici, bien que les Evangiles n'aient point parlé d'elle ; mais la famille chrétienne a le culte de sa mémoire : c'est Véronique.

clouer les condamnés, on leur présenta la boisson étourdissante, le calmant, qu'on donnait à ceux qui allaient mourir. C'était du vin aromatisé, mêlé d'encens et de myrrhe, d'un goût acide et amer. Jésus approcha ses lèvres du breuvage comme pour reconnaître l'attention de ceux qui l'offraient, mais il n'en voulut pas boire ; il lui convenait de subir en pleine clairvoyance toute l'atrocité du supplice.

La distance du prétoire au Calvaire est à peine de mille pas ; le chemin douloureux avait été parcouru en moins d'une heure.

Vers midi, à la sixième heure, Jésus fut crucifié ; et avec lui les deux brigands : l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

Il était au milieu d'eux.

Élevé en croix, il pria pour ses bourreaux. Sa première parole est une parole de pardon. Il disait : — Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font.

* * *

Lorsque les condamnés étaient élevés sur la croix, après ce travail affreux du crucifiement, les exécuteurs fixaient au gibet même, et au-dessus de la tête du supplicié, un écriteau, indiquant le crime. C'était la coutume romaine. Celui de Jésus contenait ces simples mots : JESUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS

écrits en trois langues : l'hébreu, la langue nationale ; le grec, la langue universelle alors ; et le latin, la langue des maîtres. Tous pouvaient lire le nom et le crime de Jésus. Ironique jusqu'au bout envers ceux qui lui avaient arraché la condamnation du Prophète, Pilate les stigmatisa une dernière fois, en proclamant Jésus leur roi, exécutant ainsi, sans le vouloir et sans le savoir, le volontés mystérieuses de Dieu sur son fils. Roi des Juifs, il l'était en effet, non pas au sens de Pilate, mais par cette croix sur laquelle il mourait, et par son sang qui s'écoulait de ses mempres percés. Les vrais Juifs les vrais fils d'Abraham, l'ont reconnu, depuis lors, dans le monde entier, pour leur Sauveur et leur Maître ; et c'est par son supplice qu'il a conquis la royauté.

R. P. DIDON.

LA VOIE DOULEUREUSE

(AUJOURD'HUI)

Le soir, au coucher du soleil, sortant de chez les Pères de Sainte-Anne j'étais tout près de l'enceinte gardée du Haram-ech-Chérif, tout près du lieu probable du prétoire de Pilate et du point initial de la Voie Douleureuse, — dans un quartier désert et sinistre.

Ils venaient de me montrer leur vieille basilique des croisades, les aimables Pères de Sainte-Anne ; ils m'avaient conduit dans leur jardin, pour me faire voir une piscine récemment exhumée par leurs soins et qui paraît être le réservoir de Béthesda ; ils m'avaient fait descendre dans leurs profonds souterrains où une tradition très vraisemblable place la maison de sainte Anne, mère de la Vierge Marie et où il est avé-



EGLISE DU PATER — INTÉRIEUR DU COULOIR

C'est le lieu où, d'après la tradition, Notre-Seigneur enseigna à ses disciples l'admirable et touchante prière du "Pater." Cette photographie représente l'intérieur du couloir.

En voyant passer Jésus devant sa maison, le front couvert de poussière et de sang, elle s'approcha, et, au mépris de tous ceux qui l'insultaient, elle essuya son visage d'un voile. Elle est, avec Simon le Libyen, le type de ceux qui ont le courage de la compassion envers les êtres délaissés, honnis par tous, comme l'a été Jésus.

* * *

En avançant vers le Calvaire, en entendant, derrière les condamnés, des pleurs et des lamentations. Une immense pitié s'élevait dans la foule, du cœur des femmes surtout. Jésus se frotta du cœur des femmes surtout. Jésus se — Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi. Pleurez sur vous et sur vos enfants !

On arriva enfin au Calvaire.

Les trois croix furent dressées. Avant d'y

ré, dans tous les cas, que, bien avant le passage de sainte Hélène, les solitaires du Carmel, les chrétiens du premier et du deuxième siècles descendaient par un soupirail pour tenir leurs clandestines assemblées de prières.

Tout ce passé revivait en mon esprit, au sortir de ce vénérable lieu, et maintenant, sous un silencieux crépuscule d'or, j'avais à remonter, entre des murailles et des ruines désolées, toute la Voie Douleuse, pour arriver là-bas, aux quartiers nouveaux que j'habite, près de la porte de Java.

Sur ma gauche, venait de se fermer l'enceinte du Haram-ech-Chérif, impénétrable absolument à partir de l'heure du Moghreb, et, devant moi, s'allongeait, pressée entre de tristes murs, une sorte de ruelle de la mort conduisant à la Voie Douleuse.

Cette Voie, telle qu'on la vénère de nos jours, reconnue depuis le seizième siècle seulement, est fictive dans ses détails, — mais réelle sans doute dans sa direction et ses grandes lignes; ici surtout, en ce quartier de ruines qui entoure le palais de Pilate, les choses ont moins dû changer que plus loin, aux abords du Calvaire; l'ancien pavé romain se retrouverait à quelques pieds au-dessous du sol exhaussé d'aujourd'hui, et certains de ces vieux murs, plus enterrés qu'ils ne l'étaient jadis, mais demeurés debout aux mêmes places, ont peut-être vu passer le Christ chargé de sa croix.

La Voie est déserte, ce soir, et déjà obscure dans son resserrement profond, avec un peu de mourante lumière d'or, tout en haut, sur la façade de ses pierres rougeâtres; le soleil doit être très bas, près de s'éteindre. On entend un bruit d'orgues et de chants religieux sortir encore de la chapelle des Pères de Sainte-Anne, qui viennent de fermer leur porte.

Elle monte la rue, pénible, étroite et assombrie, entre les deux rangées de murailles antiques; par places, de grands arceaux, des fragments de voûte la traversent, l'enjambent irrégulièrement, y jetant plus d'ombre. Ses parois, haute de trente pieds, sont bâties de larges pierres, romaines ou sarrasines, d'une même couleur un peu sanglante, avec çà et là, dans leur délabrement, des plantes accro-

chées; de distance en distance, des contreforts énormes, tout rongés, les soutiennent.

D'autres rues croisent celle-ci, aussi vides et aussi mortes, sans fenêtres, sans ouverture d'aucune espèce, voûtées presque entièrement de lourds arceaux, en plein cintre ou en ogive, et s'en allant se perdre au loin dans une mystérieuse obscurité de nécropole. A peine quelques fantômes s'aperçoivent, rares et furtifs, au fond de ces couloirs : femmes voilées ou Bédouins drapés de manteaux grisâtres.

"Hic flagellavit...", dit une plaque de marbre blanc, incrustée au-dessus d'une porte. Ah! c'est la chapelle de la flagellation du Christ, et bientôt le commencement de la Voie Douleuse. Voici la caserne turque bâtie sur l'emplacement du palais de Pilate, première station du Chemin de la Croix. A partir d'ici jusqu'au Saint-Sépulcre, toutes les stations suivantes ne seront marquées par des inscriptions ou des colonnes.

Plus confuse, à mesure que je m'éloigne, la

musique des Pères de Sainte-Anne est près de se perdre à présent dans le lointain, malgré l'immense recueillement silencieux qui s'épand sur Jérusalem avec le crépuscule.

Mais voici que d'autres chants s'élèvent, d'autres cantiques, d'autres sons d'orgues; je passe devant un autre couvent, sous l'arc romain de l'"Ecce Homo" (saint Jean, XIX, 5), et ce sont les Filles de Sion qui psalmodient derrière ces murs, à la gloire du Sauveur.

La Voie Douleuse continue sa montée lugubre et solitaire, avec, de temps en temps, des brisures, des tournants brusques entre ses maisons mornes. Les derniers reflets d'or viennent de s'effacer aux pointes des plus hautes pierres et le chant des Filles de Sion commence à s'évanouir; mais au-dessus de ces murailles qui m'emprisonnent, un coin plus élevé de Jérusalem se profile maintenant en gris d'ombre sur le ciel chaud : un amas de petites coupoles centennaires, avec deux minarets couronnés déjà, en

Souvenir semble chanter partout dans les pierres.

Lentement, je suis arrivé à la septième station du Chemin de la Croix,—à cette porte Judiciaire par laquelle le Christ serait sorti de Jérusalem pour monter au Golgotha. Alors, il me faut traverser un lieu bruyant et obscur, encombré d'Arabes et de chameaux, dans lequel, sans transition, je pénètre après le calme, après la solitude de la ville la plus basse; c'est le "Bazar de l'huile", un quartier de petites ruelles entièrement voûtées en plein cintre par les soins des Croisés et devenues, aujourd'hui, le centre d'un continuel grouillement bédouin. Il y fait noir; les lanternes sont allumées dans les échoppes où se vendent l'huile et les céréales; on est bousculé dans les couloirs étroits par les passants en burnous, on est étourdi par les cris des vendeurs et les clochettes des chameaux.

Puis le calme revient encore, au sortir de ce bazar couvert, et les chants religieux recommencent. Je suis parvenu au terme de la Voie Douleuse: le Saint-Sépulcre! Comme toujours, la porte des basiliques est grande ouverte et il s'en échappe un bruit de psalmodies.

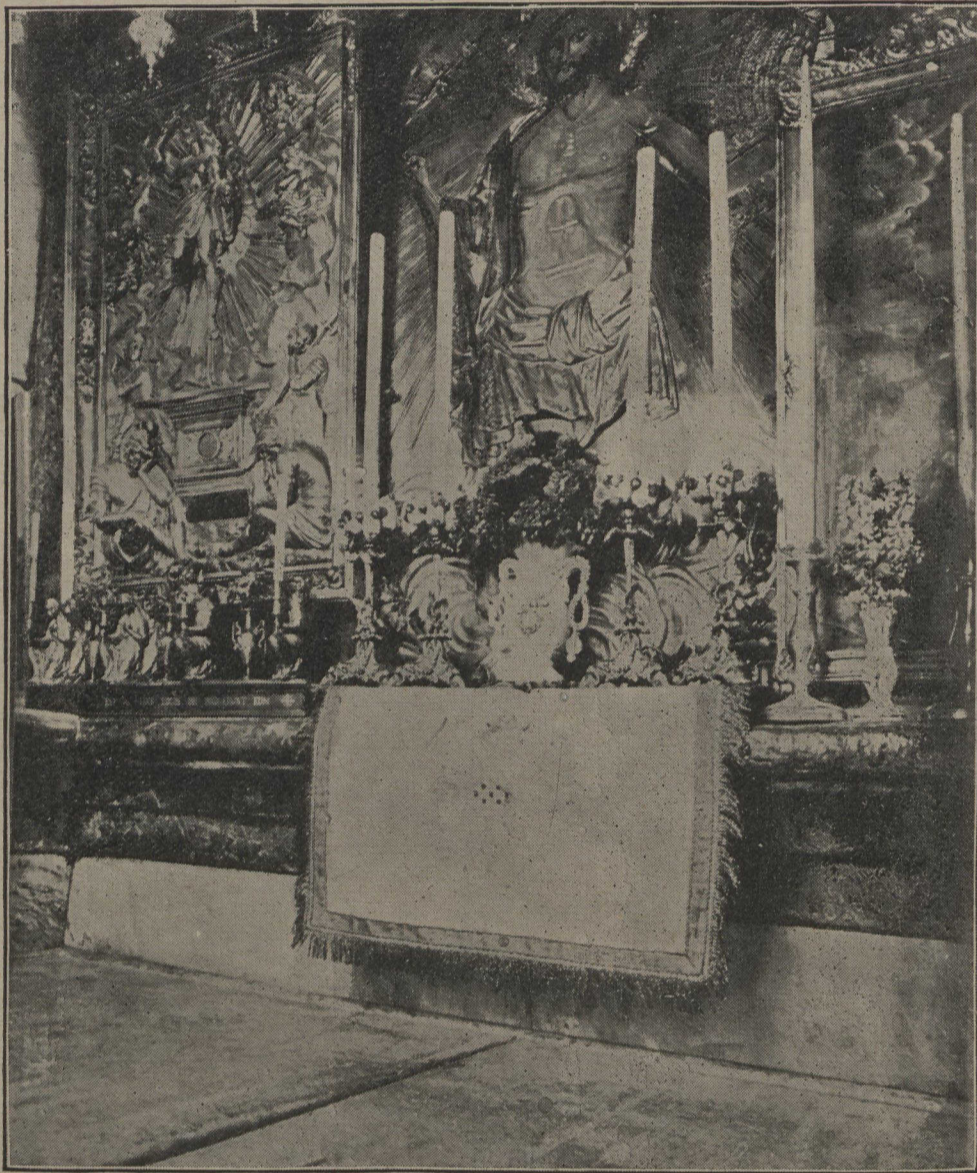
Ce soir, ce sont les Arméniens, en cagoule de deuil, qui chantent tout près de l'entrée, encensant la "pierre de l'onction" et se prosternant pour la baiser; l'un d'eux, le principal officiant est en robe d'or, coiffé d'une tiare rouge.

Ils ont fini, et ils s'éloignent rituellement, dans le dédale obscur des églises, très vite toujours, comme pressés d'aller adorer ailleurs, dans une autre partie de ce lieu de toutes les adorations, où les moindres pierres sont journellement encensées et embrassées avec larmes. Leur chant une fois perdu dans le lointain des voûtes, voici un autre bruit qui s'approche, qui monte des profondeurs noires, puisant et lourd comme celui d'une foule en marche, d'une foule qui s'avancerait en murmurant des prières à voix basse dans des sonorités de caveau... C'est une horde de pèlerins du Caucase, que j'ai vus entrer ce matin dans Jérusalem; ils reviennent des chapelles souterraines et ils vont sortir d'ici, leur journée finie. En arrivant au kiosque du Sépulcre, ils en font le tour, embrassant chaque pierre, soulevant dans leurs mains des petits enfants pour

qu'ils puissent embrasser aussi, et leurs yeux, à travers des larmes sont tous levés, en prière extasiée, vers le ciel...

Est-il possible, vraiment, que tant de supplications—même enfantines, même idolâtres, entachées, si l'on veut, de grossièreté naïve—ne soient entendues de personnes? Un Dieu—ou seulement une suprême Raison de ce qui est—ayant laissé naître, pour tout de suite les replonger au néant, des créatures ainsi angoissées de souffrance, ainsi assoiffées d'éternité et de revoir! Non, jamais la cruauté stupide de cela ne m'était encore apparue aussi inadmissible que ce soir, et voici que ce raisonnement tout simple, vieux comme la philosophie et que j'avais jugé vide comme elle, prend dans ce lieu, devant ces grandes manifestations de détresse humaine au Saint-Sépulcre, un semblant de force; voici qu'il réveille au fond de moi-même, d'une façon inattendue et douce, les vieux espoirs morts!

PIERRE LOTI, de l'Académie française.



INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE DU SAINT SÉPULCRE — QUATORZIÈME STATION

l'honneur du ramadan, de leurs faux nocturnes.

Les cantiques des Filles de Sion ne s'entendent plus; mais d'autres cris religieux, exaltés et stridents, partent ensemble de différents points de la ville, traversant l'air comme de longues fusées : les muézins, qui chantent le Moghreb!... Oh! Jérusalem, sainte pour les chrétiens, sainte pour les musulmans, sainte pour les juifs, d'où s'exhale un bruit incessant de lamentations ou de prières!...

La Voie monte toujours. Parfois, des maisons sarrasines la traversent,—comme des ponts sinistres jetés au-dessus,—des maisons qui y regardent de haut, par de méfiantes petites fenêtres bardées et grillées de fer. Les muézins ont fini d'appeler; le crépuscule et le silence jettent leur enchantement sur cette Voie Douleuse, que j'avais vue hier banale et décevante au soleil du plein jour; le mystère des pénombres la transfigure; son nom seul, que je redis en moi-même, est une sainte musique; le Grand



TOMBEAU DE LA VIERGE

A une petite distance du Jardin de Gethsemani, à un jet de pierre, comme dit l'Évangile ; nous trouvons l'église de l'Assomption qui renferme le tombeau de la Vierge, dont la dévotion est transférée à Notre-Dame de France, l'église appartenant aux Eglises orientales dissidentes. C'est ici que, d'après une tradition constante, la Sainte Vierge fut ensevelie et c'est ici qu'après son assomption les apôtres trouverent le tombeau vide. Ce qu'on voit du monument hors du sol n'est qu'un portrait avec une belle arcade en ogive, qui a été murée, mais dans laquelle on a ménagé une porte plus petite. On voit près de la porte des tombes de chevaliers français.



KEFR-ET-TOUR ET TOUR RUSSE SUR LE MONT DES OLIVES

La montagne des oliviers est une crête à trois sommets ; elle est couronnée par un petit village appelé Kefer-et-Tour, dont il est question pour la première fois au XVe siècle. À l'est de ce bourg, nous avons sous les yeux les propriétés russes, qui se distinguent parmi les autres par leur masse imposante. Dans le jardin entouré d'un mur élevé, on voit une belle église, construite récemment d'après le plan de l'ancienne église dont on découvrit les restes. À gauche de cet édifice, un hospice de pèlerins et à droite une grande tour d'observation à six étages. De la plate-forme supérieure (24 marches), la vue embrasse un merveilleux panorama, qui s'étend d'un côté jusqu'aux croupes de Samarie et aux plateaux de Galaad, et de l'autre jusqu'aux sommets du Moab au delà, desquels commencent les solitudes de l'Arabie. Quelque fois, on peut apercevoir la ligne bleue de la Méditerranée perdue dans le ciel, du côté de Jaffa.



Les modes de Pâques

REVUE DE LA MODE



La mode n'est pas ce qu'on va porter, mais bien ce qu'on porte. Les meilleurs prophètes se trompent souvent, et leurs pronostics sont quelquefois le contraire de ce qui se passe ensuite. Que de fois on nous a prédit un retour offensif vers des modes surannées, encombrantes et inélégantes, parce que quelques anciennes ferventes de ce passé le croyaient possible, et que de fois aussi notre sens pratique et notre goût moderne ont déjoué et fait mentir ces prophéties !

Aussi, sommes-nous heureux de pouvoir offrir à nos nombreuses et fidèles lectrices rien que des modes sûres et ayant subi la consécration indispensable des femmes élégantes.

Il est difficile de désigner, dans la série des chapeaux actuels, une forme qui convienne également à tous les visages. Plus que jamais, le choix d'une forme devra être judicieux et raisonné, on ne se décidera qu'après en avoir essayé toute une série et examiné comment le chapeau coiffe devant, derrière et de côté. Une des formes que l'on peut indiquer comme la plus pratique, la plus généralement coiffante et la moins tourmentée, est le canotier Louis XVI, en paille crin légère comme une dentelle; ce canotier, à bords courts, à calotte large et plate, se drape d'une légère cravate de taffetas avec, sur le côté, une touffe de trois plumes. Se fait surtout dans les teintes beige et mordoré, beige et vieux bleu. Au-dessous du chapeau se place une barrette; très élevée à gauche, elle est garnie de bouclettes de rubans, de petites roses, de choux de tulle; les bouclettes de cheveux se fixent, à l'aide d'épingles neige à cette disposition, formant ainsi avec elle une garniture continue.

Les deux modèles que nous présentons ici sont en même temps que des plus simples, très élégants. L'un est en paille beige doublé de soie plissée brun doré; plumes couteaux beige et marron. L'autre est en paille bleu foncé et bleu clair orné de noeuds de velours et d'ailes des deux tons de bleu.

La note qui domine est la forme tout à fait plate, très relevée de côté. On voit beaucoup de plumes blanches et de galons d'or sur les cha-

peaux de tuile blanc. Mais ce n'est point la lourde et disgracieuse garniture d'or de l'an dernier. Cette année, l'or et l'argent s'emploieront de façon très sobre, très discrète; on en mettra dans la plupart des ornements et des coiffures, mais si peu que le goût délicat ne saurait être choqué. Cela n'aura point l'aspect de clinquant qui déplaît aux personnes de bon ton.

On ne voit pas uniquement des chapeaux de tulle, mais des pailles soyeuses de tons variés, surtout en marron et vert. Voici une garniture d'une charmante originalité: sur le plateau de



Un joli chapeau. — Paille beige, soie plissée, brun doré couteaux beige et marron

paille, imaginez des rubans étroits de satin ou de velours, partant du centre et s'écartant en rayons jusqu'au bord. Entre chaque ruban, posez de petits paquets de boutons d'or ou de roses et de myosotis, et vous aurez une chose d'une adorable coquetterie.

Les boutons d'or font le meilleur effet sur les pailles marron, les roses et les myosotis, sur les pailles vertes.

Beaucoup de chapeaux très grands et garnis non seulement de fleurs, mais de plumes mêlées aux fleurs. Il y en a en dentelle de crin très ajourée, fleuris de lilas mauve et blanc. Le lilas

ge. Mais la note générale est le gris et le blanc. Quelles que soient les couleurs, toutes sont atténuées, ce qu'on appelle lavées. A l'exception d'un vert et d'un bleu violent, il ne paraît pas qu'il y ait des tons crus.

Avec les draps légers, on compose des tailleurs d'une élégance extrême; jupe unie avec grande basque-habit ou casaque Louis XV, sans autre relief de garniture qu'un gilet blanc brodé ou un gilet en soie Pompadour.

La broderie du gilet blanc s'assortit à la couleur de la robe ou bien s'y harmonise en contraste. Avec un costume marron ou bleu marine, un

est la fleur de prédilection, avec les petites roses et les violettes.

Il est donc clair que l'on ne verra pas seulement de petits chapeaux. Les grands sont si coquets et si seyants que nombre de personnes les préféreront toujours. Cela n'empêchera pas celles qui aiment les petits chapeaux de satisfaire leurs désirs, puisque la mode les préconisera également. Pour les personnes d'un certain âge, la capote tout en héliotrope ou en primevères est très vantée. Pour les jeunes femmes, la toque également en fleurs, en jacinthes ou en violettes.

Les robes printanières sont surtout garnies de médaillons. Nous avons déjà noté cette indication. Ces médaillons varient de grandeur et se posent, les plus larges au bas de la jupe; les autres s'étagent, les plus petits en montant. Autour, légers fronçonnés qui donnent un effet flou très joli.

Les draps légers, draps crêpe, drap mousseline, gardent la faveur des élégants pour les costumes coquets de la demi-saison. Ils fournissent une transition heureuse entre les velours de l'hiver et les étoffes vaporeuses de l'été. Les nuances préférées sont le gris et le beige, dans toute la gamme claire; beaucoup de rou-



LA VENDETTA

Par H. de BALZAC

En 1800, vers la fin du mois d'octobre, un étranger, accompagné d'une femme et d'une petite fille, arriva devant les Tuileries à Paris et se tint assez longtemps auprès des décombres d'une maison récemment démolie, à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'aile commencée qui devait unir le château de Catherine de Médicis au Louvre des Valois. Il resta là, debout, les bras croisés, la tête inclinée et la relevait parfois pour regarder le palais consulaire et sa femme assise auprès de lui sur une pierre. Quoique l'inconnue parût ne s'occuper que de la petite fille âgée de neuf à dix ans dont les cheveux noirs étaient comme un amusement entre ses mains, elle ne perdait aucun des regards que lui adressait son compagnon. Un même sentiment, autre que l'amour, unissait ces deux êtres et animait d'une même inquiétude leurs mouvements et leurs pensées. La misère est peut-être le plus puissant de tous les liens. L'étranger avait une de ces têtes abondantes en cheveux, larges et graves, qui se sont souvent offertes au pinceau des Carraches. Ces cheveux si noirs étaient mélangés d'une grande quantité de cheveux blancs. Quoique nobles et fiers, ses traits avaient un ton de dureté qui les gâtait. Malgré sa force et sa taille droite, il semblait avoir plus de soixante ans. Ses vêtements délabrés annonçaient qu'il venait d'un pays étranger. Quoique la figure jadis belle et alors flétrie de la femme trahit une tristesse profonde, quand son mari la regardait elle s'efforçait de sourire en affectant une contenance calme. La petite fille restait debout, malgré la fatigue dont les marques frappaient son jeune visage hâlé par le soleil. Elle avait la tournure italienne, de grands yeux noirs sous des sourcils bien arqués ; une noblesse native, une grâce vraie. Plus d'un passant se sentait ému au seul aspect de ce groupe dont les personnages ne faisaient aucun effort pour cacher un désespoir aussi profond que l'expression en était simple ; mais la source de cette fugitive obligeance qui distingue les Parisiens se tarissait promptement. Aussitôt que l'inconnu se croyait l'objet de l'attention de quelque oisif, il le regardait d'un air si farouche, que le flâneur le plus intrépide hâtait le pas comme s'il eût marché sur un serpent. Après être demeuré longtemps indécis, tout à coup le grand étranger passa la main sur son front, il en chassa, pour ainsi dire, les pensées qui l'avaient sillonné de rides, et prit sans doute un parti désespéré. Après avoir jeté un regard perçant sur sa femme et sa fille, il tira de sa veste un long poignard, le tendit à sa compagne et lui dit en italien : — Je vais voir si les Bonaparte se souviennent de nous. Et il marcha d'un pas lent et assuré vers l'entrée du palais où il fut naturellement arrêté par un soldat de la garde consulaire avec lequel il ne put longtemps discuter. En s'apercevant de l'obstination de l'inconnu, la sentinelle lui présenta sa baïonnette en manière d'ultimatum. Le hasard voulut que l'on vint en ce moment relever le soldat de sa faction et le caporal indiqua fort obligeamment à l'étranger l'endroit où se tenait le commandant du poste.

— Faites savoir à Bonaparte que Bartholoméo di Piombo voudrait lui parler, dit l'italien au capitaine de service.

Cet officier eut beau représenter à Bartholoméo qu'on ne voyait pas le premier consul sans lui avoir préalablement demandé par écrit une audience, l'étranger voulut absolument que le militaire allât prévenir Bonaparte. L'officier objecta les lois de la consigne, et refusa formellement d'obtempérer à l'ordre de ce singulier solliciteur. Bartholoméo fronça le sourcil, jeta

sur le commandant un regard terrible, et sembla le rendre responsable des malheurs que ce refus pouvait occasionner ; puis il garda le silence, se croisa fortement les bras sur sa poitrine, et alla se placer sous le portique qui sert de communication entre la cour et le jardin des Tuileries. Les gens qui veulent fortement une chose sont presque toujours bien servis par le hasard. Au moment où Bartholoméo di Piombo s'essayait sur une des bornes qui sont auprès de l'entrée des Tuileries, il arriva une voiture d'où descendit Lucien Bonaparte alors ministre de l'intérieur.

— Ah ! Lucien, il est bien heureux pour moi de te rencontrer ! s'écria l'étranger.

Ces mots prononcés en patois corse, arrêtaient Lucien au moment où il s'élançait sous la voûte ; il regarda son compatriote et le reconnut. Au premier mot que Bartholoméo lui dit à l'oreille, il emmena le Corse avec lui. Murat, Lannes, Rapp, se trouvaient dans le cabinet du premier consul. En voyant entrer Lucien suivi d'un homme aussi singulier que l'était Piombo, la conversation cessa. Lucien prit Napoléon par la main et le conduisit dans l'embrasure de la croisée. Après avoir échangé quelques paroles avec son frère, le premier consul fit un geste de main auquel obéirent Murat et Lannes en s'en allant. Rapp feignit de n'avoir rien vu afin de pouvoir rester. Bonaparte l'ayant interpellé vivement, l'aide de camp sortit en rechignant. Le premier consul, qui entendit le bruit des pas de Rapp dans le salon voisin, sortit brusquement et le vit près du mur qui séparait le cabinet du salon.

— Tu ne veux donc pas me comprendre ? dit le premier consul. J'ai besoin d'être seul avec mon compatriote.

— Un Corse ! répondit l'aide de camp. Je me défie trop de ces gens-là pour ne pas...

Le premier consul ne put s'empêcher de sourire, et poussa légèrement son fidèle officier par les épaules.

— Eh bien, que viens-tu faire ici, mon pauvre Bartholoméo ? dit le premier consul à Piombo.

— Te demander asile et protection, si tu es un vrai Corse, répondit Bartholoméo d'un ton brusque.

— Quel malheur a pu te chasser du pays ? tu en étais le plus riche, le plus...

— J'ai tué tous les Porta, répliqua le Corse d'un son de voix profond en fronçant les sourcils.

Le premier consul fit deux pas en arrière comme un homme surpris.

— Vas-tu me trahir ? s'écria Bartholoméo en jetant un regard sombre à Bonaparte. Sais-tu que nous sommes encore quatre Piombo en Corse ?

Lucien prit le bras de son compatriote et le secoua.

— Viens-tu donc ici pour menacer le sauveur de la France ? lui dit-il vivement.

Bonaparte fit un signe à Lucien qui se tut. Puis il regarda Piombo et lui dit : Pourquoi donc as-tu tué les Porta ?

— Nous avions fait amitié, répondit-il, les Barbanti nous avaient réconciliés. Le lendemain du jour où nous trinquâmes pour noyer nos querelles, je les quittai parce que j'avais affaire à Bastia. Ils restèrent chez moi, et mirent le feu à ma vigne de Longone. Ils ont tué mon fils Grégorio. Ma fille Gineva et ma femme leur ont échappé ; elles avaient communiqué le matin, la Vierge les a protégées. Quand je revins, je ne trouvai plus ma maison, je la cherchais les pieds dans ses cendres. Tout à coup je heurtai le corps de Grégorio, que je reconnus à la lueur

de la lune. — Oh ! les Porta ont fait le coup ! me dis-je. J'allai sur le champ dans les maquis, j'y rassemblai quelques hommes auxquels j'avais rendu service, entends-tu. Bonaparte ? et nous marchâmes sur la vigne des Porta. Nous sommes arrivés à cinq heures du matin, et à sept, ils étaient tous devant Dieu. Giacomo prétend qu'Elisa Vanni a sauvé un enfant, le petit Luigi ; mais je l'avais attaché moi-même dans son lit avant de mettre le feu à la maison. J'ai quitté l'île avec ma femme et ma fille, sans avoir pu vérifier s'il était vrai que Luigi Porta vécut encore.

Bonaparte regardait Bartholoméo avec curiosité, mais sans étonnement.

— Combien étaient-ils ? demanda Lucien.

— Sept, répondit Piombo. Ils ont été vos persécuteurs dans les temps, leur dit-il. Ces mots ne réveillèrent aucune expression de haine chez les deux frères. — Ah ! vous n'êtes plus Corses ! s'écria Bartholoméo avec une sorte de désespoir. Adieu. Autrefois je vous ai protégés, ajouta-t-il d'un ton de reproche. Sans moi, ta mère ne serait pas arrivée à Marseille, dit-il en s'adressant à Bonaparte qui restait pensif le coude appuyé sur le manteau de la cheminée.

— En conscience, Piombo, répondit Napoléon, je ne puis pas te prendre sous mon aile. Je suis devenu le chef d'une grande nation, je commande la république, et dois faire exécuter les lois.

— Ah ! ah ! dit Bartholoméo.

— Mais je puis fermer les yeux, reprit Bonaparte. Le préjugé de la "vendetta" empêchera longtemps le règne des lois en Corse, ajouta-t-il en se parlant à lui-même. Il faut cependant le détruire à tout prix.

Bonaparte resta un moment silencieux, et Lucien fit signe à Piombo de ne rien dire. Le Corse agitait déjà la tête de droite et de gauche d'un air improbable.

— Demeure ici, reprit le consul en s'adressant à Bartholoméo, nous n'en saurons rien. Je ferai acheter tes propriétés afin de te donner d'abord les moyens de vivre. Puis, dans quelque temps, plus tard, nous penserons à toi. Mais plus de "vendetta" ! Il n'y a pas de maquis ici. Si tu y joues du poignard, il n'y aura pas de grâce à espérer. Ici la loi protège tous les citoyens, et l'on ne se fait pas justice soi-même.

— Il s'est fait chef d'un singulier pays, répondit Bartholoméo en prenant la main de Lucien et la serrant. Mais vous me reconnaissez dans le malheur, ce sera maintenant entre nous à la vie à la mort, et vous pouvez disposer de tous les Piombo.

A ces mots, le front du Corse se dérida, et il regarda autour de lui avec satisfaction.

— Vous n'êtes pas mal ici, dit-il en souriant, comme s'il voulait y loger. Et tu es habillé tout en rouge comme un cardinal.

— Il ne tiendra qu'à toi de parvenir et d'avoir un palais à Paris, dit Bonaparte en toisant son compatriote. Il m'arrivera plus d'une fois de regarder autour de moi pour chercher un ami dévoué auquel je puisse me confier.

Un soupir de joie sortit de la vaste poitrine de Piombo qui tendit la main au premier consul en lui disant : — Il y a encore du Corse en toi !

Bonaparte sourit. Il regarda silencieusement cet homme qui lui apportait en quelque sorte l'air de sa patrie, de cette île où naguère il avait été sauvé si miraculeusement de la haine du "parti anglais", et qu'il ne devait plus revoir. Il fit signe à son frère qui emmena Bartholoméo di Piombo. Lucien s'enquit avec intérêt de la situation financière de l'ancien protecteur de leur famille. Piombo amena le ministre de l'intérieur auprès d'une fenêtre, et lui montra sa femme et Ginevra, assises toutes deux sur un tas de pierres.

— Nous sommes venus de Fontainebleau ici à pied, et nous n'avons pas une obole, lui dit-il.

Lucien donna sa bourse à son compatriote et lui recommanda de venir le trouver le lendemain afin d'aviser aux moyens d'assurer le sort de sa famille. La valeur de tous les biens que Piombo

possédait en Corse ne pouvait guère le faire vivre honorablement à Paris.

Quinze ans s'écoulèrent entre l'arrivée de la famille Piombo à Paris et l'aventure suivante, qui, sans le récit de ces événements, eût été moins intelligible.

Servin, l'un de nos artistes les plus distingués, conçut le premier l'idée d'ouvrir un atelier pour les jeunes personnes qui veulent prendre des leçons de peinture. Agé d'une quarantaine d'années, de moeurs pures et entièrement livré à son art, il avait épousé par inclination la fille d'un général sans fortune. Les mères conduisirent d'abord elles-mêmes leurs filles chez le professeur; puis elles finirent par les y envoyer quand elles eurent bien connu ses principes et apprécié le soin qu'il mettait à mériter la confiance. Il était entré dans le plan du peintre de n'accepter pour écolières que des demoiselles appartenant à des familles riches ou considérées, afin de n'avoir pas de reproches à subir sur la composition de son atelier; il se refusait même à prendre les jeunes filles qui voulaient devenir artistes et auxquelles il aurait fallu donner certains enseignements sans lesquels il n'est pas de talent possible en peinture. Insensiblement sa prudence, la supériorité avec laquelle il initiait ses élèves aux secrets de l'art, la certitude où les mères étaient de savoir leurs filles en compagnie de jeunes personnes bien élevées et la sécurité qu'inspiraient le caractère, les moeurs, le mariage de l'artiste, lui valurent dans les salons une excellente renommée. Quand une jeune fille manifestait le désir d'apprendre à peindre ou à dessiner, et que sa mère demandait conseil: — Envoyez-la chez Servin! était la réponse de chacun. Servin devint donc pour la peinture féminine une spécialité, comme Herbault pour les chapeaux, Leroy pour les modes et Chevet pour les comestibles. Il était reconnu qu'une jeune femme qui avait pris des leçons chez Servin pouvait juger en dernier ressort les tableaux du Musée, faire supérieurement un portrait, copier une toile et peindre son tableau de genre. Cet artiste suffisait ainsi à tous les besoins de l'aristocratie. Malgré les rapports qu'il avait avec les meilleures maisons de Paris, il était indépendant, patriote et conservait avec tout le monde ce ton léger, spirituel, parfois ironique, cette liberté de jugement qui distinguent les peintres. Il avait poussé le scrupule de ses précautions jusque dans l'ordonnance du local où étudiaient ses écolières. L'entrée du grenier qui régnait au-dessus de ses appartements avait été murée. Pour parvenir à cette retraite, aussi sacrée qu'un harem, il fallait monter par un escalier pratiqué dans l'intérieur de son logement. L'atelier, qui occupait tout le comble de la maison, offrait ces proportions énormes qui surprennent toujours les curieux quand, arrivés à soixante pieds du sol, ils s'attendent à voir les artistes logés dans une gouttière. Cette espèce de galerie était profusément éclairée par d'immenses châssis vitrés et garnis de ces grandes toiles vertes à l'aide desquelles les peintres disposaient la lumière. Une foule de caricatures, de têtes faites au trait avec de la couleur ou la pointe d'un couteau, sur les murailles peintes en gris foncé, prouvaient, sauf la différence de l'expression, que les filles les plus distinguées ont dans l'esprit autant de folie que les hommes peuvent en avoir. Un petit poêle et ses grands tuyaux, qui décrivaient un effroyable zigzag avant d'atteindre les hautes régions du toit, étaient l'infailible ornement de cet atelier. Une planche régnait autour des murs et soutenait des modèles en plâtre qui gisaient confusément placés, la plupart couverts d'une blonde poussière. Au-dessus de ce rayon, çà et là, une tête de Niobé pendue à un clou montrait sa pose de douleur, une Vénus souriait, une main se présentait brusquement aux yeux comme celle d'un pauvre demandant l'aumône, puis quelques écorchés, jaunés par la fumée avaient l'air de membres arrachés la veille à des cerceils; enfin des tableaux, des dessins, des manequins, des cadres sans toiles et des toiles sans cadres achevaient de donner à cette pièce irré-

gulière la physionomie d'un atelier que distingue un singulier mélange d'ornement et de nudité, de misère et de richesse, de soin et d'incurie. Cet immense vaisseau, où tout paraît petit, même l'homme, sent la coulisse d'Opéra; il s'y trouve de vieux linges, des armures dorées, des lambeaux d'étoffe, des machines; mais il y a je ne sais quoi de grand comme la pensée: le génie et la mort sont là; la Diane ou l'Apollon auprès d'un crâne ou d'un squelette, le beau et le désordre, la poésie et la réalité, de riches couleurs dans l'ombre, et souvent tout un drame immobile et silencieux. Quel symbole d'une tête d'artiste!

Au moment où commence cette histoire, le brillant soleil de juillet illuminait l'atelier, et deux rayons le traversaient dans sa profondeur en y traçant de larges bandes d'or diaphanes où brillaient des grains de poussière. Une douzaine de chevaux élevaient leurs flèches aiguës, semblables à des mâts de vaisseau dans un port. Plusieurs jeunes filles animaient cette scène par la variété de leurs physionomies, de leurs attitudes et par la différence de leurs toilettes. Les fortes ombres que jetaient les serges vertes, placées suivant les besoins de chaque cheval, produisaient une multitude de contrastes, de piquants effets de clair obscur. Ce groupe formait le plus beau de tous les tableaux de l'atelier. Une jeune fille blonde et mise simplement se tenait loin de ses compagnes, travaillait avec courage en paraissant prévoir le malheur; nulle ne la regardait, ne lui adressait la parole; elle était la plus jolie, la plus modeste et la moins riche. Deux groupes principaux, séparés l'un de l'autre par une faible distance, indiquaient deux sociétés, deux esprits jusque dans cet atelier où les rangs et la fortune auraient dû s'oublier. Assises ou debout, ces jeunes filles, entourées de leurs boîtes à couleurs, jouant avec leurs pincesaux ou les préparant, maniant leurs éclatantes palettes, peignant, parlant, riant, chantant, abandonnées à leur naturel, laissant voir leur caractère, composaient un spectacle inconnu aux hommes: celle-ci, fière, hautaine, capricieuse, aux cheveux noirs, aux belles mains, lançait au hasard la flamme de ses regards; celle-là, insouciant et gaie, le sourire sur les lèvres, les cheveux châtain, les mains blanches et délicates, vierge française, légère, sans arrière-pensée, vivant de sa vie actuelle; une autre rêveuse, mélancolique, pâle, penchant la tête comme une fleur qui tombe; sa voisine, au contraire, grande, indolente, aux habitudes musulmanes, l'oeil long, noir, humide; parlant peu, mais songeant et regardant à la dérobée la tête d'Antinous. Au milieu d'elles, comme le "jocoso" d'une pièce espagnole, pleine d'esprit et de saillies épigrammatiques, une fille les espionnait toutes d'un seul coup d'oeil, les faisait rire et levait sans cesse sa figure trop vive pour n'être pas jolie! elle commandait au premier groupe des écolières qui comprenait les filles de banquier, de notaire et de négociant; toutes riches, mais essayant toutes les dédains imperceptibles quoique poignants que leur prodiguaient les autres jeunes personnes appartenant à l'aristocratie. Celles-ci étaient gouvernées par la fille d'un huissier du cabinet du roi, petite créature aussi sotte que vaine, et fière d'avoir pour père un homme ayant une charge à la cour; elle voulait paraître avoir compris du premier coup les observations du maître et semblait travailler par grâce; elle se servait d'un lorgnon, ne venait que très parée, tard, et suppliait ses compagnes de parler bas. Dans ce second groupe, on eût remarqué des tailles délicieuses, des figures distinguées; mais les regards de ces jeunes filles offraient peu de naïveté. Si leurs attitudes étaient élégantes et leurs mouvements gracieux, les figures manquaient de franchise, et l'on devinait facilement qu'elles appartenaient à un monde où la politesse façonne de bonne heure les caractères, où l'abus des jouissances sociales tue les sentiments et développe l'égoïsme. Lorsque cette réunion était complète, il se trouvait dans le nombre de ces jeunes filles des têtes enfantines, des vierges d'une pureté ravissante, des visages dont la bou-

che légèrement entr'ouverte laissait voir des dents vierges, et sur laquelle errait un sourire de vierge. L'atelier ne ressemblait pas alors à un sérail, mais à un groupe d'anges assis sur un nuage dans le ciel.

Il était environ midi, Servin n'avait pas encore paru. Depuis quelques jours, la plupart du temps il restait à un atelier qu'il avait ailleurs, et où il achevait un tableau pour l'exposition. Tout à coup, Mlle Amélie Thirion, chef du parti aristocratique de cette petite assemblée, parla longtemps à sa voisine; il se fit un grand silence dans le groupe des patriciennes, le parti de la banque étonné se tut également, et tâcha de deviner le sujet d'une semblable conférence; mais le secret des jeunes ultras fut bientôt connu. Amélie se leva, prit à quelques pas d'elle un chevalier pour le remplacer à une assez grande distance du noble groupe, près d'une cloison grossière qui séparait l'atelier d'un cabinet obscur où l'on mettait les plâtres brisés, les toiles condamnées par le professeur et la provision de bois en hiver. L'action d'Amélie excita un murmure de surprise, qui ne l'empêcha pas d'achever ce déménagement en roulant vivement près du chevalier la boîte à couleurs et le tabouret, enfin tout, jusqu'à un tableau de Phudhon que copiait l'élève en retard. Après ce coup d'Etat, si le côté droit se mit à travailler silencieusement, le côté gauche pérorait longuement.

—Que va dire Mlle Piombo? demanda une jeune fille à Mlle Mathilde Roguin, l'oracle malicieux du premier groupe.

—Elle n'est pas fille à parler, répondit-elle; mais dans cinquante ans elle se souviendra de cette injure comme si elle l'avait reçue la veille, et saura s'en venger cruellement. C'est une personne avec laquelle je ne voudrais pas être en guerre.

—La proscription dont la frappent ces demoiselles est d'autant plus injuste, dit une autre jeune fille, qu'avant-hier Mlle Ginevra était fort triste; son père venait, dit-on, de donner sa démission. Ce serait donc ajouter à son malheur, tandis qu'elle a été fort bonne pour ces demoiselles pendant les Cent-Jours. Leur a-t-elle jamais dit une parole qui pût les blesser? Elle évitait au contraire de parler politique. Mais nos ultras paraissent agir plutôt par jalousie que par esprit de parti.

—J'ai envie d'aller chercher le chevalier de Mlle Piombo, et de le mettre auprès du mien, dit Mathilde Roguin. Elle se leva, mais une réflexion la fit rasseoir: — Avec un caractère comme celui de Mlle Ginevra, dit-elle, on ne peut pas savoir de quelle manière elle prendrait notre politesse; attendons l'événement.

—"Eccola", dit languissamment la jeune fille aux yeux noirs.

En effet, le bruit des pas d'une personne qui montait l'escalier retentit dans la salle. Ce mot: "La voici!" passa de bouche en bouche, et le plus profond silence régna dans l'atelier.

Pour comprendre l'importance de l'ostracisme exercé par Amélie Thirion, il est nécessaire d'ajouter que cette scène avait lieu vers la fin du mois de juillet 1815. Le second retour des Bourbons venait de troubler bien des amitiés qui avaient résisté au mouvement de la première restauration. En ce moment les familles, presque toutes divisées d'opinion, renouvelaient plusieurs de ces déplorables scènes qui souillent l'histoire de tous les pays aux époques de guerre civile ou religieuse. Les enfants, les jeunes filles, les vieillards partageaient la fièvre monarchique à laquelle le gouvernement était en proie. La discorde se glissait sous tous les toits, et la défiance teignait de ses sombres couleurs les actions et les discours les plus intimes. Ginevra Piombo aimait Napoléon avec idolâtrie, et comment aurait-elle pu le haïr? L'Empereur était son compatriote et le bienfaiteur de son père. Le baron de Piombo était un des serviteurs de Napoléon qui avaient coopéré le plus efficacement au retour de l'île d'Elbe. Incapable de renier sa foi politique, jaloux même de la confesser, le vieux baron de Piombo restait à Paris au milieu de ses

ennemis. Ginevra Piombo pouvait donc être d'autant mieux mise au nombre des personnes suspectes, qu'elle ne faisait pas mystère du chagrin que la seconde restauration causait à sa famille. Les seules larmes qu'elle eût peut-être versées dans sa vie lui furent arrachées par la double nouvelle de la captivité de Bonaparte sur le "Bellerophon" et de l'arrestation de Labédoyère.

Les jeunes personnes qui composaient le groupe des nobles appartenaient aux familles royalistes les plus exaltées de Paris. Il serait difficile de donner une idée des exagérations de cette époque et de l'horreur que causaient les bonapartistes. Quelque insignifiante et petite que puisse paraître aujourd'hui l'action d'Amélie Thirion, elle était alors une expression de haine fort naturelle. Ginevra Piombo, l'une des premières élèves de Servin, occupait la place dont on voulait la priver depuis le jour où elle était venue à l'atelier ; le groupe aristocratique l'avait insensiblement entourée ; la chasser d'une place qui lui appartenait en quelque sorte était non seulement lui faire injure, mais lui causer une espèce de peine, car les artistes ont tous une place de prédilection pour leur travail. Mais l'animadversion politique entraînait peut-être pour peu de chose dans la conduite de ce petit côté droit de l'atelier. Ginevra Piombo, la plus forte des élèves de Servin, était l'objet d'une profonde jalousie ; le maître professait autant d'admiration pour les talents que pour le caractère de cette élève favorite qui servait de terme à toutes ses comparaisons ; enfin, sans qu'on s'expliquât l'ascendant que cette jeune personne obtenait sur tout ce qui l'entourait, elle exerçait sur ce petit monde un prestige presque semblable à celui de Bonaparte sur ses soldats. L'aristocratie de l'atelier avait résolu depuis plusieurs jours la chute de cette reine ! mais personne n'ayant encore osé s'éloigner de la bonapartiste, Mlle Thirion venait de frapper un coup décisif, afin de rendre ses compagnes complices de sa haine. Quoique Ginevra fût sincèrement aimée par deux ou trois des royalistes, presque toutes chapitrées au logis paternel relativement à la politique, elles jugèrent, avec ce tact particulier aux femmes, qu'elles devaient rester indifférentes à la querelle. A son arrivée, Ginevra fut donc accueillie par un profond silence. De toutes les jeunes filles venues jusqu'alors dans l'atelier Servin, elle était la plus belle, la plus grande et la mieux faite. Sa démarche possédait un caractère de noblesse et de grâce qui commandait le respect. Sa figure empreinte d'intelligence semblait rayonner, tant y respirait cette animation particulière aux Corses et qui n'exclut point le calme. Ses longs cheveux, ses yeux et ses cils noirs exprimaient la passion. Quoique les coins de sa bouche se dessinassent mollement et que ses lèvres fussent un peu trop fortes, il s'y peignait cette bonté que donne aux êtres forts la conscience de leur force. Par un singulier caprice de la nature, le charme de son visage se trouvait en quelque sorte démenti par un front de marbre où se peignait une fierté presque sauvage, où respiraient les moeurs de la Corse. Là était le seul lien qu'il y eût entre elle et son pays natal ; dans tout le reste de sa personne, la simplicité, l'abandon des beautés lombardes séduisaient si bien, qu'il fallait ne pas la voir pour lui causer la moindre peine. Elle inspirait un si vif attrait que, par prudence, son vieux père la faisait accompagner jusqu'à l'atelier. Le seul défaut de cette créature véritablement poétique venait de la puissance même d'une beauté si largement développée. Elle s'était refusée au mariage, par amour pour son père et sa mère, en se sentant nécessaire à leurs vieux jours. Son goût pour la peinture avait remplacé les passions qui agitent ordinairement les femmes.

—Vous êtes bien silencieuses aujourd'hui, mesdemoiselles, dit-elle après avoir fait deux ou trois pas au milieu de ses compagnes. — Bonjour, ma petite Laure, ajouta-t-elle d'un ton doux et caressant en s'approchant de la jeune fille qui peignait loin des autres. Cette tête est fort bien !

les chairs sont un peu roses, mais tout est dessiné à merveille.

Laure leva la tête, regarda Ginevra d'un air attendri, et leurs figures s'épanouirent en exprimant une même affection. Un faible sourire anima les lèvres de l'Italienne, qui paraissait songeuse et qui se dirigea lentement vers sa place en regardant avec nonchalance les dessins ou les tableaux, en disant bonjour à chacune des jeunes filles du premier groupe, sans s'apercevoir de la curiosité insolite qu'excitait sa présence. On eût dit d'une reine dans sa cour. Elle ne donna aucune attention au profond silence qui régnait parmi les patriciennes, et passa devant leur camp sans prononcer un seul mot. Sa préoccupation fut si grande, qu'elle se mit à son chevalet, ouvrit sa boîte à couleurs, prit ses brosses, revêtit ses manches brunes, ajusta son tablier, regarda son tableau, examina sa palette, sans penser, pour ainsi dire, à ce qu'elle faisait. Toutes les têtes du groupe des bourgeoises étaient tournées vers elle. Si les jeunes personnes du camp Thirion ne mettaient pas tant de franchise que leurs compagnes dans leur impatience, leurs oeillades n'en étaient pas moins dirigées sur Ginevra.

—Elle ne s'aperçoit de rien, dit Mlle Roguin.

En ce moment Ginevra quitta l'attitude méditative dans laquelle elle avait contemplé sa toile, et tourna la tête vers la groupe aristocratique. Elle mesura d'un seul coup d'oeil la distance qui l'en séparait, et garda le silence.

—Elle ne croit pas qu'on ait eu la pensée de l'insulter, dit Mathilde, elle n'a ni pâli ni rougi. Comme ces demoiselles vont être vexées si elle se trouve mieux à sa nouvelle place qu'à l'ancienne ! — Vous êtes là hors ligne, mademoiselle, ajouta-t-elle alors à haute voix en s'adressant à Ginevra.

L'Italienne feignit de ne pas entendre, ou peut-être n'entendit-elle pas ; elle se leva brusquement, longea avec une certaine lenteur la cloison qui séparait le cabinet noir de l'atelier, et parut examiner le châssis d'où venait le jour en lui donnant tant d'importance qu'elle monta sur une chaise pour attacher beaucoup plus haut la serge verte qui interceptait la lumière. Arrivée à cette hauteur, elle atteignit à une crevasse assez légère dans la cloison, le véritable but de ses efforts, car le regard qu'elle y jeta ne peut se comparer qu'à celui d'un avaré découvrant les trésors d'Aladin, elle descendit vivement, revint à sa place, ajusta son tableau, feignit d'être mécontente du jour, approcha de la cloison une table sur laquelle elle mit une chaise, grimpa lestement sur cet échafaudage et regarda de nouveau par la crevasse. Elle ne jeta qu'un regard dans le cabinet alors éclairé par un jour de souffrance qu'on avait ouvert, et ce qu'elle y aperçut produisit sur elle une sensation si vive qu'elle tressaillit.

—Vous allez tomber, mademoiselle Ginevra ! s'écria Laure.

Toutes les jeunes filles regardèrent l'imprudente qui chancelait. La peur de voir arriver ses compagnes auprès d'elle lui donna du courage, elle retrouva ses forces et son équilibre, se retourna vers Laure en se dandinant sur sa chaise et dit d'une voix émue :

—Bah ! c'est encore un peu plus solide qu'un trône ! Elle se hâta d'arracher la serge, descendit, repoussa la table et la chaise bien loin de la cloison, revint à son chevalet et fit encore quelques essais en ayant l'air de chercher une masse de lumière qui lui convînt. Son tableau ne l'occupait guère, son but était de s'approcher du cabinet noir auprès duquel elle se plaça, comme elle le désirait, à côté de la porte. Puis elle se mit à préparer sa palette en gardant le plus profond silence. A cette place, elle entendit bientôt plus distinctement le léger bruit qui, la veille, avait si fortement excité sa curiosité et fait parcourir à sa jeune imagination le vaste champ des conjectures. Elle reconnut facilement la respiration forte et régulière de l'homme endormi qu'elle venait de voir. Sa curiosité était satisfaite au delà de ses souhaits, mais elle se trou-

vait chargée d'une immense responsabilité. A travers la crevasse, elle avait entrevu l'aigle impériale, et, sur un lit de sangles faiblement éclairé, la figure d'un officier de la garde. Elle devina tout : Servin cachait un proscrit. Maintenant elle tremblait qu'une de ses compagnes ne vînt examiner son tableau, et n'entendit ou la respiration de ce malheureux ou quelque aspiration trop forte, comme celle qui était arrivée à son oreille pendant la dernière leçon. Elle résolut de rester auprès de cette porte, en se fiant à son adresse pour déjouer les chances du sort.

—Il vaut mieux que je sois là, pensait-elle, pour prévenir un accident sinistre, que de laisser ce pauvre prisonnier à la merci d'une étourderie. Tel était le secret de l'indifférence apparente que Ginevra avait manifestée en trouvant son chevalet dérangé : elle en fut intérieurement enchantée puisqu'elle avait pu satisfaire assez naturellement sa curiosité ; puis, en ce moment, elle était trop vivement préoccupée pour chercher la raison de son démenagement. Rien n'est plus mortifiant pour des jeunes filles, comme pour tout le monde, que de voir une méchanceté, une insulte ou un bon mot manquant leur effet par suite du dédain qu'en témoigne la victime. Il semble que la haine envers un ennemi s'accroisse de toute la hauteur à laquelle il s'élève au-dessus de nous. La conduite de Ginevra devint une énigme pour toutes ses compagnes. Ses amies comme ses ennemies furent également surprises ; car on lui accordait toutes les qualités possibles, hormis le pardon des injures. Quoique les occasions de déployer ce vice de caractère eussent été rarement offertes à Ginevra dans les événements de la vie d'atelier, les exemples qu'elle avait pu donner de ses dispositions vindicatives et de sa fermeté n'en avaient pas moins laissé des impressions profondes dans l'esprit de ses compagnes. Après bien des conjectures, Mlle Roguin finit par trouver dans le silence de l'Italienne une grandeur d'âme au-dessus de tout éloge ; et son cercle, inspiré par elle, forma le projet d'humilier l'aristocratie de l'atelier. Elles parvinrent à leur but par un feu de sarcasmes qui abattit l'orgueil du côté droit. L'arrivée de Mme Servin mit fin à cette lutte d'amour-propre. Avec une finesse qui accompagne toujours la méchanceté, Amélie avait remarqué, analysé, commenté la prodigieuse préoccupation qui empêchait Ginevra d'entendre la dispute aigrement polie dont elle était l'objet. La vengeance que Mlle Roguin et ses compagnes tiraient de Mlle Thirion et de son groupe eut alors le fatal effet de faire rechercher par les jeunes ultras la cause du silence que gardait Ginevra di Piombo. La belle Italienne devint donc le centre de tous les regards et fut épiée par ses amies comme par ses ennemies. Il est bien difficile de cacher la plus petite émotion, le plus léger sentiment, à quinze jeunes filles curieuses, inoccupées, dont la malice et l'esprit ne demandent que des secrets à deviner des intrigues à créer, à déjouer, et qui savent trouver par trop d'interprétations différentes à un geste, à une oeillade, à une parole pour ne pas découvrir la véritable signification. Aussi le secret de Ginevra di Piombo fut-il bientôt en grand péril d'être connu. En ce moment, la présence de Mme Servin produisit un entr'acte dans le drame qui se jouait sourdement au fond de ces jeunes coeurs, et dont les sentiments, les pensées, les progrès étaient exprimés par des phrases presque allégoriques par de malicieux coups d'oeil, par des gestes, et par le silence même, souvent plus intelligible que la parole. Aussitôt que Mme Servin entra dans l'atelier ses yeux se portèrent sur la porte auprès de laquelle était Ginevra. Dans les circonstances présentes, ce regard ne fut pas perdu. Si d'abord aucune des écolières n'y fit attention, plus tard, Mlle Thirion s'en souvint et s'expliqua la défiance, la crainte et le mystère qui donnèrent alors quelque chose de fauve aux yeux de Mme Servin.

—Mesdemoiselles, dit-elle, M. Servin ne pourra venir aujourd'hui. — Puis elle complimenta chaque jeune personne, en recevant de toutes

une foule de ces caresses féminines qui sont autant dans la voix et dans les regards que dans les gestes. Elle arriva promptement auprès de Ginevra dominée par une inquiétude qu'elle déguisait en vain. L'Italienne et la femme du peintre se firent un signe de tête amical, et restèrent toutes deux silencieuses, l'une peignant, l'autre regardant peindre. La respiration du militaire s'entendait facilement mais Mme Servin ne put s'en apercevoir ; et sa dissimulation était si grande, que Ginevra fut tentée de l'accuser de surdité volontaire. Cependant l'inconnu se remua dans son lit. L'Italienne regarda fixement Mme Servin qui lui dit alors, sans que son visage éprouvât la plus légère altération : Votre copie est aussi belle que l'original. S'il me fallait choisir, je serais fort embarrassée.

—M. Servin n'a pas mis sa femme dans la confiance de ce mystère, pensa Ginevra, qui, après avoir répondu à la jeune femme par un doux sourire d'incrédulité fredonna une "canzonetta" de son pays pour couvrir le bruit que pourrait faire le prisonnier.

C'était quelque chose de si insolite que d'entendre la studieuse Italienne chanter, que toutes les jeunes filles surprises la regardèrent. Plus tard, cette circonstance servit de preuve aux charitables suppositions de la haine. Mme Servin s'en alla bientôt, et la séance s'acheva sans autres événements. Ginevra laissa partir ses compagnes et parut vouloir travailler encore ; mais elle trahissait à son insu son désir de rester seule, car à mesure que les écolières se préparaient à sortir, elle leur jetait des regards d'impatience mal déguisée. Mlle Thirion devenue en peu d'heures une cruelle ennemie pour celle qui la primait en tout, devina par un instinct de haine que la fausse application de sa rivale cachait un mystère. Elle avait été frappée plus d'une fois de l'air attentif avec lequel Ginevra s'était mise à écouter un bruit que personne n'entendait. L'expression qu'elle surprit en dernier lieu dans les yeux de l'Italienne fut pour elle un trait de lumière. Elle s'en alla la dernière de toutes les écolières et descendit chez Mme Servin avec laquelle elle causa un instant ; puis, elle feignit d'avoir oublié son sac, remonta tout doucement à l'atelier, et aperçut Ginevra grimpée sur un échafaudage fait à la hâte, et si absorbée dans la contemplation du militaire inconnu qu'elle n'entendit pas le léger bruit que produisait les pas de sa compagne. Il est vrai que, suivant une expression de Walter Scott, Amélie marchait comme sur des oeufs ; elle regagna la porte de l'atelier et toussa. Ginevra tressaillit, tourna la tête, vit son ennemie, rougit, s'empressa de détacher la serge pour donner le change sur ses intentions et descendit après avoir rangé sa boîte à couleurs. Elle quitta l'atelier en emportant gravée dans son souvenir l'image d'une tête d'homme aussi gracieuse que celle de l'Endymion, chef-d'oeuvre de Girodet qu'elle avait copié quelques jours auparavant.

—Proscrire un homme si jeune ! Qui donc peut-il être, car ce n'est pas le maréchal Ney ?

Ces deux phrases sont l'expression la plus simple de toutes les idées que Ginevra commenta pendant deux jours. Le surlendemain, malgré sa diligence pour arriver la première à l'atelier, elle y trouva Mlle Thirion qui s'y était fait conduire en voiture. Ginevra et son ennemie s'observèrent longtemps ; mais elles se composèrent des visages impénétrables l'une pour l'autre. Amélie avait vu la tête ravissante de l'inconnu ; mais, heureusement et malheureusement tout à la fois, les aigles et l'uniforme n'étaient pas placés dans l'espace que la fente lui avait permis d'apercevoir. Elle se perdit alors en conjectures. Tout à coup Servin arriva beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire.

—Mademoiselle Ginevra, dit-il après avoir jeté un coup d'oeil sur l'atelier, pourquoi vous êtes-vous mise là ? Le jour est mauvais. Approchez-vous donc de ces demoiselles, et descendez un peu votre rideau.

Puis il s'assit auprès de Laure, dont le travail méritait ses plus complaisantes corrections.

—Comment donc ! s'écria-t-il, voici une tête superbement faite. Vous serez une seconde Ginevra.

Le maître alla de chevalet en chevalet, grondant, flattant, plaisantant et faisant comme toujours craindre plutôt ses plaisanteries que ses réprimandes. L'Italienne n'avait pas obéi aux observations du professeur, et restait à son poste avec la ferme intention de ne pas s'en écarter. Elle prit une feuille de papier et se mit à croquer à la sépia la tête du pauvre reclus. Une oeuvre conçue avec passion porte toujours un cachet particulier. La faculté d'imprimer aux traditions de la nature ou de la pensée des couleurs vraies constitue le génie, et souvent la passion en tient lieu. Aussi dans les circonstances où se trouvait Ginevra, l'intuition qu'elle devait à sa mémoire vivement frappée, ou le nécessité peut-être, cette mère des grandes choses, lui prêta-t-elle un talent surnaturel. La tête de l'officier fut jetée sur le papier au milieu d'un tressaillement intérieur qu'elle attribuait à la crainte, et dans lequel un physiologiste aurait reconnu la fièvre de l'inspiration. Elle glissait de temps en temps un regard furtif sur ses compagnes, afin de pouvoir cacher le lavis en cas d'indiscrétion de leur part. Malgré son active surveillance, il y eut un moment où elle n'aperçut pas le lorgnon que son impitoyable ennemie braquait sur le mystérieux dessin, en s'abritant derrière un grand portefeuille. Mlle Thirion, qui reconnut la figure du proscrit, leva brusquement la tête, et Ginevra serra la feuille de papier.

—Pourquoi êtes-vous donc restée là malgré mon avis, mademoiselle ? demanda gravement le professeur à Ginevra.

L'écolière tourna vivement son chevalet de manière que personne ne pût voir son lavis, et dit d'une voix émue en le montrant à son maître : "Ne trouvez-vous pas comme moi que ce jour est plus favorable ? Ne dois-je pas rester là ?"

Servin pâlit. Comme rien n'échappe aux yeux perçants de la haine, Mlle Thirion se mit, pour ainsi dire, en tiers dans les émotions qui agitaient le maître et l'écolière.

—Vous avez raison, dit Servin. Mais vous en saurez bientôt plus que moi, ajouta-t-il en riant forcément. Il y eut une pause pendant laquelle le professeur contempla la tête de l'officier —Ceci est un chef-d'oeuvre digne de Salvator Rosa ! s'écria-t-il avec une énergie d'artiste.

A cette exclamation, toutes les jeunes personnes se levèrent, et Mlle Thirion accourut avec la vélocité du tigre qui se jette sur sa proie. En ce moment, le proscrit éveillé par le bruit se remua. Ginevra fit tomber son tabouret, prononça des phrases assez incohérentes et se mit à rire ; mais elle avait plié le portrait et l'avait jeté dans son portefeuille avant que sa redoutable ennemie eût pu l'apercevoir. Le chevalet fut entouré ; Servin détailla à haute voix les beautés de la copie que faisait en ce moment son élève favorite, et tout le monde fut dupe de ce stratagème, moins Amélie qui, se plaçant en arrière de ses compagnes, essaya d'ouvrir le portefeuille où elle avait vu mettre le lavis. Ginevra saisit le carton et le plaça devant elle sans mot dire. Les deux jeunes filles s'examinèrent alors en silence.

—Allons, mesdemoiselles, à vos places, dit Servin. Si vous voulez en savoir autant que Mlle de Piombo, il ne faut pas toujours parler modes ou bals et baguenauder comme vous le faites.

Quand toutes les jeunes personnes eurent regagné leurs chevalets, Servin s'assit auprès de Ginevra.

—Ne valait-il pas mieux que ce mystère fût découvert par moi que par une autre ? dit l'Italienne en parlant à voix basse.

—Oui, répondit le peintre. Vous êtes patriote ; mais ne le fussiez-vous pas, ce serait encore vous à qui je l'aurais confié.

Le maître et l'écolière se comprirent, et Ginevra ne craignit plus de demander :—Qui est-ce ?

—L'ami intime de Labédoyère, celui qui, après l'infortuné colonel, a contribué le plus à la réunion du septième avec les grenadiers de Pile

d'Elbe. Il était chef d'escadron dans la garde, et revient de Waterloo.

—Comment n'avez-vous pas brûlé son uniforme, son shako, et ne lui avez-vous pas donné des habits bourgeois ? dit vivement Ginevra.

—On doit m'en apporter ce soir.

—Vous auriez dû fermer notre atelier pendant quelques jours.

—Il va partir.

—Il veut donc mourir ? dit la jeune fille. Laissez-le chez vous pendant le premier moment de la tourmente. Paris est encore le seul endroit de la France où l'on puisse cacher sûrement un homme. Il est votre ami ? demanda-t-elle.

—Non, il n'a pas d'autre titres à ma recommandation que son malheur. Voici comment il m'est tombé sur les bras : mon beau-père, qui avait repris du service pendant cette campagne, a rencontré ce pauvre jeune homme, et l'a très subtilement sauvé des griffes de ceux qui ont arrêté Labédoyère. Il voulait le défendre, l'insensé !

—C'est vous qui le nommez ainsi ! s'écria Ginevra en lançant un regard de surprise au peintre, qui garda le silence un moment.

—Mon beau-père est trop espionné pour pouvoir garder quelqu'un chez lui, reprit-il. Il me l'a nuitamment amené la semaine dernière. J'avais espéré le dérober à tous les yeux en le mettant dans ce coin, le seul endroit de la maison où il puisse être en sûreté.

—Si je puis vous être utile, employez-moi, dit Ginevra ; je connais le maréchal Feltre.

—Eh bien, nous verrons, répondit le peintre.

Cette conversation dura trop longtemps pour ne pas être remarquée de toutes les jeunes filles. Servin quitta Ginevra, revint à chaque chevalet, et donna de si longues leçons qu'il était encore dans l'escalier quand sonna l'heure à laquelle ses écolières avaient l'habitude de partir.

—Vous oubliez votre sac, mademoiselle Thirion, s'écria le professeur en courant après la jeune fille, qui descendait jusqu'au métier d'espion pour satisfaire sa haine.

La curieuse élève vint chercher son sac en manifestant un peu de surprise de son étourderie, mais le soin de Servin fut pour elle une nouvelle preuve de l'existence d'un mystère dont la gravité n'était pas douteuse ; elle avait déjà inventé tout ce qui devait être, et pouvait dire comme l'abbé Vertot : "Mon siège est fait". Elle descendit bruyamment l'escalier et tira violemment la porte qui donnait dans l'appartement de Servin, afin de faire croire qu'elle sortait ; mais elle remonta doucement et se tint derrière la porte de l'atelier. Quand le peintre et Ginevra se crurent seuls, il frappa d'une certaine manière à la porte de la mansarde, qui tourna aussitôt sur ses gonds rouillés et criards. L'Italienne vit paraître un jeune homme grand et bien fait dont l'uniforme impérial lui fit battre le coeur. L'officier avait le bras en écharpe, et la pâleur de son teint accusait de vives souffrances. En apercevant une inconnue, il tressaillit. Amélie, qui ne pouvait rien voir, trembla de rester plus longtemps ; mais il lui suffisait d'avoir entendu le grincement de la porte, et elle s'en alla sans bruit.

—Ne craignez rien, dit le peintre à l'officier ; mademoiselle est la fille du plus fidèle ami de l'Empereur, le baron de Piombo.

Le jeune militaire ne conserva plus de doute sur le patriotisme de Ginevra, après l'avoir vue.

—Vous êtes blessée ? dit-elle.

—Oh ! ce n'est rien, mademoiselle, la plaie se referme.

En ce moment, les voix criardes et perçantes des colporteurs arrivèrent jusqu'à l'atelier : "Voici le jugement qui condamne à mort..." Tous trois tressaillirent. Le soldat entendit le premier, un nom qui le fit pâlir.

—Labédoyère ! dit-il en tombant sur le tabouret.

Ils se regardèrent en silence. Des gouttes de sueur se formèrent sur le front livide du jeune homme, il saisit d'une main et par un geste de désespoir les touffes noires de sa chevelure, et

appuya son coude sur le bord du chevalet de Ginevra.

—Après tout, dit-il en se levant brusquement, Labédoyère et moi nous savions ce que nous faisions. Nous connaissions le sort qui nous attendait après le triomphe comme après la chute. Il meurt pour sa cause, et moi je me cache..'

Il alla précipitamment vers la porte de l'atelier ; mais plus lesté que lui, Ginevra s'était élancée et lui en barrait le chemin.

—Rétablirez-vous l'Empereur ? dit-elle. Croyez-vous pouvoir relever ce géant quand lui-même n'a pas su rester debout ?

—Que voulez-vous que je devienne ? dit alors le proscrit en s'adressant aux deux amis que lui avait envoyé le hasard. Je n'ai pas un seul parent dans le monde ; Labédoyère était mon protecteur et mon ami, je suis seul ; demain je serai peut-être proscrit ou condamné, je n'ai jamais eu que ma paye pour fortune, j'ai mangé mon dernier écu pour venir arracher Labédoyère à son sort et tâcher de l'emmener : la mort est donc une nécessité pour moi. Quand on est décidé à mourir, il faut savoir vendre sa tête au bourreau. Je pensais tout à l'heure que la vie d'un honnête homme vaut bien celle de deux traîtres, et qu'un coup de poignard bien placé peut donner l'immortalité.

Cet accès de désespoir effraya le peintre et Ginevra elle-même, qui comprit bien le jeune homme. L'Italienne admira cette belle tête et cette voix délicieuse dont la douceur était à peine altérée par des accents de fureur ; puis elle jeta tout à coup du baume sur toutes les plaies de l'infortuné.

—Monsieur, dit-elle, quant à votre détresse pécuniaire, permettez-moi de vous offrir l'or de mes économies. Mon père est riche, je suis son seul enfant, il m'aime et je suis bien sûre qu'il ne me blâmera pas. Ne vous faites pas scrupule d'accepter : nos biens viennent de l'Empereur, nous n'avons pas un centime qui ne soit un effet de sa munificence. N'est-ce pas être reconnaissants que d'obliger un de ses fidèles soldats ? Prenez donc cette somme avec aussi peu de façons que j'en mets à vous l'offrir. Ce n'est pas de l'argent, ajouta-t-elle d'un ton de mépris. Maintenant, quant à des amis, vous en trouverez ! Là, elle leva fièrement la tête et ses yeux brillèrent d'un éclat inusité. — La tête qui tombera demain devant une douzaine de fusils sauvera la vôtre, reprit-elle. Attendez que cet orage passe, et vous pourrez aller chercher du service à l'étranger si l'on ne vous oublie pas, ou dans l'armée française si l'on vous oublie.

Il existe dans les consolations que donne une femme une délicatesse qui a toujours quelque chose de maternel, de prévoyant, de complet ; mais quand, à ces paroles de paix et d'espérance, se joignent la grâce des gestes, cette éloquence de ton qui vient du cœur, et que surtout la bienfaitrice est belle, il est difficile à un jeune homme de résister. Le colonel aspira l'amour par tous les sens. Une légère teinte rose nuança ses joues blanches, ses yeux perdirent un peu de la mélancolie qui les ternissait, et il dit d'un son de voix particulier : — Vous êtes un ange de bonté... Mais Labédoyère ! ajouta-t-il, Labédoyère !

À ce cri, ils se regardèrent tous les trois en silence, et ils se comprirent. Ce n'était plus des amis de vingt minutes, mais de vingt ans.

—Mon cher, reprit Servin, pouvez-vous le sauver ?

—Je puis le venger.

Ginevra tressaillit : quoique l'inconnu fût beau, son aspect n'avait point ému la jeune fille ; la douce pitié que les femmes trouvent dans leur cœur pour les misères qui n'ont rien d'ignoble avait étouffé chez Ginevra toute autre affection ; mais entendre ce cri de vengeance, rencontrer dans ce proscrit une âme italienne, du dévouement pour Napoléon, de la générosité à la corse !... c'en était trop pour elle : elle contempla donc l'officier avec une émotion respectueuse qui lui agita fortement le cœur. Pour la première fois, un homme lui faisait éprouver un

sentiment si vif. Comme toutes les femmes, elle se plut à mettre l'âme de l'inconnu en harmonie avec la beauté distinguée de ses traits, avec les heureuses proportions de sa taille qu'elle admirait en artiste. Menée par le hasard de la curiosité à la pitié, de la pitié à un intérêt puissant, elle arrivait de cette intérêt à des sensations si profondes, qu'elle crut dangereux de rester là plus longtemps.

—A demain, dit-elle en laissant à l'officier le plus doux de ses sourires pour consolation.

En voyant ce sourire, qui jetait comme un nouveau jour sur la figure de Ginevra, l'inconnu oublia tout pendant un instant...

—Demain, répondit-il avec tristesse, demain, Labédoyère...

Ginevra se retourna, mis un doigt sur ses lèvres, et le regarda comme si elle lui disait : Calmez-vous, soyez prudent.

Alors le jeune homme s'écria : — "O Dio ! che non vorrei vivere dopo averla veduta !" (O Dieu ! qui ne voudrait vivre après l'avoir vue !)

L'accent particulier avec lequel il prononça cette phrase fit tressaillir Ginevra.

—Vous êtes Corse ? s'écria-t-elle en revenant à lui, le cœur palpitant d'aise.

—Je suis né en Corse, répondit-il ; mais j'ai été amené très jeune à Gênes ; et, aussitôt que j'eus atteint l'âge auquel on entre au service militaire, je me suis engagé.

La beauté de l'inconnu, l'attrait surnaturel que lui prêtaient son attachement à l'Empereur, sa blessure, son malheur, son danger même, tout disparut aux yeux de Ginevra, ou plutôt se fonda dans un seul sentiment, nouveau, délicieux. Ce proscrit était un enfant de la Corse, il en parlait le langage chéri ! La jeune fille resta pendant un moment immobile, retenue par une sensation magique : elle avait sous les yeux un tableau vivant auquel tous les sentiments humains réunis et le hasard donnaient de vives couleurs ; sur l'invitation de Servin, l'officier s'était assis sur un divan, le peintre avait dénoué l'écharpe qui retenait le bras de son hôte, et s'occupait à en défaire l'appareil afin de panser la blessure. Ginevra frissonna en voyant la longue et large plaie faite par la lame d'un sabre sur l'avant-bras du jeune homme, et laissa échapper une plainte. L'inconnu leva la tête vers elle et se mit à sourire. Il y avait quelque chose de touchant et qui allait à l'âme dans l'attention avec laquelle Servin enlevait la charpie et tâchait les chairs meurtries ; tandis que la figure du blessé, quoique pâle et malade, exprimait, à l'aspect de la jeune fille, plus de plaisir que de souffrance. Un artiste devait admirer involontairement cette opposition de sentiments, et les contrastes que produisaient la blancheur des linges, la nudité du bras, avec l'uniforme bleu et rouge de l'officier. En ce moment, une obscurité douce enveloppait l'atelier ; mais un dernier rayon de soleil vint éclairer la place où se trouvait le proscrit, en sorte que sa noble et blanche figure, ses cheveux noirs, ses vêtements, tout fut inondé par le jour. Cet effet si simple, la supersticieuse Italienne le prit pour un heureux présage. L'inconnu ressemblait ainsi à un céleste messager qui lui faisait entendre le langage de la patrie, et la mettait sous le charme des souvenirs de son enfance, pendant que dans son cœur naissait un sentiment aussi frais, aussi pur que son premier âge d'innocence. Pendant un moment bien court, elle demeura songeuse et comme plongée dans une pensée infinie ; puis elle rougit de laisser voir sa préoccupation, échangea un doux et rapide regard avec le proscrit, et s'enfuit en le voyant toujours. !

Le lendemain n'était pas un jour de leçon, Ginevra vint à l'atelier et le prisonnier put rester auprès de sa compatriote ; Servin, qui avait une esquisse à terminer, permit au reclus d'y demeurer, en servant de mentor aux deux jeunes gens, qui s'entretenaient souvent en corse. Le pauvre soldat raconta ses souffrances pendant la déroute de Moscou, car il s'était trouvé, à l'âge de dix-neuf ans, au passage de la Bérésina, seul de son régiment, après avoir perdu dans ses camarades

les seuls hommes qui pussent s'intéresser à un orphelin. Il peignit en traits de feu le grand désastre de Waterloo. Sa voix fut une musique pour l'Italienne. Elevée à la corse, Ginevra était en quelque sorte la fille de la nature, elle ignorait le mensonge et se livrait sans détour à ses impressions, elle les avouait, ou plutôt les laissait deviner sans le manège de la petite et calculatrice coquetterie des jeunes filles de Paris. Pendant cette journée, elle resta plus d'une fois, sa palette d'une main, son pinceau de l'autre, sans que le pinceau s'abreuvât des couleurs de la palette, les yeux attachés sur l'officier et la bouche légèrement entrouverte elle écoutait, se tenant toujours prête à donner un coup de pinceau qu'elle ne donnait jamais. Elle ne s'étonnait pas de trouver tant de douceur dans les yeux du jeune homme, car elle sentait les siens devenir doux malgré sa volonté de les tenir sévères et calmes. Puis, elle peignit ensuite avec une attention particulière et pendant des heures entières, sans lever la tête, parce qu'il était là, près d'elle, la regardant travailler. La première fois qu'il vint s'asseoir pour la contempler en silence, elle lui dit d'un son de voix ému et après une longue pause : — Cela vous amuse donc de voir peindre ? Ce jour-là, elle apprit qu'il se nommait Luigi. Avant de se séparer, ils convinrent que, les jours d'atelier, s'il arrivait quelque événement politique important, Ginevra l'en instruirait en chantant à voix basse certains airs italiens.

Le lendemain, Mlle Thirion apprit sous le secret à toutes ses compagnes, que Ginevra di Piombo était aimée d'un jeune homme, qui venait, pendant les heures consacrées aux leçons, s'établir dans le cabinet noir de l'atelier.

—Vous qui prenez son parti, dit-elle à Mlle Roguin, examinez-la bien, et vous verrez à quoi elle passera son temps.

Ginevra fut donc observée avec une attention diabolique. On écouta ses chansons, on épia ses regards. Au moment où elle ne croyait être vue de personne, une douzaine d'yeux étaient incessamment arrêtés sur elle. Ainsi prévenues, ces jeunes filles interprétèrent dans leur sens vrai les agitations qui passèrent sur la brillante figure de l'Italienne, et ses fredonnements, et l'air attentif avec lequel on la vit écoutant des sons indistincts qu'elle seule entendait à travers la cloison. Au bout d'une semaine, une seule des quinze élèves de Servin, Laure, avait résisté à l'envie d'examiner Louis par la crevasse de la cloison, et, par un instinct de faiblesse, défendait encore la belle Corse. Mlle Roguin voulut la faire rester sur l'escalier à l'heure du départ afin de lui prouver l'intimité de Ginevra et du beau jeune homme en les surprenant ensemble ; mais elle refusa de descendre à un espionnage que la curiosité ne justifiait pas, et devint par là l'objet d'une réprobation universelle. Bientôt la fille de l'huissier du cabinet du roi trouva peu convenable de venir à l'atelier d'un peintre dont les opinions avaient une teinte de patriotisme ou de bonapartisme, ce qui, à cette époque, semblait une seule et même chose ; elle ne revint donc plus chez Servin. Si Amélie oublia Ginevra, le mal qu'elle avait semé porta ses fruits. Insensiblement, par hasard, par caquetage ou par prudence, toutes les autres jeunes personnes instruisirent leurs mères de l'étrange aventure qui se passait à l'atelier. Un jour Mathilde Roguin ne vint pas, la leçon suivante ce fut une autre jeune fille ; enfin trois ou quatre demoiselles, qui étaient restées les dernières, ne revinrent plus. Ginevra et Mlle Laure, sa petite amie, furent pendant deux ou trois jours les seules habitantes de l'atelier désert. L'Italienne ne s'aperçut point de l'abandon dans lequel elle se trouvait, et ne rechercha même pas la cause de l'absence de ses compagnes. Dès qu'elle eut inventé les moyens de correspondre avec Louis, elle vécut à l'atelier comme dans une délicieuse retraite, seule au milieu d'un monde, ne pensant qu'à l'officier et aux dangers qui le menaçaient. Cette jeune fille, quoique sincèrement admiratrice des nobles caractères qui ne veulent pas trahir leur foi poli-

tique, pressait Louis de se soumettre promptement à l'autorité royale, afin de le garder en France, et Louis ne voulait point se soumettre, pour ne pas sortir de sa cachette. Si les passions ne naissent et ne grandissent que sous l'influence des causes romanesques, jamais tant de circonstances ne concoururent à lier deux êtres par un même sentiment. L'amitié de Ginevra pour Louis et de Louis pour elle fit ainsi plus de progrès en un mois qu'une amitié du monde n'en fait en dix ans dans un salon. L'adversité n'est-elle pas la pierre de touche des caractères ? Ginevra put donc apprécier facilement Louis, le connaître, et ils ressentirent bientôt une estime réciproque l'un pour l'autre. Plus âgée que Louis, Ginevra trouva quelque douceur à être courtisée par un jeune homme déjà si grand, si éprouvé par le sort et qui joignait à l'expérience d'un homme toutes les grâces de l'adolescence. De son côté, Louis ressentit un indicible plaisir à se laisser protéger en apparence par une jeune fille de vingt-cinq ans. N'était-ce pas une preuve d'amour ? L'union de la douceur et de la fierté, de la force et de la faiblesse avait en Ginevra d'irrésistibles attraits : aussi Louis fut-il entièrement subjugué par elle. Enfin, ils s'aimaient si profondément déjà, qu'ils n'eurent besoin ni de se le nier ni de se le dire.

Un jour, vers le soir, Ginevra entendit le signal convenu : Louis frappait avec une épingle sur la boiserie, de manière à ne pas produire plus de bruit qu'une araignée qui attache son fil, et demandait ainsi à sortir de sa retraite ; elle jeta un coup d'œil dans l'atelier, ne vit pas la petite Laure et répondit au signal ; mais en ouvrant la porte, Louis aperçut l'écolière et rentra précipitamment. Etonnée, Ginevra regarde autour d'elle, trouve Laure, et lui dit en allant à son chevet : — Vous restez bien tard, ma chère. Cette tête me paraît pourtant achevée, il n'y a plus qu'un reflet à indiquer sur le haut de cette tresse de cheveux.

—Vous seriez bien bonne, dit Laure d'une voix émue, si vous vouliez me corriger cette copie, et je pourrais conserver quelque chose de vous...

—Je veux bien, répondit Ginevra sûre de pouvoir ainsi la congédier. Je croyais, dit-elle en donnant de légers coups de pinceau, que vous aviez beaucoup de chemin à faire de chez vous à l'atelier.

—Oh ! Ginevra, je vais m'en aller et pour toujours ! s'écria la jeune fille d'un air triste.

—Vous quittez M. Servin ? demanda l'Italienne sans se montrer affectée de ces paroles, comme elle l'aurait été un mois auparavant.

—Vous ne vous apercevez donc pas, Ginevra que depuis quelque temps, il n'y a plus ici que vous et moi ?

—C'est vrai, répondit Ginevra frappée tout à coup comme par un souvenir. Ces demoiselles seraient-elles malades, se marieraient-elles, ou leurs pères seraient-ils tous de service au château ?

—Toutes ont quitté M. Servin, répondit Laure.

—Et pourquoi ?

—A cause de vous, Ginevra.

—De moi ! répéta la fille corse en se levant, le front menaçant, l'œil fier et les yeux étincellants.

—Oh ! ne vous fâchez pas, ma bonne Ginevra, s'écria douloureusement Laure. Mais ma mère aussi veut que je quitte l'atelier. Toutes ces demoiselles ont dit que vous aviez une intrigue, que M. Servin se prêtait à ce qu'un jeune homme qui vous aime demeurerait dans le cabinet noir ; je n'ai jamais cru ces calomnies et n'en ai rien dit à ma mère. Hier au soir, Mme Roguin a rencontré ma mère dans un bal et lui a demandé si elle m'envoyait toujours ici. Sur la réponse affirmative de ma mère, elle a répété les mensonges de ces demoiselles. Maman m'a bien grondée, elle a prétendu que je devais savoir tout cela, que j'avais manqué à la confiance qui règne entre une mère et sa fille en ne lui parlant pas. O ma chère Ginevra ! moi qui vous prenais pour modèle, combien je suis fâchée de ne plus pouvoir rester votre compagne...

—Nous nous retrouverons dans la vie : les jeunes filles se marient... dit Ginevra.

—Quand elles sont riches, répondit Laure.

—Viens me voir, mon père a de la fortune...

—Ginevra, reprit Laure attendrie, Mme Roguin et ma mère doivent venir demain chez M. Servin pour lui faire des reproches : au moins qu'il en soit prévenu.

La foudre tombée à deux par de Ginevra l'aurait moins étonnée que cette révélation.

—Qu'est-ce que cela leur faisait ? dit-elle naïvement.

—Tout le monde trouve cela fort mal. Maman dit que c'est contraire aux mœurs...

—Et vous, Laure, qu'en pensez-vous ?

La jeune fille regarda Ginevra, leurs pensées se confondirent ; Laure ne retint plus ses larmes, se jeta au cou de son amie et l'embrassa. En ce moment, Servin arriva.

—Mademoiselle Ginevra, dit-il avec enthousiasme, j'ai fini mon tableau, on le vernit. Qu'avez-vous donc ? Il paraît que toutes ces demoiselles prennent des vacances, ou sont à la campagne.

Laure sécha ses larmes, salut Servin et se retira.

—L'atelier est désert depuis plusieurs jours, dit Ginevra, et ces demoiselles ne reviendront plus.

—Bah !

—Ah ! ne riez pas, reprit Ginevra, écoutez-moi : je suis la cause involontaire de la perte de votre réputation.

L'artiste se mit à sourire, et dit en interrompant son écolière : — Ma réputation ?... mais dans quelques jours mon tableau sera exposé.

—Il ne s'agit pas de votre talent, dit l'Italienne, mais de votre moralité. Ces demoiselles ont publié que Louis était renfermé ici, que vous vous prêtiez... à... notre amour...

—Il y a du vrai là-dedans, ma demoiselle, répondit le professeur. Les mères de ces demoiselles sont des bégueules, reprit-il. Si elles étaient venues me trouver, tout se serait expliqué. Mais que je prenne du souci de tout cela ? la vie est trop courte !

Et le peintre fit craquer ses doigts par-dessus sa tête. Louis, qui avait entendu une partie de cette conversation, accourut aussitôt.

—Vous allez perdre toutes vos écolières, s'écria-t-il, et je vous aurai ruiné.

L'artiste prit la main de Louis et celle de Ginevra, les joignit. — Vous vous marierez, mes enfants ? leur demanda-t-il avec une touchante bonhomie. Ils baissèrent tous deux les yeux, et leur silence fut le premier aveu qu'ils se firent. — Eh bien, reprit Servin, vous serez heureux n'est-ce pas ? Y a-t-il quelque chose qui puisse payer le bonheur de deux êtres tels que vous !

—Je suis riche, dit Ginevra, et vous me permettez de vous indemniser...

—Indemniser !... s'écria Servin. Quand on saura que j'ai été victime des calomnies de quelques sottises et que je cachais un proscrit, mais tous les libéraux de Paris m'enverront leurs filles ! Je serai peut-être alors votre débiteur...

Louis serrait la main de son protecteur sans pouvoir prononcer une parole ; mais enfin il lui dit d'une voix attendrie : — C'est donc à vous que je devrai toute ma félicité.

—Soyez heureux, je vous unis, dit le peintre avec une onction comique en imposant ses mains sur la tête des deux amants.

Cette plaisanterie d'artiste mit fin à leur attendrissement. Ils se regardèrent tous trois en riant. L'Italienne serra la main de Louis par une violente étreinte et avec une simplicité d'action digne des mœurs de sa patrie.

—Ah çà ! mes chers enfants, reprit Servin, vous croyez que tout ça va maintenant à merveille ? Eh bien, vous vous trompez.

Les deux amants l'examinèrent avec étonnement.

—Rassurez-vous, je suis le seul que votre espièglerie embarrasse ! Mme Servin est un peu "collet-monté", et je ne sais en vérité comment nous nous arrangerons avec elle.

—Dieu ! j'oubliais ! s'écria Ginevra. Demain Mme Roguin et la mère de Laure doivent venir vous...

—J'entends ! dit le peintre en l'interrompant.

—Mais vous pouvez vous justifier, reprit la jeune fille en laissant échapper un geste de tête plein d'orgueil. Monsieur Louis, dit-elle en se retournant vers lui et le regardant avec finesse, ne doit plus avoir d'antipathie pour le gouvernement royal ? — Eh bien, reprit-elle après l'avoir vu souriant, demain matin j'enverrai une pétition à l'un des personnages les plus influents du ministère de la guerre, à un homme qui ne peut rien refuser à la fille du baron de Piombo. Nous obtiendrons un pardon tacite pour le commandant Louis, car ils ne voudront pas vous reconnaître le grade de colonel. Et vous pourrez, ajouta-t-elle en s'adressant à M. Servin, confondre les mères de mes charitables compagnes en leur disant la vérité.

—Vous êtes un ange ! s'écria Servin.

Pendant que cette scène se passait à l'atelier, le père et la mère de Ginevra s'impacientaient de ne pas la voir revenir.

—Il est six heures et Ginevra n'est pas encore de retour ! s'écria Bartholoméo.

—Elle n'est jamais rentrée si tard, répondit la femme de Piombo.

Les deux vieillards se regardèrent avec toutes les marques d'une anxiété peu ordinaire. Trop agité pour rester en place, Bartholoméo se leva et fit deux fois le tour du salon assez lestement pour un homme de soixante-dix-sept ans. Grâce à sa constitution robuste, il avait subi peu de changement depuis le jour de son arrivée à Paris et malgré sa haute taille, il se tenait encore droit. Ses cheveux devenus blancs et rares laissaient à découvert un crâne large et protubérant qui donnait une haute idée de son caractère et de sa fermeté. Sa figure marquée de rides profondes avait pris un très grand développement et gardait ce teint pâle qui inspire la vénération. La fougue des passions régnait encore dans le feu surnaturel de ses yeux dont les sourcils n'avaient pas entièrement blanchi et qui conservaient leur terrible mobilité. L'aspect de cette tête était sévère, mais on voyait que Bartholoméo avait le droit d'être ainsi. Sa bonté, sa douceur n'étaient guère connues que de sa femme et de sa fille. Dans ses fonctions ou devant un étranger, il ne déposait jamais la majesté que le temps imprimait à sa personne, et l'habitude de froncer ses gros sourcils, de contracter les rides de son visage, de donner à son regard une fixité napoléonienne, rendait son abord glacial. Pendant le cours de sa vie politique, il avait été si généralement craint, qu'il passait pour peu sociable ; mais il n'est pas difficile d'expliquer les causes de cette réputation. La vie, les mœurs et la fidélité de Piombo faisaient le censur de la plupart des courtisans. Malgré les missions délicates confiées à sa discrétion, et qui pour tout autre eussent été lucratives, il ne possédait pas plus d'une trentaine de mille livres de rente en inscriptions sur le grand livre. Si l'on vient à songer au bon marché des rentes sous l'Empire, à la libéralité de Napoléon envers ceux de ses fidèles serviteurs qui savaient parler, il est facile de voir que le baron de Piombo était un homme d'une probité sévère ; il ne devait son plumage de baron qu'à la nécessité dans laquelle Napoléon s'était trouvé de lui donner un titre en l'envoyant dans une cour étrangère. Bartholoméo avait toujours professé une haine implacable pour les traîtres dont s'entoura Napoléon en croyant les conquérir à forces de victoires. Ce fut lui qui, dit-on, fit trois pas vers la porte du cabinet de l'Empereur, après lui avoir donné le conseil de se débarrasser de trois hommes en France, la veille du jour où il partit pour sa célèbre et admirable campagne de 1814. Depuis le second retour des Bourbons, Bartholoméo ne portait plus la décoration de la Légion d'honneur. Jamais homme n'offrit une plus belle image de ces vieux républicains, amis incorruptibles de l'Empire, qui restaient comme les vivants débris des deux gouvernements les plus

énergiques que le monde ait connus. Si le baron de Piombo déplaisait à quelques courtisans, il avait les Daru, les Drouot, les Carnot pour amis. Aussi, quant au reste des hommes politiques, depuis Waterloo, s'en souciait-il autant que des bouffées de fumée qu'il tirait de son cigare.

Bartholoméo di Piombo avait acquis, moyennant la somme assez modique que Madame, mère de l'Empereur, lui avait donnée de ses propriétés en Corse, l'ancien hôtel de Portenduère, dans lequel il ne fit aucun changement. Presque toujours logé aux frais du gouvernement, il n'habitait cette maison que depuis la catastrophe de Fontainebleau. Suivant l'habitude des gens simples et de haute vertu, le baron et sa femme ne donnaient rien au faste extérieur : leurs meubles provenaient de l'ancien ameublement de l'hôtel. Les grands appartements hauts d'étage, sombres et nus de cette demeure, les larges glaces encadrées dans de vieilles bordures dorées presque noires, et ce mobilier du temps de Louis XIV, étaient en rapport avec Bartholoméo et sa femme, personnages dignes de l'antiquité. Sous l'Empereur et pendant les cent-jours, en exerçant des fonctions largement rétribuées, le vieux Corse avait eu un grand train de maison, plutôt dans le but de faire honneur à sa place que dans le dessein de briller. Sa vie et celle de sa femme étaient si frugales, si tranquilles, que leur modeste fortune suffisait à leurs besoins. Pour eux, leur fille Ginevra valait toutes les richesses du monde. Aussi, quand, en mai 1814, le baron de Piombo quitta sa place, congédia ses gens et ferma la porte de son écurie, Ginevra, simple et sans faste, comme ses parents, n'eut-elle aucun regret : à l'exemple des grandes âmes, elle mettait son luxe plaçant sa félicité dans la solitude et le travail. Puis ces trois êtres s'aimaient trop pour que les dehors de l'existence eussent quelque prix à leurs yeux. Souvent, et surtout depuis la seconde et effroyable chute de Napoléon, Bartholoméo et sa femme passaient des soirées délicieuses à entendre Ginevra toucher du piano ou chanter. Il y avait pour eux un immense secret de plaisir dans la présence, dans la moindre parole de leur fille, ils la suivaient des yeux avec une tendre inquiétude, ils entendaient son pas dans la cour, quelque léger qu'il pût être. Semblables à des amants, ils savaient rester des heures entières silencieux tous trois, entendant mieux ainsi que par des paroles l'éloquence de leurs âmes. Ce sentiment profond, la vie même des deux vieillards, animait toutes leurs pensées. Ce n'était pas trois existences, mais une seule, qui, semblable à la flamme d'un foyer, se divisait en trois langues de feu. Si quelquefois le souvenir des bienfaits et du malheur de Napoléon, si la politique du moment triomphaient de la constante sollicitude des deux vieillards, ils pouvaient en parler sans rompre la communauté de leurs pensées : Ginevra ne partageait-elle pas leurs passions politiques ? Quoi de plus naturel que l'ardeur avec laquelle ils se réfugiaient dans le cœur de leur unique enfant ? Jusqu'alors, les occupations d'une vie publique avaient absorbé l'énergie du baron de Piombo ; mais en quittant ses emplois, le Corse eut besoin de rejeter son énergie dans le dernier sentiment qui lui restât ; puis, à part les liens qui unissent un père et une mère à leur fille, il y avait peut-être, à l'insu de ces trois âmes despotiques, une puissante raison au fanatisme de leur passion réciproque : ils s'aimaient sans partage, le cœur tout entier de Ginevra appartenait à son père, comme à elle celui de Piombo ; enfin, s'il est vrai que nous nous attachions les uns aux autres plus par nos défauts que par nos qualités, Ginevra répondait merveilleusement à toutes les passions de son père. De là procédait la seule imperfection de cette triple vie. Ginevra était entière dans ses volontés, vindicative, emportée comme Bartholoméo l'avait été pendant sa jeunesse. Le Corse se comptait à développer ces sentiments sauvages dans le cœur de sa fille, absolument comme un lion apprend à ses lionceaux à fondre sur leur proie. Mais cet apprentissage de vengeance ne pouvant en quelque sorte se faire qu'au logis pa-

ternel, Ginevra ne pardonnait rien à son père, et il fallait qu'il lui cédât. Piombo ne voyait que des enfantillages dans ces querelles factices, mais l'enfant y contracta l'habitude de dominer ses parents. Au milieu de ces tempêtes que Bartholoméo aimait à exciter, un mot de tendresse, un regard suffisaient pour apaiser leurs âmes courroucées, et ils n'étaient jamais si près d'un baiser que quand ils se menaçaient. Cependant, depuis cinq années environ, Ginevra, devenue plus sage que son père, évitait constamment ces sortes de scènes. Sa fidélité, son dévouement, l'amour qui triomphait dans toutes ses pensées et son admirable bon sens avaient fait justice de ses colères ; mais il n'en était pas moins résulté un bien grand mal : Ginevra vivait avec son père et sa mère sur le pied d'une égalité toujours funeste. Pour achever de faire connaître tous les changements survenus chez ces trois personnages depuis leur arrivée à Paris, Piombo et sa femme, gens sans instruction, avaient laissé Ginevra étudier à sa fantaisie. Au gré de ses caprices de jeune fille, elle avait tout appris et tout quitté, reprenant et laissant chaque pensée tour à tour, jusqu'à ce que la peinture fût devenue sa passion dominante ; elle eût été parfaite, si sa mère avait été capable de diriger ses études, de l'éclairer et de mettre en harmonie les dons de la nature : ses défauts provenaient de la funeste éducation que le vieux Corse avait pris plaisir à lui donner.

Après avoir pendant longtemps fait crier sous ses pas les feuilles du parquet, le vieillard sonna. Un domestique parut.

—Allez au-devant de Mlle Ginevra, dit-il.

—J'ai toujours regretté de ne plus avoir de voiture pour elle, observa la baronne.

—Elle n'en a pas voulu, répondit Piombo en regardant sa femme qui, accoutumée depuis quarante ans à son rôle d'obéissance, baissa les yeux.

Déjà septuagénaire, grande, sèche, pâle et ridée, la baronne ressemblait parfaitement à ces vieilles femmes que Schnetz met dans les scènes italiennes de ses tableaux de genre ; elle restait si habituellement silencieuse, qu'on l'eût prise pour une nouvelle Mme Shandy ; mais un mot, un regard, un geste annonçaient que ses sentiments avaient gardé la vigueur et la fraîcheur de la jeunesse. Sa toilette, dépouillée de coquetterie, manquait souvent de goût. Elle demeurait ordinairement passive, plongée dans une bergère, comme une sultane calidé, attendant ou admirant sa Ginevra, son orgueil et sa vie. La beauté, la toilette, la grâce de sa fille semblaient être devenues siennes. Tout pour elle était bien quand Ginevra se trouvait heureuse. Ses cheveux avaient blanchi, et quelques mèches se voyaient au-dessus de son front blanc et ridé, ou le long de ses joues creuses.

—Voilà quinze jours environ, dit-elle, que Ginevra rentre un peu plus tard.

—Jean n'ira pas assez vite, s'écria l'impatient vieillard qui croisa les basques de son habit bleu, saisit son chapeau, l'enfonça sur sa tête, prit sa canne et partit.

—Tu n'iras pas loin, lui cria sa femme.

En effet, la porte cochère s'était ouverte et fermée, et la vieille mère entendait le pas de Ginevra dans la cour. Bartholoméo reparut tout à coup portant en triomphe sa fille, qui se débattait dans ses bras.

—La voici, la Ginevra, la Ginefrettina, la Ginefrina, la Gineprola, la Ginevretta, la Ginevra bella.

—Mon père, vous me faites mal.

Aussitôt Ginevra fut posée à terre avec une sorte de respect. Elle agita la tête par un gracieux mouvement pour rassurer sa mère qui s'effrayait, et pour lui dire que c'était une ruse. Le visage terne et pâle de la baronne reprit alors ses couleurs et une espèce de gaieté. Piombo se frotta les mains avec une force extrême, symptôme le plus certain de sa joie, il avait pris cette habitude à la cour en voyant Napoléon se mettre en colère contre ceux de ses généraux ou de ses ministres qui le servaient mal ou qui avaient

commis quelque faute. Les muscles de sa figure une fois détendus, la moindre ride de son front exprimait la bienveillance. Ces deux vieillards offraient en ce moment une image exacte des plantes souffrantes auxquelles un peu d'eau rend la vie après une longue sécheresse.

—A table ! à table ! s'écria le baron en présentant sa large main à Ginevra qu'il nomma signora Piombellina, autre symptôme de gaieté auquel sa fille répondit par un sourire.

—Ah ça ! dit Piombo en sortant de table, sais-tu que ta mère m'a fait observer que depuis un mois tu restes beaucoup plus longtemps que de coutume à l'atelier ? Il paraît que la peinture passe avant nous.

—Oh ! non père...

—Ginevra, nous prépare sans doute quelque surprise, dit la mère.

—Tu m'apporterais un tableau de toi !... s'écria le Corse en frappant dans ses mains.

—Oui, je suis très occupée à l'atelier, répondit-elle.

—Qu'as-tu donc, Ginevra ? tu pâlis ! lui dit sa mère.

—Non ! s'écria la jeune fille en laissant échapper un geste de résolution, non, il ne sera pas dit que Ginevra Piombo aura menti une fois dans sa vie !

En entendant cette singulière exclamation, Piombo et sa femme regardèrent leur fille d'un air étonné.

—J'aime un jeune homme, ajouta-t-elle d'une voix émue.

Puis, sans oser regarder ses parents, elle abaissa ses larges paupières comme pour voiler le feu de ses yeux.

—Est-ce un prince ? lui demanda ironiquement son père en prenant un son de voix qui fit trembler la mère et la fille.

—Non, mon père, répondit-elle avec modestie, c'est un jeune homme sans fortune...

—Il est donc bien beau ?

—Il est malheureux.

—Que fait-il ?

—Compagnon de Labédoyère, il était proscrit, sans asile ; Servin l'a caché, et...

—Servin est un honnête garçon qui s'est bien comporté, s'écria Piombo ; mais vous faites mal, vous, ma fille, d'aimer un autre homme que votre père...

—Il ne dépend pas de moi de ne pas aimer, répondit doucement Ginevra.

—Je me flattais, reprit son père, que ma Ginevra me serait fidèle jusqu'à ma mort, que mes soins et ceux de sa mère seraient les seuls qu'elle aurait reçus, que notre tendresse n'aurait pas rencontré dans son âme de tendresse rivale, et que...

—Vous ai-je reproché votre fanatisme pour Napoléon ? dit Ginevra. N'avez-vous aimé que moi ? n'avez-vous pas été des mois entiers à l'ambassade ? n'ai-je pas supporté courageusement vos absences ? La vie a des nécessités qu'il faut savoir subir.

—Ginevra.

—Non, vous ne m'aimez pas pour moi, et vos reproches trahissent un insupportable égoïsme.

—Tu accuses l'amour de ton père ! s'écria Piombo les yeux flamboyants.

—Mon père, je ne vous accuserai jamais, répondit Ginevra avec plus de douceur que sa mère tremblante n'en attendait. Vous avez raison de votre égoïsme, comme j'ai raison de mon amour. Le ciel m'est témoin que jamais fille n'a mieux rempli ses devoirs auprès de ses parents. Je n'ai jamais eu que bonheur et amour là où d'autres voient souvent des obligations. Voici quinze ans que je ne me suis pas écartée de dessous votre aile protectrice, et ce fut un bien doux plaisir pour moi que de charmer vos jours. Mais serais-je donc ingrate en me livrant au charme d'aimer, en désirant un époux qui me protège après vous ?

—Ah ! tu comptes avec ton père, Ginevra, reprit le vieillard d'un ton sinistre.

Il se fit une pause effrayante pendant laquelle la personne n'osa parler. Enfin, Bartholoméo

rompit le silence en s'écriant d'une voix déchirante : — Oh ! reste avec nous, reste auprès de ton vieux père ! Je ne saurais te voir aimant un homme. Ginevra, tu n'attendras pas longtemps la liberté...

—Mais, mon père, songez donc que nous ne vous vuirterons pas, que nous serons deux à vous aimer, que vous connaîtrez l'homme aux soins duquel vous me laisserez ! Vous serez doublement chéri par moi et par lui : par lui qui est encore moi, et par moi qui suis tout lui-même.

—O Ginevra ! Ginevra ! s'écria le Corse en serrant les poings, pourquoi ne t'es-tu pas mariée quand Napoléon m'avait accoutumé à cette idée, et qu'il te présentait des ducs et des comtes ?

—Ils m'aimaient par ordre, dit la jeune fille. D'ailleurs, je ne voulais pas vous quitter, et ils m'auraient emmenée avec eux.

—Tu ne veux pas nous laisser seuls, dit Piombo ; mais te marier, c'est nous isoler ! Je te connais ma fille, tu ne nous aimeras plus. — Elisa, ajouta-t-il, en regardant sa femme qui restait immobile et comme stupide, nous n'avons plus de fille.

Le vieillard s'assit après avoir levé les mains en l'air comme pour invoquer Dieu ; puis il resta courbé comme accablé sous sa peine. Ginevra vit l'agitation de son père et la modération de sa colère lui brisa le cœur ; elle s'attendait à une crise, à des fureurs, elle n'avait pas armé son âme contre la fureur paternelle.

—Mon père, dit-elle d'une voix touchante, non, vous ne serez jamais abandonné par votre Ginevra. Mais aimez-la aussi un peu pour elle. Si vous saviez comme il m'aime ! Ah ! ce ne serait pas lui qui me ferait de la peine !

—Déjà des comparaisons ! s'écria Piombo avec un accent terrible. Non, je ne puis supporter cette idée, reprit-il. S'il t'aimait comme tu mérites de l'être, il me tuerait ; et s'il ne t'aimait pas je le poignarderais !

Les mains de Piombo tremblaient, ses lèvres tremblaient, son corps tremblait et ses yeux lançaient des éclairs ; Ginevra seule pouvait soutenir son regard, car alors elle allumait ses yeux et la fille était digne du père.

—Oh ! t'aimer ! Quel est l'homme digne de cette vie ? reprit-il. T'aimer comme un père, n'est-ce pas déjà vivre dans le paradis ; qui donc sera digne d'être ton époux ?

—Lui, dit Ginevra, lui de qui je me sens indigne.

—Lui ? répéta machinalement Piombo. Qui, lui ?

—Celui que j'aime.

—Est-ce qu'il peut te connaître encore assez pour t'adorer ?

—Mais, mon père, reprit Ginevra éprouvant un mouvement d'impatience, quand il ne m'aimerait pas du moment où je l'aime...

—Tu l'aimes donc ? s'écria Piombo. Ginevra inclina doucement la tête — Tu l'aimes alors plus que nous ?

—Ces deux sentiments ne peuvent se comparer, répondit-elle.

—L'un est plus fort que l'autre, reprit Piombo.

—Je crois que oui, dit Ginevra.

—Tu ne l'épouserai pas ! cria le Corse dont la voix fit résonner les vitres du salon.

—Je l'épouserai, répliqua tranquillement Ginevra.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la mère, comment finira cette querelle ? "Santa Virginia" ! mettez-vous entre eux.

Le baron qui se promenait à grands pas, vint s'asseoir ; une sévérité glacée rembrunissait son visage, il regarda fixement sa fille, et lui dit d'une voix douce et affaiblie :

—Eh bien ! Ginevra, non tu ne l'épouserai pas. Oh ! ne me dis pas oui ce soir... laisse-moi croire le contraire. Veux-tu voir ton père à genoux et ses cheveux blancs prosternés devant toi ? je vais te supplier...

—Ginevra Piombo n'a pas été habituée à pro-

mettre et à ne pas tenir, répondit-elle. Je suis votre fille.

—Elle a raison, dit la baronne ; nous sommes mises au monde pour nous marier.

—Ainsi vous l'encouragez dans sa désobéissance, dit le baron à sa femme qui frappée de ce mot, se changea en statue.

—Ce n'est pas désobéir que de se refuser à un ordre injuste, répondit Ginevra.

—Il ne peut pas être injuste quand il émane de la bouche de votre père, ma fille ! Pourquoi me jugez-vous ? La répugnance que j'éprouve n'est-elle pas un conseil d'en haut. Je vous préserve peut-être d'un malheur.

—Le malheur serait qu'il ne m'aimât pas.

—Toujours lui.

—Oui, toujours, reprit-elle. Il est ma vie, mon bien, ma pensée. Même en vous obéissant, il serait toujours dans mon cœur. Me défendre de l'épouser, n'est-ce pas vous haïr ?

—Tu ne nous aimes plus ! s'écria Piombo.

—Oh ! dit Ginevra en agitant la tête.

—Eh bien ! oublie-le, reste-nous fidèle. Après nous... tu comprends.

—Mon père, voulez-vous me faire désirer votre mort ? s'écria Ginevra.

—Je vivrai plus longtemps que toi ! Les enfants qui n'honorent pas leurs parents meurent promptement, s'écria son père parvenu au dernier degré de l'exaspération.

—Raison d'e plus pour me marier promptement et être heureuse ! dit-elle.

Ce sang-froid, cette puissance de raisonnement achevèrent de troubler Piombo, le sang lui porta violemment à la tête, son visage devint pourpre. Ginevra frissonna, elle s'élança comme un oiseau sur les genoux de son père, lui passa ses bras autour du cou, lui caressa les cheveux, et s'écria tout attendrie :

—Oh ! oui, que je meure la première ! Je ne te survivrais pas, mon père, mon bon père !

—O ma Ginevra ! ma folle Ginevrina ! répondit Piombo dont toute la colère se fondit à cette caresse comme une glace sous les rayons du soleil.

—Il était temps que vous finissiez, dit la baronne d'une voix émue.

—Pauvre mère !

—Ah ! Ginevretta ! ma Ginevra bella !

Et le père jouait avec sa fille comme avec une enfant de six ans, il s'amusait à défaire les tresses ondoyantes de ses cheveux, à la faire sauter ; il y avait de la folie dans l'expression de sa tendresse. Bientôt sa fille le gronda en l'embrassant, et tenta d'obtenir en plaisantant l'entrée de son Louis au logis ; mais, tout en plaisantant aussi, le père refusa. Elle bouda, revint, bouda encore ; puis, à la fin de la soirée, elle se trouva contente d'avoir gravé dans le cœur de son père et son amour pour Louis et l'idée d'un mariage prochain. Le lendemain, elle ne parla plus de son amour, elle alla plus tard à l'atelier, elle en revint de bonne heure, elle devint plus caressante pour son père qu'elle ne l'avait jamais été, et se montra pleine de reconnaissance, comme pour le remerciement du consentement qu'il semblait donner à son mariage par son silence. Le soir elle faisait longtemps de la musique, et souvent elle s'écriait : — Il faudrait une voix d'homme pour ce nocturne ! Elle était Italienne, c'est tout dire. Au bout de huit jours, sa mère lui fit un signe, elle vint ; puis à l'oreille et à voix basse : — J'ai amené ton père à le recevoir, lui dit-elle.

—O ma mère ! vous me faites bien heureuse.

Ce jour-là Ginevra eut donc le bonheur de revenir à l'hôtel de son père en donnant le bras à Louis. Pour la seconde fois, le pauvre officier sortait de sa cachette. Les actives sollicitations que Ginevra faisait auprès du duc de Feltré, alors ministre de la guerre, avaient été couronnées d'un plein succès. Louis venait d'être réintégré sur le contrôle des officiers en disponibilité. C'était un bien grand pas vers un meilleur avenir. Instruit par son amie de toutes les difficultés qui l'attendaient auprès du baron, le jeune chef de bataillon n'osait avouer la crainte

qu'il avait de ne pas lui plaire. Cet homme si courageux contre l'adversité, si brave sur un champ de bataille, tremblait en pensant à son entrée dans le salon des Piombo. Ginevra le sentit tressaillant, et cette émotion dont le principe était leur bonheur, fut pour elle une nouvelle preuve d'amour.

—Comme vous êtes pâle ! lui dit-elle quand ils arrivèrent à la porte de l'hôtel.

—O Ginevra ! s'il ne s'agissait que de ma vie !

Quoique Bartholoméo fût prévenu par sa femme de la présentation officielle de celui que Ginevra aimait, il n'alla pas à sa rencontre, resta dans le fauteuil où il avait l'habitude d'être assis, et la sévérité de son front fut glaciale.

—Mon père, dit Ginevra, je vous amène une personne que vous aurez sans doute plaisir à voir : M. Louis, un soldat qui combattait à quatre pas de l'empereur à Mont-Saint-Jean.

Le baron de Piombo se leva, jeta un regard furtif sur Louis, et lui dit d'une voix sardonique : Monsieur n'est pas décoré ?

—Je ne porte plus la Légion d'honneur, répondit timidement Louis qui restait humblement debout.

Ginevra blessée de l'impolitesse de son père, avança une chaise. La réponse de l'officier satisfit le vieux serviteur de Napoléon. Mme Piombo s'apercevant que les sourcils de son mari reprenaient leur position naturelle, dit pour ranimer la conversation : — La ressemblance de monsieur avec Nina Porta est étonnante. Ne trouvez-vous pas que monsieur a toute la physionomie des Porta ?

—Rien de plus naturel, répondit le jeune homme sur qui les yeux flamboyants de Piombo s'arrêtaient, Nina était ma soeur...

—Tu es Luigi Porta ? demanda le vieillard.

—Oui.

Bartholoméo di Piombo se leva, chancela, fut obligé de s'appuyer sur une chaise et regarda sa femme. Elisa Piombo vint à lui ; puis les deux vieillards silencieux se donnèrent le bras et sortirent du salon en abandonnant leur fille avec une sorte d'horreur. Luigi Porta stupéfait regarda Ginevra, qui devint aussi blanche qu'une statue de marbre et resta les yeux fixés sur la porte vers laquelle son père et sa mère avaient disparu : ce silence et cette retraite eurent quelque chose de si solennel que, pour la première fois peut-être, le sentiment de la crainte entra dans son cœur. Elle joignit les mains l'une contre l'autre avec force, et dit d'une voix si émue qu'elle ne pouvait guère être entendue que par un amant : — Combien de malheur dans un mot !

—Au nom de notre amour, qu'ai-je donc dit ? demanda Luigi Porta.

—Mon père, répondit-elle, ne m'a jamais parlé de notre déplorable histoire, et j'étais trop jeune quand j'ai quitté la Corse pour la savoir.

—Nous serions en vendetta ? demanda Luigi en tremblant.

—Oui. En questionnant ma mère, j'ai appris que les Porta avaient tué mes frères et brûlé notre maison. Mon père a massacré toute votre famille. Comment avez-vous survécu, vous qu'il croyait avoir attaché aux colonnes d'un lit avant de mettre le feu à la maison ?

—Je ne sais, répondit Luigi. A six ans j'ai été amené à Gênes, chez un vieillard nommé Colonna. Aucun détail sur ma famille ne m'a été donné. Je savais seulement que j'étais orphelin et sans fortune. Ce Colonna me servit de père, et j'ai porté son nom jusqu'au jour où je suis entré au service. Comme il m'a fallu des actes pour prouver qui j'étais, le vieux Colonna m'a dit alors que moi, faible et presque enfant encore, j'avais des ennemis. Il m'a engagé à ne prendre que le nom de Luigi pour leur échapper.

(à suivre)

gilet blanc brodé de soies du citron au souci et d'un goût parfait. La nuance coq de roche n'est pas précisément en défaveur, mais elle ne dominera pas autant dans la toilette. Pour tout dire, on en a un peu abusé, la fatigue est venue.

Un tissu qui semble promis à un succès no- toire, c'est un joli foulard gris à dessins noirs et blancs. Nous avons vu une robe ainsi composée, toute garnie de noir; c'était d'une charmante correction et d'une élégance impeccable.

Peu de chose à dire des manteaux de demi- saison. La forme vague reste en faveur; tous sont très clairs: blanc, gris ou beige, tels sont les tons préférés.

Pour remplacer les fourrures, on prépare de délicieuses étoles, un amusant fouillis de gren- adine, de dentelle et de marabout réunis de la plus jolie façon. Ces étoles ont des pans très longs et très larges. Quelques-unes de ces étoles af- fectent la forme de petits mantelets; elles se font alors en larges fronçonnés de taffetas, noir ou marron ou parme, exqui- sement jolis sur les robes claires.

Les ceintures de toile blanche ou écrue brodées au plumetis ou à l'an- glaise, assorties aux blou- ses qu'elles doivent ac- compagner, sont une des jolies inutilités de la sai- son. Elles remplaceront coquettement les ceintu- res de cuir à mille plis, qui sont indiscutablement plus lourdes à porter et plus épaisses aussi.

Exemptes de boucles, elles se ferment tout sim- plement comme un tour de taille, par trois agrafes posées en trèfle.

Dans un courrier pré- cédent, nous avons noté que les manches se feront à deux ou trois bouffants terminés par un ou deux volants de dentelle. Mais il paraît que nous allons jouir aussi des "grâces" de la manche à gigot, ex- traordinairement ballon- née du haut et plate du bas.

Comme cela reporte loin en arrière! Nos grand'mères ont porté ces étonnants atours, gon- flés de duvet, en hiver, soutenus, en été, par une armature de baleine ou de crin. Ce n'était guère joli, mais, en fait de mo- de, tout arrive, et la con- signe est de s'ébaudir de- vant les créations les plus cocasses.

Il est bon, de temps en temps, de crier casse-cou aux femmes intelligentes qui nous lisent. Qu'elles se gardent des excentrici- tés qui semblent une gageure, un défi à l'esthéti- que! Que surtout les personnes de petite taille et un peu fortes n'adoptent point ces formes, alors qu'il en est de plus seyantes et mieux fai- tes. La manche nouvelle, un peu volumineuse du haut, amincie le long du bras, unie ou froncée d'un bout à l'autre, est infiniment préférable.

C'est un grand art de savoir s'habiller, de choisir judicieusement les couleurs et les formes. Cet art est fait de petits riens dont aucun n'est négligeable. Pour cela, il faut se bien connaî- tre, se placer devant son miroir et s'examiner sans flatterie, sans détours, noter ses imperfec-

tions, car tout l'art de la toilette consiste à les dissimuler et à faire valoir ses avantages. Il im- porte donc d'être très sincère avec soi-même. Les jupes ont tendance à se faire plus courtes: je parle des jupes-tailleur. Elles laissent voir le bout de la bottine ou du soulier. Il est très im- portant, lorsqu'on aime les robes écourtées, d'être toujours irréprochablement chaussée. Une femme de goût véritablement élégante soigne avec une attention scrupuleuse sa chaussure et ses gants. C'est, en vérité, ce qui donne la cote de la distinction. Mal chaussée ou mal gantée; une femme sera mise à l'arrière-plan, eût-elle la robe la plus façonnée du monde et le plus riche chapeau.

Détails, dira-t-on. Eh! oui, ce sont des détails, mais ils sont de tout premier ordre. Que tout s'harmonise dans la toilette la plus simple, c'est le secret du bon ton.

* * *



Paille bleu foncé et bleu clair, velours et ailes de tons de bleu

Encore et toujours on peut parler des blouses sans que le sujet se trouve épuisé. Quel précieux appoint que la blouse! Pour parer à toutes les éventualités, nous la trouvons prête à nous ren- dre tous les services possibles.

Nous ne voulons pas redire à nouveau que la blouse se porte avec des jupes différentes et de toutes sortes, vous le savez, mesdames; mais ce qu'il serait peut-être intéressant de vous signa- ler, c'est que l'on n'apprécie plus autant que na- guère les combinaisons des couleurs, on préfère une seule tonalité.

Le blanc est grand favori, on lui trouve beau-

coup plus de chic qu'à toute autre teinte; il ne choque jamais, s'harmonisant avec toutes les nuances. Une blouse blanche ou crème se met tout aussi bien avec une jupe noire, une jupe blanche, qu'avec une jupe grise, marron, verte, rouge, violette. On ne saurait en dire autant des tissus de couleur; en uni ou en fantaisie, il importe de choisir savamment pour que le tout se marie agréablement, sans qu'il y ait de heurt.

A notre avis, quand on a un costume de nuan- ce un peu vive, il faudrait assortir une soie qui se combine joliment avec l'ensemble; les teintes pâles, qui eurent beaucoup de succès, plaisent mieux; on voit maintenant bien peu de rose et de bleu, si clairs fussent-ils; c'est plutôt, ainsi que nous ne saurions trop le répéter, du blanc, du crème et toute la gamme qui suit: ivoire, ocre, citron, etc...

Les étoffes en général se sont assouplies; les soies, plus encore que les lainages, sont devenues d'une souplesse, d'une légèreté telles que l'on

peut les travailler comme on le désire, mais il fau- drait que l'on sût que les soies, si belles soient-elles, ne présentent point de garanties de solidité; aussi ne devrait-on point rechercher des façons trop compliquées; étant prévenue, chacune peut faire ce qui lui convient.

La blouse de soie est toujours plus élégante, mais comme elle s'use ra- pidement, on ne peut guè- re la porter couramment; aussi faut-il que l'on pos- sède quelques blouses plus solides; en hiver et pen- dant la demi-saison, c'est la flanelle et le petit-drap que l'on choisit volon- tiers; les tissus fantaisie sont parfaits et plus pra- tiques encore, car ils sont en général peu salissants.

Les rayures donnent un aspect négligé, elles sont parfaites pour faire des chemisettes simples et d'un porter courant, mais ne peuvent jamais viser à l'élégance.

Parlerons-nous aujour- d'hui des façons adoptées pour les blouses, c'est presque inutile, car on n'ignore point que les blouses, tout comme les corsages, suivent de très près la mode.

Les devants blousent moins que naguère, on fait des chemisettes bien tendues tandis que d'au- tres ont des bouffants modérés. Les manches, elles, ne sont point modé- rées, tout au contraire; ajustées du bas, elles ont vers l'épaule des envolées de large envergure. Les combinaisons sont va- riées à l'infini, c'est aussi bien la manche d'une seule pièce, la manche gigot ou des complica- tions de ballons, de volants, de brassards et d'en- gageantes.

* * *

Les lainages rayés, chinés et nattés remplacent l'uni; il est bien difficile d'établir une règle gé- nérale, car il n'y a jamais eu autant de liberté qu'aujourd'hui pour les préférences diverses des femmes coquettes, dont le but est de se distin- guer et de ne pas imiter ce qu'on voit partout.



LÉGENDE DE PAQUES

Les Clochettes Bleues

C'ÉTAIT au temps où le roi saint Louis guerroyait en Palestine ; le seigneur de Grandcastel avait pris la croix avec lui. Il était parti depuis quatre ans, et l'on était sans nouvelle.

La comtesse pleurait toute la journée, lasse de broder des étendards et des bannières inutilisées et d'enrichir de tapisseries les grandes salles vides où planait un silence morne et désolé.

En voyant pleurer sa mère, la petite Gillette pleurait aussi, mais sur ses joues délicates les larmes séchaient plus vite que la rosée sur les pétales d'une églantine et le sourire revenait éclore sur ses lèvres.

Gillette avait cinq ans ; née peu de mois avant le départ du comte, elle remplissait le manoir des éclats de sa gaieté. Cette année-là, sous la direction du chapelain, elle avait commencé son instruction religieuse, mais l'enfant qui s'était attendrie à Noël sur la misère et la nudité du petit Jésus dans sa crèche, se cachait le visage quand vint la Semaine-Sainte, pour ne pas voir les grandes enluminures où les bons moines de l'abbaye voisine avaient détaillé les tortures du Calvaire et de la Flagellation.

— Pour qui le Bon Dieu a-t-il souffert tout cela ? demanda-t-elle.

— Pour les méchants, répondit gravement le chapelain.

Gillette promena son regard autour d'elle et prononça de sa voix claire :

— Pour messire Aymeri alors ?

Le prêtre tressaillit. Ses yeux interrogèrent les lourdes tapisseries afin de s'assurer que nul espion n'avait pu recueillir les paroles imprudentes de l'enfant et, tranquilisé par le silence qui régnait à cette heure dans le petit oratoire, il admonesta l'espiègle de son mieux, mais l'opinion de Gillette était bien arrêtée, elle n'en voulait pas démordre.

Pour elle la méchanceté était incarnée en la personne d'Aymeri de Grandcastel.

Proche parent du châtelain, messire Aymeri était arrivé au manoir peu de temps après le départ du comte. Nul n'ignorait qu'en cas de mort du seigneur il devait hériter du titre et du domaine, ce dernier en sa qualité de fief mâle ne pouvant revenir à Gillette.

Dès le début la défiance du vieux prêtre s'était éveillée. L'attitude pateline du nouveau venu lui semblait un masque imparfaitement adapté. Pourtant comme il craignait avant tout d'offenser Dieu par un jugement téméraire, il garda son impression pour lui et se promit seulement de protéger, s'il était nécessaire, la comtesse et l'enfant.

Souple, habile, très insinuant, Aymeri eut vite fait de conquérir l'estime et l'admiration générales. La comtesse lui confia la gérance de ses biens, les hommes d'armes vantèrent fort son adresse dans les jeux d'escrime, les paysans sa justice, les pauvres sa libéralité.

Cela dura trois ans... mais le temps marchait. Aucune nouvelle n'arrivait de Palestine ; le bruit de la mort du comte avait couru plusieurs fois. On l'avait dit blessé sous les murs de Damiette ;

quelques-uns assurèrent qu'il avait succombé aux fièvres malignes qui décimaient l'armée. La comtesse s'obstinait à espérer contre toute espérance, mais messire Aymeri, qui n'avait point les mêmes raisons qu'elle de souhaiter le retour du châtelain, prenait d'ores et déjà des allures de prétendant qui voit s'écarter l'obstacle dressé entre lui et la fortune.

Il jouait maintenant au suzerain, augmentait les corvées, surchargeait de besogne les pauvres diables de paysans, opprimait les religieux, favorisait la maraude, en un mot commençait à faire succéder dans le cœur des vassaux de Grandcastel la défiance au respect et le mépris à l'estime : la haine allait bientôt venir.

Quand le printemps arriva cette année-là, les esprits étaient fort surexités. Gillette avait recueilli des bribes de conversations, et l'opinion

— Or, donc, Messire, disait le valet, vous ne vous décidez point à suivre mon conseil ?

— Répète tes paroles, Ferral, répliqua le chevalier dont les sourcils se rapprochèrent, mais parle bas, car ici les arbres ont peut-être des oreilles.

L'écuyer se rapprocha de son maître.

— Il est bien évident, dit-il, qu'au fond du cœur personne ne doute que le seigneur de Grandcastel n'ait passé de vie à trépas ; mais l'héritage ne tombe point entre vos nobles mains, Messire, parce qu'on manque de preuves certaines de la mort du comte Enguerrand.

— Abrège, Ferral.

— J'abrège... il s'agit tout uniquement de narer dans un style simple et clair les derniers moments du comte sur la terre de Palestine, de signer le parchemin du nom de quelque croisé

et de le faire apporter au château par un messenger poussiéreux. On sonnera des glas, on tendra de noir la chapelle, on chantera des litanies... et puis vous savez le reste : le comte est mort, vive le comte ! Que dites-vous de mon plan, Messire ?

— Il est diabolique, murmura Aymeri en frissonnant.

— Nous mènerons alors joyeuse vie, continua le tentateur, la comtesse et sa fille iront chercher fortune où bon leur semblera. Nous remuerons l'or à la pelle... Commandez-moi de préparer le message et je trouverai un serviteur dévoué qui l'apportera dès demain matin.

— Ferral, tu es un démon.

— C'est possible, seigneur, mais vous n'êtes point un ange.

— Et si mon cousin revenait !

— Il ne reviendra pas... d'ailleurs rien n'est plus facile que de faire un mort véritable d'un défunt supposé.

— Tu voudrais, toi, tremper tes mains dans le sang du comte de Grandcastel.

— Le comte de Grandcastel, ce serait vous, noble sire.

Le chevalier inclina la tête... c'était la vingtième fois au moins que le même dialogue s'échangeait entre les deux hommes et l'idée de Ferral s'insinuait doucement dans la cervelle de son maître. Un reste de loyauté luttait encore au fond de l'âme d'Aymeri : la convoitise en eut raison.

— C'est bien longtemps attendre, en effet, dit-il d'une voix sourde, et je crains à tout instant de voir l'autorité m'échapper. Alors ce serait la ruine...

— Et le déshonneur, monseigneur. Il faut une bonne partie des trésors de Grandcastel pour payer le montant de vos dettes.

— C'est vrai... les usuriers me pressent. Ils savent que je suis un homme pauvre et dépendant...

— Mais qui peut être demain le suzerain d'un riche domaine.

— Ne me tente pas, Ferral.

Il était descendu de son cheval et s'était assis sur un tertre de mousse.

Ferral suivit son exemple.



Une jolie tête d'enfant. (Cliché Laprès & Lavergne)

générale n'avait pu que confirmer la sienne à l'égard de cet homme sombre qui n'avait pour elle que de dures paroles, qui brutalisait les serfs, narguait le vieux chapelain et parlait à sa mère d'un ton dont la politesse feinte voilait mal l'insolence et la dureté.

Non, Gillette n'aimait point messire Aymeri de Grandcastel, mais le chevalier ne s'en préoccupait guère.

A l'heure même où dans l'oratoire, l'enfant accablait imprudemment à son nom l'épithète de "méchant", il traversait la forêt au galop de son cheval causant avec son écuyer, Ferral, un fourbe dont la vilaine figure faisait le pendant de la sienne propre.

En ce moment, au-dessus de leur tête, les carillons éclatèrent.

—Qu'est-ce que cela ? demanda Aymeri.

Ferral écouta.

—Ah ! dit-il, ce sont les cloches qui partent pour leur voyage de Rome. On célèbre aujourd'hui l'office du Jeudi-Saint.

Aymeri frissonna.

—Te souviens-tu, Ferral, de la prophétie de ce mendiant que nous avons fait chasser la semaine dernière à coups de corde ?

Ferral éclata de rire.

—Si je m'en souviens !... s'écria-t-il, le drôle criait : "La justice descendra du ciel quand sonneront les cloches de Pâques..." Je me suis bien amusé, ce jour-là, mais la figure de votre seigneurie me gâtait tout mon plaisir.

—Cet homme avait des allures étranges, murmura le chevalier.

—Des allures de chien qu'on étrille, riposta vivement le valet.

—Non, Ferral, il était vraiment beau et au moment où la cagoule qui couvrait son visage lui a été arrachée, j'ai vu — je te le jure — une lueur mystérieuse voltiger le long de ses cheveux. Et sa voix !... je ne puis l'oublier. "La justice du ciel", disait-il... Que signifient ces paroles ?... Voulait-il annoncer par là que mon cousin de Grandcastel était en route pour le retour ?

—Il ne voulait rien annoncer, soyez-en sûr, mon très doux sire, mais je vous trouve impressionnable en ce moment. Si l'approche d'un grand bonheur trouble ainsi la paix de votre âme, vous serez capable de mourir de joie quand on posera sur votre tête la couronne à fleurons.

—Cette heure viendra-t-elle jamais ?

—Il ne tient qu'à vous de la hâter.

Les cloches tintèrent de nouveau ; le son mourait lentement... bientôt tout rentra dans le silence...

—En voilà pour deux jours ! murmura Aymeri.

—Deux jours ! se récria Ferral, deux ans, si vous le voulez !... Il ne faut pas discuter avec les frayeurs irraisonnées qui envahissent souvent une âme prête à braver des périls réels. Si les sottises prédictions d'un manant troublent votre quiétude, je connais un moyen bien simple d'assurer votre tranquillité. Interdisez, le Samedi-Saint, les joyeux carillons de Pâques... et le sort sera conjuré.

—Tu crois que les abbés consentiraient...

—Je crois à cet argument, dit Ferral en montrant sa dague ; fai-

tes couper les cordes et envoyez des hommes d'armes. Bien malin sera celui qui mettra en branle les bourdons des monastères quand les soldats du comte Aymeri monteront la garde dans les clochers.

—Je ne suis pas encore comte, murmura le chevalier.

Sa résistance faiblissait... L'écuyer sentit que le moment était venu de frapper le coup décisif.

—Vous le serez demain", prononça-t-il d'un ton si impérieux que son maître, subjugué, n'osa point le contredire.

Et tous deux remontant à cheval se mirent en route vers le château.

De grand matin, le lendemain une sonnerie de trompe éclata à la poterne.

—Des nouvelles de Palestine !...

Tout le monde fut sur pied immédiatement.

Dans les cours on se heurtait, avide d'entendre des détails.

Le messager, sur sa demande expresse, avait été conduit à l'appartement de la comtesse. Il devait remettre entre ses mains un parchemin signé du nom de son maître, un vaillant baron allemand. Il venait de loin... on le devinait à sa mine fatiguée, à ses vêtements poussiéreux. Il conta que les grandes compagnies l'avaient maltraité au passage, mais rien n'avait pu vaincre son infatigable dévouement.

Messire Aymeri se chargea de rémunérer ses services. Il était pâle, messire Aymeri ; une sueur froide perlait à son front barré de rides profondes.

Tandis que la comtesse, enfermée dans l'oratoire avec le chapelain, prenait connaissance du message, il avait convoqué dans une grande salle les vassaux et les serviteurs et s'efforçant de manifester une joie qui était bien loin de son âme, il attendait avec eux que la noble dame voulût bien communiquer des nouvelles. Ce ne fut point la comtesse qui parut, mais le vieux prêtre dont la taille courbée semblait avoir flé-

de messire Aymeri. Ferral en la rencontrant dans un des couloirs du château, ne lui avait-il pas dit avec un rire méchant qui découvrait ses dents de fauve :

—Ça, ma belle, il n'est plus temps désormais de se fâcher contre le comte. Si vous osiez tant seulement dire un petit mot pour lui déplaire, il aurait le droit de vous envoyer incontinent apprendre la politesse dans les oubliettes du château.

Les oubliettes ! ces trous profonds dont on racontait des histoires effrayantes. La fillette s'était craintivement serrée contre le mur, puis, tremblante comme une tourterelle menacée par un vautour, elle avait couru implorer la protection du chapelain ; mais dans la salle où ce dernier se tenait d'ordinaire compulsant de vieux manuscrits, elle avait seulement trouvé un groupe de femmes éplorées. On chuchotait très bas qu'une violente discussion s'était élevée entre le prêtre et le nouveau comte au sujet du sort réservé à la veuve et à l'orpheline. De son ton dur et impérieux, Aymeri avait déclaré qu'il n'entendait point rencontrer de résistance sur sa

route... et le vieillard à tête blanche avait pris entre deux soldats la route des souterrains.

Le maître allait vite en besogne.

Avant la fin de la journée, les braves serviteurs d'Enguerrand, jetés sans pain sur la grand-route, avaient vu distribuer leurs places à des brigands sans foi, ni loi... puis des hordes de soudards brutaux s'étaient répandus dans les monastères et les abbayes environnantes avec ordre d'interdire de la part de messire le comte les carillons du Samedi-Saint.

Car au milieu de sa gloire nouvelle, Aymeri de Grandcastel tremblait de peur. Plus obsédantes que jamais retentissaient à son oreille les paroles du mendiant rebuté — cet homme étrange aux cheveux d'or irradiés de lumière céleste : La justice descendra du ciel... et pour échapper à l'angoisse qui l'étreignait, il sortit vers la fin du jour accompagné de Ferral, son âme damnée qui s'attachait à ses pas. Ils marchèrent longtemps dans les bois dénudés, foulant aux pieds les clochettes bleues qui perçaient le gazon de leurs têtes fines et parfumées. Celles qu'ils avaient écrasées s'abattaient pour mourir avec un bruit de pétales froissés, douloureux comme une plainte... Des moucherons passèrent. Ferral les saisit au vol pour leur arracher les ailes... Il y avait dans cette âme basse un instinctif besoin de détruire.

Le comte Aymeri ne le regardait pas. Pâle, anxieux, la tête pen-

chée, il marchait sans rien voir, écoutant toujours bourdonner à son oreille la terrible menace. Le vent la chantait dans les branches, la source, la redisait chaque fois qu'une goutte de cristal tombait sur les cailloux blancs. Il n'y avait pas jusqu'au susurrement des insectes qui ne murmurât comme le mendiant à la poterne : "La justice descendra du ciel !"

—Écoutez ! dit tout à coup l'écuyer en se rapprochant de son maître.

Un appel lointain, sorte de plainte étouffée, venait de monter du ravin au-dessus duquel se penchaient le comte et son compagnon.

—Je vois une forme étendue sur le sol, dit Aymeri à son serviteur.

—Moi aussi", répondit Ferral.

Il suivit son maître qui s'était engagé dans une pente rapide et arriva presque en même temps que lui.

Le blessé — car c'en était un — en voyant venir du secours, s'était soulevé sur son coude.



Fleur et fruits. (Cliché original par Laprès & Lavergne)

chi encore. De ses pauvres lèvres flétries que l'émotion faisait trembler, il jeta au milieu du silence ces mots qui eurent dans tous les coeurs un retentissement douloureux.

—Que la volonté de Dieu soit faite ! Priez pour l'âme de Monseigneur !

—Mort ! s'écria Messire Aymeri, feignant un chagrin profond.

—Mort ! répéta le traître Ferral.

Et tous deux se regardèrent : la supercherie avait réussi au delà de tout espoir.

Ce fut un triste Vendredi-Saint. Les cloches ne sonnèrent pas de glas, car un deuil plus grand encore que celui qui frappait Grandcastel les contraignait à rester muettes dans leurs carcasses de granit : le deuil de l'Eglise entière, veuve de son divin Epoux.

Gillette sanglotant, se blottissait contre sa mère. Elle souffrait de la voir pleurer, mais surtout elle avait peur. — Oh ! une peur atroce

La lune éclairait en plein son visage pâle et sanguine.

—Qui êtes-vous ? demanda Aymeri.

A cette voix l'homme tressaillit ; dans ses yeux presque éteints brilla une étincelle de vie avec un violent effort :

—Dieu et Notre-Dame soient loués ! murmura-t-il, mon cousin Aymeri, c'est bien vous".

Une expression effrayante faite de stupeur, d'épouvante et de colère se répandit sur les traits du maître de Ferral.

—Enguerrand ! s'écria-t-il.

Mais déjà les yeux du comte s'étaient refermés ; il dit d'une voix presque inintelligible :

—Je voudrais revoir la comtesse et ma fille. J'avais une escorte nombreuse... des voleurs m'ont attaqué... je me suis traîné longtemps et je crois que je vais mourir.

—Je le crois aussi, dit Ferral, qui, les dents serrées, avait laissé échapper à plusieurs reprises une sorte de grognement sourd.

—Chut ! Ferral", gronda Aymeri.

Mais le comte n'entendait plus. Privé de sentiment il gisait entre les bras de son parent, et à sentir ce cœur battre si près du sien, Aymeri, tout perverti qu'il fût, éprouva une légère émotion.

—Nous ne pouvons pas le laisser là, dit-il à son écuyer.

—Non, répliqua Ferral, ce serait de la dernière imprudence".

Le sens caché de cette phrase apparut soudain à Aymeri... Il frissonna.

—Tu ne songes pas, murmura-t-il, à attenter à la vie du comte ?

—La vie du comte ne peut désormais être de longue durée. C'est à la vôtre, messire, qu'il faut penser.

—A la mienne ?

—Oui... vous avez fait ce matin ce qui s'appelle entre chevaliers une trahison, une félonie. En cour suzeraine, cela peut conduire sur les marches de l'échafaud.

—Tu crois qu'Enguerrand me dénoncerait ?

—Il n'aurait rien de plus pressé... et si ce n'était pas lui, l'honneur de vous traduire en justice reviendrait à la comtesse ou à cet enragé chapelain. Monseigneur Enguerrand est décédé... ne l'oubliez pas, messire".

Aymeri se couvrit le visage de ses deux mains.

—Pas de sang ! prononça-t-il.

—Oh ! c'est inutile, dit Ferral, il ne peut pas en revenir. Je connais derrière ce rocher une crevasse bien dissimulée. Déposons là le corps du comte... Je vous garantis qu'à l'aube, il n'y aura plus qu'un cadavre".

Tandis que Ferral parlait, un grand bruissement passa entre les branches.

—Quand sonneront les carillons de Pâques..." murmura la voix mystérieuse.

Ferral haussa les épaules, et regardant son maître, il dit avec la hautaine assurance qui lui donnait sur le chevalier une autorité irrésistible :

—Les carillons ne sonneront pas !"

Le soleil se leva radieux en cette matinée d'avril, éclairant le manoir en deuil et les cloches emprisonnées... Un murmure de fête montait du sein de la forêt où les insectes faisaient grande hâte portant un fardeau dans ses bras. ruisseaux clapotaient et la brise murmurait en glissant sous les ramures quelque chose de doux et de tendre qui avait l'air d'un "alleluia".

Sur le gazon de velours encore tout imprégné de la rosée matinale, une femme courait en grand hâte portant un fardeau dans ses bras.

Sous sa mante villageoise, dont le large capuchon était rabattu sur son visage, il était difficile de reconnaître la fière comtesse de Grandcastel arrachant sa petite Gillette aux mains de ses ennemis.

Et c'était bien elle cependant, pâle comme une morte, les yeux agrandis par l'effroi, qui fuyait le manoir plein de périls maintenant pour elle et pour sa fille. Après une scène violente où elle avait essayé de revendiquer ses droits, le

comte Aymeri avait proféré de si terribles menaces qu'à la pointe du jour la pauvre femme s'était enfuie, sans but précis, mue par l'instinct qui pousse la biche traquée à fuir devant les chasseurs, mais elle avait trop présumé de ses forces. Haletante, épuisée, elle se laissait tomber maintenant... et le réveil triomphal de cette nature en fête semblait une ironie à sa propre douleur.

Où chercher un refuge ?

Les monastères étaient envahis par les soldats, les villageois tremblants s'enfermaient dans leurs chaumières. On célébrait les offices sans pompes et sans cérémonies, car de par ordre du nouveau comte les cloches devaient rester muettes pendant de longs jours encore. La consigne était sévère : les soldats devaient décharger leur masse d'armes sur quiconque tenterait l'escalade du clocher... prêtre, moine ou laïque ; point de quartier, ni de merci.

Sans ressource ici-bas ; sans appui sur la ter-

La Vierge aux Fleurs

Par les jardins tièdes et calmes
Qu'éventent des rameaux tremblants,
Sœur des corolles et des palmes,
Passe la Vierge en voiles blancs.

On devine à la voir si frêle,
A voir ses exquises pâleurs,
Que sa fonction naturelle
Doit être de cueillir des fleurs.

Elle sait, de ses mains petites,
Les combiner et les choisir,
Et préfère les clématites
Aux roses rouges du désir.

Heureuse en sa mélancolie,
Elle erre ainsi, sans but, longtemps,
Douce et lente, comme Ophélie
Qui porte en ses bras le printemps.

Puis quand au ciel Vénus émerge,
Lorsque le soir, fin brouillard bleu,
S'exhale des gazons, la Vierge,
Souriante, mais lasse un peu,

S'assied et rêve sous les treilles
Tandis qu'autour d'elle, en mineur,
Frissonne, comme un vol d'abeilles,
Le bruit d'ailes de son bonheur.

ANDRE DUMAS.

re, la dame de Grandcastel fugitive ne pouvait et ne devait attendre que l'intervention du ciel. Cependant sa foi ne faiblissait point et, agenouillée sur la mousse, elle arrosait de ses larmes celles des clochettes bleues transparentes qu'avait respectées la veille le pas lourd d'Aymeri et de son compagnon : Mais quel est ce bruit qui s'élève tout à coup ?... On a remarqué sa disparition et les hommes d'armes du comte se sont mis à sa poursuite. La voix d'Aymeri domine les autres réclamant sa prisonnière. Parmi les villageois terrifiés qu'on a racolés en route, nul n'ose prendre la défense de la veuve d'Enguerrand... Quelques minutes encore et tout sera fini... mais non... une intervention vient de se produire en faveur des victimes. C'est un homme dont les traits sont dissimulés par une ample cagoule qui s'est soudainement dressé devant Aymeri, glacé par son apparition.

—Messire Aymeri, prononce-t-il, as-tu oublié ma menace ?... La justice descendra du ciel quand sonneront les cloches de Pâques..."

Le châtelain essaye de faire bonne figure.

—Je n'entends pas de choches", dit-il.

L'inconnu secoua la tête. De son doigt levé il fait signe aux villageois et aux hommes d'écouter... Au loin le "Gloria in excelsis" monte vers le ciel avec ses accents sublimes, mais les carillons restent muets. Le comte pousse un cri de triomphe.

—Laisse-moi passer, manant", dit-il à l'étranger en le menaçant de son épée.

—Passe ! dit gravement l'inconnu.

Le comte s'élançait en avant, mais à peine son cheval a-t-il effleuré de ses sabots le fin gazon de la clairière, que des milliers de voix argentines éclatent de toutes parts... Les gros bourdons des basiliques peuvent bien faire silence : l'"alleluia" sera chanté par les clochettes bleues de la forêt.

"Ding don ! ding don !" Les sonneries se croisent, se répondent... elles montent joyeuses vers le ciel d'où la justice doit descendre... l'homme mystérieux l'a dit.

Devant Aymeri terrifié, les soldats glacés d'épouvante et les villageois subitement ranimés par l'espoir qui commence à renaître dans leur cœur, il marche, et montrant les clochettes qui dessinent sur le sol une grande ligne azurée :

—Suivez-les", commande-t-il.

Lentement, poussés par une force instinctive, partisans et ennemis du comte et de Ferral s'avancent vers le lieu où, la veille, les misérables ont caché le corps d'Enguerrand. Une pierre ferme l'ouverture, mais derrière cette muraille factice les clochettes bleues carillonnent de plus belle...

—Ouvrez !" dit l'inconnu.

La pierre est écartée... que voit-on ? Un mourant étendu sur le sol, un cadavre peut-être...

Le peuple a reculé, mais un cri a jailli dominant tout le tumulte.

—Mon seigneur ! mon seigneur !"

La dame de Grandcastel, bravant le péril, s'est élancée sur le corps de son époux. Les plus hardis l'ont suivie... A l'arrière-garde, Aymeri et Ferral semblent se consulter.

L'inconnu vient à son tour de s'agenouiller près d'Enguerrand. Les clochettes bleues sonnent toujours à grandes volées : il en cueille une branche et la fait tinter à l'oreille du mourant.

Alors, — ô miracle, — on voit Enguerrand se soulever et regardant autour de lui comme un homme qui s'éveille, se redresser, pâle encore mais plein de vie et de santé.

Cette fois des cris éclatent.

—Laus, laus ! à Monseigneur !"

Et quelques voix ajoutent :

—Mort aux traîtres ! mort aux félons !"

Mais Aymeri et Ferral sont déjà loin.

A l'approche du danger, ils se sont hâtés de prendre la fuite et l'on ne distingue plus, tant est rapide l'élan qu'ils donnent à leurs montures que deux points noirs à l'horizon...

—Laissez faire la justice de Dieu ! dit l'inconnu de sa voix grave ; vous, enfants, à genoux et remerciez le Seigneur".

Les sons du "Gloria" s'affaiblissent dans le lointain, et le tintement des clochettes bleues n'est plus qu'un léger murmure.

Les vassaux de Grandcastel entonnent l'"alleluia".

Et pendant leur prière, ils voient s'élever vers le ciel l'être mystérieux dont la cagoule noire est enfin tombée et qui, déployant ses ailes d'or, s'illumine d'un radieux sourire : l'ange gardien de Grandcastel.

On retrouva le lendemain les corps d'Aymeri et de Ferral déchiétés par les loups dont ils étaient devenus la proie... Le vieux chapelain, qui avait failli être leur victime, ne cessa jamais d'implorer pour le repos de leurs âmes la miséricorde de Dieu.

Depuis ce jour, les clochettes bleues sont rentrées dans le silence, car les bourdons des monastères ont recouvré leur liberté, mais l'écusson de Grandcastel, afin de perpétuer le souvenir de ce fait merveilleux, porte sur fond de sable une éclatante fleur d'azur.

Marie DE LA VILLEDIE.



A Monseigneur Dubourg, évêque de Moulins

VOIX DES CLOCHES

Poésie de
JULES DE MARTHOLD

Musique de
ESTÈBAN-MARTI.

Andantino

CHANT

p

Les cloches lé . . gè . . res Ne sont point, mes

PIANO

f *pp*

Musical notation for the first system, including vocal line and piano accompaniment.

mf *f*

frè . res, Bronze et sons, Mais bien des pen . sé . es, Des voix é . lan

Musical notation for the second system, including vocal line and piano accompaniment.

mf
ce - es Vers les bons . ——— La clo - che so - no - re, A Dieu qu'elle a

dolce
do - re, Dit: «Bon - jour!» On voit Dieu sou - ri - re Quand el - le sou - pi - re Son a -

pp

p
mour. Quand la nuit ar - ri - ve, La cloche plain - ti - ve Dit: «Bon - soir!»

mf

f
Dieu, dans le nu - a - ge, Lui répond: Cou - ra - ge! Bon es - poir! ———

f

p
Aux an-ni-ver-sai-res Des fê-tes si chè-res Aux can-

tons, La clo-che bé-ni-e Prend de l'har-mo-ni-e Tous les tons.

mf
De tris-tesse em-prein-te, Lugubre, el-le tin-te Lour-de-ment: Ou, joy-eu-se:

lan-ce Sa vi-ve ca-den-ce Brillam-ment Traversant la nu-e,

p

cresc.

Sa voix in-gé . nu . e, Doux é . moi, Dé-chi . re les voi . les Et dit aux é .

1^o tempo

. toi . les No . tre foi . Quand la Vierge blon . de Met son Fils au mon . de, Aux é .

- lus La cloche inspi . ré . e Ré . pond en . i . vré . e : C'est Je . sus! —

— Pauvre et mi . sé . ra . ble, Quoi, Dieu dans l'é . ta . ble, Nait pour

molce

nous! Oui, la paille est frai - che, Rois, de.vant la crè.che, Courbez -

p

-vous! L'œuvre est ac.com - pli - e, A dit le Mes - si - e, Re.mon -

mf

tons! Dans l'air qui fris - son - ne, La clo.che bour - don - ne: Tri.om -

-phons!..

ff *f* *mf* *p* *dim.*

LA VENDETTA

Par H. de BALZAC

(Suite)

—Partez, partez, Luigi ! s'écria Ginevra ; mais non, je dois vous accompagner. Tant que vous êtes dans la maison de mon père, vous n'avez rien à craindre ; aussitôt que vous en sortirez, prenez bien garde à vous ! vous marcherez de danger en danger. Mon père a deux Corses à son service, et si ce n'est pas lui qui menacera vos jours, c'est eux.

—Ginevra, dit-il, cette haine existera-t-elle donc entre nous ?

La jeune fille sourit tristement et baissa la tête. Elle la releva bientôt avec une sorte de fierté, et dit : — O Luigi, il faut que nos sentiments soient bien purs et bien sincères pour que j'aie la force de marcher dans la voie où je vais entrer. Mais il s'agit d'un bonheur qui doit durer toute la vie, n'est-ce pas ?

Luigi ne répondit que par un sourire, et pressa la main de Ginevra. La jeune fille comprit qu'un véritable amour pouvait seul dédaigner en ce moment les protestations vulgaires. L'expression calme et consciencieuse des sentiments de Luigi annonçait en quelque sorte leur force et leur durée. La destinée de ces deux époux fut alors accomplie. Ginevra entrevit de bien cruels combats à soutenir ; mais l'idée d'abandonner Louis, idée qui peut-être avait flotté dans son âme, s'évanouit complètement. A lui pour toujours, elle l'entraîna tout à coup avec une sorte d'énergie hors de l'hôtel, et ne le quitta qu'au moment où il atteignit la maison dans laquelle Servin lui avait loué un modeste logement. Quand elle revint chez son père, elle avait pris cette espèce de sérénité que donne une résolution forte : aucune altération dans ses manières ne peignit d'inquiétude. Elle leva sur son père et sa mère, qu'elle trouva prêts à se mettre à table, des yeux dénués de hardiesse et pleins de douceur. Elle vit que sa vieille mère avait pleuré, la rougeur de ses paupières flétries ébranla un moment son cœur ; mais elle cacha son émotion. Piombo semblait être en proie à une douleur trop violente, trop concentrée pour qu'il pût la trahir par des expressions ordinaires. Les gens servirent le dîner auquel personne ne toucha. L'horreur de la nourriture est un des symptômes qui trahissent les grandes crises de l'âme. Tous trois se levèrent sans qu'aucun d'eux se fût adressé la parole. Quand Ginevra fut placée entre son père et sa mère dans le grand salon sombre et solennel, Piombo voulut parler, mais il ne trouva pas de voix ; il essaya de marcher, et ne trouva pas de force, il revint s'asseoir et sonna.

—Pietro, dit-il enfin au domestique, allumez du feu, j'ai froid.

Ginevra tressaillit et regarda son père avec anxiété. Le combat qu'il se livrait devait être horrible, sa figure était bouleversée. Ginevra connaissait l'étendue du péril qui la menaçait, mais elle ne tremblait pas ; tandis que les regards furtifs que Bartholoméo jetait sur sa fille semblaient annoncer qu'il craignait en ce moment le caractère dont la violence était son propre ouvrage. Entre eux, tout devait être extrême. Aussi la certitude du changement qui pouvait s'opérer dans les sentiments du père et de la fille animait-il le visage de la baronne d'une expression de terreur.

—Ginevra, vous aimez l'ennemi de votre famille, dit enfin Piombo sans oser regarder sa fille.

—Cela est vrai, répondit-elle.

—Il faut choisir entre lui et nous. Notre vendetta fait partie de nous-mêmes. Qui n'épouse pas ma vengeance n'est pas de ma famille.

—Mon choix est fait, répondit Ginevra d'une voix calme.

La tranquillité de sa fille trompa Bartholoméo.

—O ma chère fille ! s'écria le vieillard qui montra ses paupières humectées par les larmes, les premières et les seules qu'il répandit dans sa vie.

—Je serai sa femme, dit brusquement Ginevra.

Bartholoméo eut comme un éblouissement ; mais il recouvra son sang-froid et répliqua : — Ce mariage ne se fera pas de mon vivant, je n'y consentirai jamais. Ginevra garda le silence. — Mais, dit le baron en continuant, songes-tu que Luigi est le fils de celui qui a tué tes frères ?

—Il avait six ans au moment où le crime a été commis, il doit en être innocent, répondit-elle.

—Un Porta ! s'écria Bartholoméo.

—Mais ai-je jamais pu partager cette haine ? dit vivement la jeune fille. M'avez-vous élevée dans cette croyance qu'un Porta était un monstre ? Pouvais-je penser qui restât un seul de ceux que vous aviez tués. N'est-il pas naturel que vous fussiez cédés votre vendetta à mes sentiments ?

—Un Porta ! dit Piombo. Si son père t'avait jadis trouvée dans ton lit, tu ne vivrais pas, il t'aurait donné cent fois la mort.

—Cela se peut, répondit-elle, mais son fils m'a donné plus que la vie. Voir Luigi, c'est un bonheur sans lequel je ne saurais vivre. Luigi m'a révélé le monde des sentiments. J'ai peut-être aperçu des figures plus belles encore que la sienne, mais aucune ne m'a tant charmée ; j'ai peut-être entendu des voix... non, nan, jamais de plus mélodieuses. Luigi m'aime, il sera mon mari.

—Jamais, dit Piombo. J'aimerais mieux te voir dans ton cercueil, Ginevra. — Le vieux Corse se leva, se mit à parcourir à grands pas le salon et laissa échapper ces paroles après des pauses qui peignaient toute son agitation : — Vous croyez peut-être faire plier ma volonté ? détrompez-vous : je ne veux pas qu'un Porta soit mon gendre. Telle est ma sentence. Qu'il ne soit plus question de ceci entre nous. Je suis Bartholoméo di Piombo, entendez-vous Ginevra ?

—Attachez-vous quelque sens mystérieux à ces paroles ? demanda-t-elle froidement.

—Elles signifient que j'ai un poignard, et que je ne crains pas la justice des hommes. Nous autres, Corses, nous allons nous expliquer avec Dieu.

—Eh bien ! dit la fille en se levant, je suis Ginevra di Piombo et je déclare que dans six mois je serai la femme de Luigi Porta. — Vous êtes un tyran, mon père, ajouta-t-elle après une pause effrayante.

Bartholoméo serra ses poings et frappa sur le marbre de la cheminée : — Ah ! nous sommes à Paris, dit-il en murmurant.

Il se tut, se croisa les bras, pencha la tête sur sa poitrine et ne prononça plus une seule parole pendant toute la soirée. Après avoir exprimé sa volonté, la jeune fille affecta un sang-froid incroyable, elle se mit au piano, chanta, joua des morceaux ravissants avec une grâce et un sentiment qui annonçaient une parfaite liberté d'esprit, triomphant ainsi de son père dont le front ne paraissait pas s'adoucir. Le vieillard ressentit cruellement cette tacite injure, et recueillit en ce moment un des fruits amers de l'éducation qu'il avait donnée à sa fille. Le respect est une

barrière qui protège autant un père et une mère que les enfants, en évitant à ceux-là des chagrins, à ceux-ci des remords. Le lendemain Ginevra, qui voulut sortir à l'heure où elle avait coutume de se rendre à l'atelier, trouva la porte fermée pour elle ; mais elle eut bientôt inventé un moyen d'instruire Luigi Porta des sévérités paternelles. Une femme de chambre qui ne savait pas lire fit parvenir au jeune officier la lettre que lui écrivit Ginevra. Pendant cinq jours les deux amants surent correspondre, grâce à ces ruses qu'on sait toujours machiner à vingt ans. Le père et la fille se parlèrent rarement. Tous deux gardaient au fond du cœur un principe de haine, ils souffraient, mais orgueilleusement et en silence. En reconnaissant combien étaient forts les liens d'amour qui les attachaient l'un à l'autre, ils essayaient de les briser sans pouvoir y parvenir. Nulle pensée douce ne venait plus comme autrefois égayer les traits sévères de Bartholoméo quand il contemplait sa Ginevra. La jeune fille avait quelque chose de farouche en regardant son père, et le reproche siégeait sur son front d'innocence ; elle se livrait bien à d'heureuses pensées, mais parfois des remords semblaient ternir ses yeux. Il n'était même pas difficile de deviner qu'elle ne pourrait jamais jouir tranquillement d'une félicité qui faisait le malheur de ses parents. Chez Bartholoméo comme chez sa fille, toutes les irrésolutions causées par la bonté native de leurs âmes devaient néanmoins échouer devant leur fierté, devant la rançonne particulière aux Corses. Ils s'encourageaient d'un et l'autre dans leur colère et fermaient les yeux sur l'avenir. Peut-être aussi se flattaient-ils mutuellement que l'un séderait à l'autre.

Le jour de la naissance de Ginevra, sa mère, désespérée de cette désunion qui prenait un caractère grave, médita de réconcilier le père et la fille, grâce aux souvenirs de cet anniversaire. Ils étaient réunis tous trois dans la chambre de Bartholoméo. Ginevra devina l'intention de sa mère à l'hésitation peinte sur son visage et sourit tristement. En ce moment, un domestique annonça deux notaires accompagnés de plusieurs témoins qui entrèrent. Bartholoméo regarda fixement ces hommes, dont les figures froidement compassées avaient quelque chose de blessant pour des âmes aussi passionnées que l'étaient celles des trois principaux acteurs de cette scène. Le vieillard se tourna vers sa fille d'un air inquiet, il vit sur son visage un sourire de triomphe qui lui fit soupçonner quelque catastrophe ; mais il affecta de garder, à la manière des sauvages, une immobilité mensongère, en regardant les deux notaires avec une sorte de curiosité calme. Les étrangers s'assirent après y avoir été invités par un geste du vieillard.

—Monsieur est sans doute M. le baron de Piombo ? demanda le plus âgé des notaires.

Bartholoméo s'inclina. Le notaire fit un léger mouvement de tête, regarda la jeune fille avec la sournoise expression d'un garde du commerce qui surprend un débiteur ; et il tira sa tabatière, l'ouvrit, y prit une pincée de tabac, se mit à la humer à petits coups en cherchant les premières phrases de son discours ; puis en les prononçant, il fit des repos continuels (manoeuvre oratoire que ce signe — représentera très imparfaitement).

—Monsieur, dit-il, je suis M. Roguin, notaire de mademoiselle votre fille, et nous venons — mon collègue et moi, — pour accomplir le vœu de la loi et — mettre un terme aux divisions qui paraîtraient — s'être introduites — entre vous et mademoiselle votre fille, — au sujet — de — son — mariage avec M. Luigi Porta.

Cette phrase, assez pédantesquement débitée, parut probablement trop belle à maître Roguin pour qu'on pût la comprendre d'un seul coup, il s'arrêta en regardant Bartholoméo avec une expression particulière aux pens d'affaires et qui tient le milieu entre la sévérité et la familiarité. Habités à feindre beaucoup d'intérêt pour les personnes auxquelles ils parlent, les notaires

finissent par faire contracter à leur fivre une grimace qu'ils revêtent et quittent comme leur "pallium" officiel. Ce masque de bienveillance, dont le mécanisme est si facile à saisir, irrita tellement Bartholoméo vu'il lui fallut toute sa raison pour ne pas jeter M. Roguin par les fenêtres ; une expression de colère se glissa dans ses rides, et en la voyant le notaire se dit à lui-même : — Je produis de l'effet.

—Mais, reprit-il d'une voix mielleuse, monsieur le baron, dans ces sortes d'occasions, notre ministère commence toujours par être essentiellement conciliateur. — Daignez donc avoir la bonté de m'entendre. — Il est évident que Mlle Ginevra Piombo — atteint aujourd'hui même — l'âge auquel il suffit de faire des actes respectueux pour qu'il soit passé outre à la célébration d'un mariage — malgré le défaut de consentement des parents. Or, — il est d'usage dans les familles — qui jouissent d'une certaine considération, — qui appartiennent à la société, — qui conservent quelque dignité, — auxquelles il importe enfin de ne pas donner au public le secret de leurs divisions, — et qui d'ailleurs ne veulent pas se nuire à elles-mêmes en frappant de réprobation l'avenir de deux jeunes époux (car — c'est se nuire à soi-même) — il est d'usage, dis-je, — parmi ces familles honorables — de ne pas laisser subsister des actes semblables, — qui restent, qui — finit par cesser. — Du moment, monsieur, où une jeune personne a recours aux actes respectueux, elle annonce une intention trop décidée pour qu'un père et — une mère, ajouta-t-il en se tournant vers la baronne, puissent espérer de lui voir suivre leurs avis. — La résistance paternelle étant alors nulle — par ce fait — d'abord, — puis étant infirmée par la loi, il est constant que tout homme sage, après avoir fait une dernière remontrance à son enfant, lui donne la liberté de...

M. Roguin s'arrêta en s'apercevant qu'il pouvait parler deux heures ainsi, sans obtenir de réponse, et il éprouva d'ailleurs une émotion particulière à l'aspect de l'homme qu'il essayait de convertir. Il s'était fait une révolution extraordinaire sur le visage de Bartholoméo ; toutes ses rides contractées lui donnaient un air de cruauté indéfinissable, et il jetait sur le notaire un regard de tigre. La baronne demeurait muette et passive. Ginevra, calme et résolue, attendait, elle savait que la voix du notaire était plus puissante que la sienne, et alors elle semblait s'être décidée à garder le silence. Au moment où Roguin se tut, cette scène devint si effrayante que les témoins étrangers tremblèrent : jamais peut-être ils n'avaient été frappés par un semblable silence. Les notaires se regardèrent comme pour se consulter, se levèrent et allèrent ensemble à la croisée.

—As-tu jamais rencontré des clients fabriqués comme ceux-là ? demanda Roguin à son confrère.

—Il n'y a rien à en tirer, répondit le plus jeune. A ta place, moi, je m'en tiendrais à la lecture de mon acte. Le vieux ne me paraît pas amusant, il est colère, et tu ne gagneras rien à vouloir discuter avec lui.

M. Roguin lut un papier timbré contenant un procès-verbal rédigé à l'avance et demanda froidement à Bartholoméo quelle était sa réponse.

—Il y a donc en France des lois qui détruisent le pouvoir paternel ? demanda le Corse.

—Monsieur... dit Roguin de sa voix mielleuse.

—Qui arrachent une fille à son père ?

—Monsieur...

—Qui privent un vieillard de sa dernière consolation ?

—Monsieur, votre fille ne vous appartient que...

—Qui le tue ?

—Monsieur, permettez !

Rien n'est plus affreux que le sang-froid et les raisonnements d'un notaire au milieu des scènes passionnées où ils ont coutume d'intervenir. Les figures que Piombo voyait lui semblèrent échappées de l'enfer ; sa rage froide et concentrée ne connut plus de bornes au moment où

la voix calme et presque flûtée de son petit antagoniste prononça ce fatal "permettez" ! Il sauta sur un long poignard suspendu par un clou au-dessus de sa cheminée et s'élança sur sa fille. Le plus jeune des deux notaires et l'un des témoins se jetèrent entre lui et Ginevra ; mais Bartholoméo renversa brutalement les deux conciliateurs en leur montrant une figure en feu et des yeux flamboyants qui paraissaient plus terribles que ne l'était la clarté du poignard. Quand Ginevra se vit en présence de son père, elle le regarda fixement d'un air de triomphe, s'avança lentement vers lui et s'agenouilla.

—Non ! non ! je ne saurais, dit-il en lançant si violemment son arme qu'elle alla s'enfoncer dans la boiserie.

—Eh bien, grâce ! grâce ! dit-elle. Vous hésitez à me donner la mort, et vous me refusez la vie. O mon père, jamais je ne vous ai tant aimé, accordez-moi Luigi ! Je vous demande votre consentement à genoux : une fille peut s'humilier devant son père ; mon Luigi, ou je meurs !

L'irritation violente qui la suffoquait l'empêcha de continuer, elle ne trouvait plus de voix ; ses efforts convulsifs disaient assez qu'elle était entre la vie et la mort. Bartholoméo repoussa durement sa fille.

—Puis, dit-il. La Luigi Porta ne saurait être une Piombo. Je n'ai plus de fille ! Je n'ai pas la force de te maudire ; mais je t'abandonne, et tu n'as plus de père. Ma Ginevra Piombo est enterrée là ! s'écria-t-il d'un son de voix profond en se pressant fortement le coeur. — Sors donc, malheureuse, ajouta-t-il après un moment de silence, sors, et ne reparais plus devant moi. Puis il prit Ginevra par le bras et la conduisit silencieusement hors de la maison.

—Luigi, s'écria Ginevra en entrant dans le modeste appartement où était l'officier, mon Luigi, nous n'avons d'autre fortune que notre amour.

—Nous sommes plus riches que tous les rois de la terre, répondit-il.

—Mon père et ma mère m'ont abandonnée, dit-elle avec une profonde mélancolie.

—Je t'aimerai pour eux.

—Nous serons donc bien heureux ? s'écria-t-elle avec une gaieté qui eut quelque chose d'effrayant.

—Et toujours, répondit-il en la serrant sur son coeur.

Le lendemain du jour où Ginevra quitta la maison de son père, elle alla prier Mme Servin de lui accorder un asile et sa protection jusqu'à l'époque fixé par la loi pour son mariage avec Luigi Porta. Là, commença pour elle l'apprentissage des chagrins que le monde sème autour de ceux qui ne suivent pas ses usages. Très affligée du tort que l'aventure de Ginevra faisait à son mari, Mme Servin reçut froidement la fugitive, et lui apprit par des paroles poliment circonstanciées qu'elle ne devait pas compter sur son appui. Trop fière pour insister, mais étonnée d'un égoïsme auquel elle n'était pas habituée, la jeune Corse alla se loger dans l'hôtel garni le plus voisin de la maison où demeurait Luigi. Le fils des Porta vint passer toutes ses journées aux pieds de sa future ; son jeune amour, la pureté de ses paroles dissipèrent les nuages que la réprobation paternelle amassait sur le front de la fille bannie, et il lui peignit l'avenir si beau, qu'elle finissait par sourire, sans néanmoins oublier la rigueur de ses parents.

Un matin, la servante de l'hôtel remit à Ginevra plusieurs malles qui contenaient des étoffes, du linge, et une foule de choses nécessaires à une jeune femme qui se met en ménage ; elle reconnut dans cet envoi la prévoyante bonté d'une mère, car en visitant ces présents, elle trouva une bourse où la baronne avait mis la somme qui appartenait à sa fille, en y joignant le fruit de ses économies. L'argent était accompagné d'une lettre où la mère conjurait la fille d'abandonner son funeste projet de mariage, s'il en était encore temps ; il lui avait fallu, disait-elle, des précautions inouïes pour faire parvenir ces faibles secours à Ginevra ; elle la suppliait de

ne pas l'accuser de dureté si par la suite elle la laissait dans l'abandon, elle craignait de ne pouvoir plus l'assister, elle la bénissait, lui souhaitait de trouver le bonheur dans ce fatal mariage, si elle persistait, en lui assurant qu'elle ne pensait qu'à sa fille chérie. En cet endroit, des larmes avaient effacé plusieurs mots de la lettre.

—O ma mère ! s'écria Ginevra tout attendrie. Elle éprouvait le besoin de se jeter à ses genoux, de la voir, et de respirer l'air bienfaisant de la maison paternelle ; elle s'élançait déjà, quand Luigi entra ; elle le regarda et sa tendresse filiale s'évanouit, ses larmes se séchèrent, elle ne se sentit pas la force d'abandonner cet enfant si malheureux et si aimant. Etre le seul espoir d'une noble créature, l'aimer et l'abandonner... ce sacrifice est une trahison dont sont incapables de jeunes âmes. Ginevra eut la générosité d'ensevelir sa douleur au fond de son âme.

Enfin, le jour du mariage arriva. Ginevra ne vit personne autour d'elle. Luigi avait profité du moment où elle s'habillait pour aller chercher les témoins nécessaires à la signature de leur acte de mariage. Ces témoins étaient de braves gens. L'un, ancien maréchal des logis de husards, avait contracté, à l'armée, avec Luigi, de ces obligations qui ne s'effacent jamais du coeur d'un honnête homme ; il s'était mis loueur de voitures et possédait quelques fiacres. L'autre, entrepreneur de maçonnerie, était le propriétaire de la maison où les nouveaux époux devaient demeurer. Chacun d'eux se fit accompagner par un ami, puis tous quatre vinrent avec Luigi prendre la mariée. Peu accoutumés aux grimaces sociales, et ne voyant rien que de très simple dans le service qu'ils rendaient à Luigi, ces gens s'étaient habillés proprement, mais sans luxe, et rien n'annonçait le joyeux cortège d'une noce. Ginevra, elle-même, se mit très simplement afin de se conformer à sa fortune ; néanmoins sa beauté avait quelque chose de si noble et de si imposant, qu'à son aspect la parole expira sur les lèvres des témoins qui se crurent obligés de lui adresser un compliment ; ils la saluèrent avec respect, elle s'inclina ; ils la regardèrent en silence et ne surent plus que l'admirer. Cette réserve jeta du froid entre eux. La joie ne peut éclater que parmi des gens qui se sentent égaux. Le hasard voulut donc que tout fût sombre et grave autour des deux fiancés, rien ne refléta leur félicité. L'église et la mairie n'étaient pas très éloignées de l'hôtel. Les deux Corses, suivis des quatre témoins que leur imposait la loi, voulurent y aller à pied, dans une simplicité qui dépeçait de tout appareil cette grande scène de la vie sociale. Ils trouvèrent dans la cour de la mairie une foule d'équipages qui annonçaient nombreuse compagnie, ils montèrent et arrivèrent à un grande salle où les mariés, dont le bonheur était indiqué pour ce jour-là, attendaient assez impatiemment le maire du quartier. Ginevra s'assit près de Luigi au bout d'un grand banc, et leurs témoins restèrent debout, faute de sièges. Deux mariées pompeusement habillées de blanc, chargées de rubans, de dentelles, de perles et couronnées de bouquets de fleurs, d'oranger dont les boutons satinés tremblaient sous leur voile, étaient entourées de leurs familles joyeuses, et accompagnées de leurs mères, qu'elles regardaient d'un air x la fois satisfait et craintif ; tous les yeux réfléchissaient leur bonheur, et chaque figure semblait leur prodiguer des bénédictions. Les pères, les témoins, les frères, les soeurs allaient et venaient, comme un essaim se jouant dans un rayon de soleil qui va disparaître. Chacun semblait comprendre la valeur de ce moment fugitif où, dans la vie, le coeur se trouve entre deux espérances : les souhaits du passé, les promesses de l'avenir. A cet aspect, Ginevra sentit son coeur se gonfler, et pressa le bras de Luigi qui lui lança un regard. Une larme roula dans les yeux du jeune Corse, il ne comprit jamais mieux qu'alors tout ce que sa Ginevra lui sacrifiait. Cette larme précieuse fit oublier à la jeune fille l'abandon dans lequel elle

se trouvait. L'amour versa des trésors de lumière entre les deux amants, qui ne virent plus qu'aux au milieu de ce tumulte : ils étaient là, seuls, dans cette foule, tels qu'ils devaient être dans la vie. Leurs témoins, indifférents à la cérémonie, causaient tranquillement de leurs affaires.

—L'avoine est bien chère, disait le maréchal des logis au maçon.

—elle n'est pas encore si renchérie que le plâtre, proportion gardée, répondit l'entrepreneur. Et ils firent un tour dans la salle.

—Comme on perd du temps ici ! s'écria le maçon en remettant dans sa poche une grosse montre d'argent.

Luigi et Ginevra, serrés l'un contre l'autre, semblaient ne faire qu'une même personne. Certes un poète aurait admiré ces deux têtes unies par un même sentiment, également colorées, mélancoliques et silencieuses en présence de deux noces bourdonnant, devant quatre familles tumultueuses, étincelant de diamants, de fleurs et dont la gaieté avait quelque chose de passager. Tout ce que ces groupes bruyants et splendides mettaient de joies en dehors, Luigi et Ginevra l'ensevelissaient au fond de leurs cœurs. D'un côté, le grossier fracas du plaisir, de l'autre, le délicat silence des âmes joyeuses : la terre et le ciel. Mais la tremblante Ginevra ne sut pas entièrement dépouiller les faiblesses de la femme. Superstitieuse comme une Italienne, elle voulut voir un présage dans ce contraste, et garda au fond de son cœur un sentiment d'effroi, invincible autant que son amour. Tout à coup, un garçon de bureau à la livrée de la ville ouvrit une porte à deux battants, l'on fit silence, et sa voix retentit comme un glapisement en appelant M. Luigi da Porta et Mlle Ginevra di Piombo. Ce moment causa quelque embarras aux deux fiancés. La célébrité du nom de Piombo attira l'attention, les spectateurs cherchèrent une noce qui semblait devoir être somptueuse. Ginevra se leva, ses regards foudroyants d'orgueil imposèrent à toute la foule, elle donna le bras à Luigi, et marcha d'un pas ferme suivie de ses témoins. Un murmure d'étonnement qui alla croissant, un chuchotement général vint rappeler à Ginevra que le monde lui demandait compte de l'absence de ses parents : la malédiction paternelle semblait la poursuivre.

—Attendez les familles, dit le maire à l'employé qui lisait promptement les actes.

—Le père et la mère protestent, répondit flegmatiquement le secrétaire.

—Des deux côtés ? reprit le maire.

—L'époux est orphelin.

—Où sont les témoins ?

—Les voici, répondit encore le secrétaire en montrant les quatre sommes immobiles et muets qui, les bras croisés, ressemblaient à des statues.

—Mais, s'il y a protestation ? dit le maire.

—Les actes respectueux ont été légalement faits, répliqua l'employé en se levant pour transmettre au fonctionnaire les pièces annexées à l'acte de mariage.

Ce débat bureaucratique eut quelque chose de flétrissant et contenait en peu de mots toute une histoire. La haine des Porta et des Piombo, de terribles passions furent inscrites sur une page de l'état civil, comme sur la pierre d'un tombeau sont gravées en quelques lignes les annales d'un peuple, et souvent même en un mot : Robespierre ou Napoléon. Ginevra tremblait. Semblable à la colombe qui, traversant les mers, n'avait que l'arche pour poser ses pieds, elle ne pouvait réfugier son regard que dans les yeux de Luigi, car tout était triste et froid autour d'elle. Le maire avait un air improbat et sévère ; et son commis regardait les deux époux avec une curiosité malveillante. Rien n'eut jamais moins l'air d'une fête. Comme toutes les choses de la vie humaine quand elles sont dépouillées de leurs accessoires, ce fut un fait simple en lui-même, immense par la pensée. Après quelques interrogatoires auxquelles les époux répondirent, après quelques paroles marmottées par le maire, et après l'apposition de leurs signatures sur le re-

gistre, Luigi et Ginevra furent unis. Les deux jeunes Corses, dont l'alliance offrait toute la poésie consacrée par le génie dans Roméo et Juliette, traversèrent deux haies de parents joyeux auxquels ils n'appartenaient pas, et qui s'impacientaient presque du retard que leur causait ce mariage si triste en apparence. Quand la jeune fille se trouva dans la cour de la mairie et sous le ciel, un soupir s'échappa de son sein.

—Oh ! toute une vie de soins et d'amour suffira-t-elle pour reconnaître le courage et la tendresse de ma Ginevra ? lui dit Luigi.

A ces mots accompagnés par des larmes de bonheur, la mariée oublia ses souffrances ; car elle avait souffert de se présenter devant le monde, en réclamant un bonheur que sa famille refusait de sanctionner.

—Pourquoi les hommes se mettent-ils donc entre nous ? dit-elle avec une naïveté de sentiment qui ravit Luigi.

Le plaisir rendit les deux époux plus légers. Ils ne virent ni ciel, ni terre, ni maisons, et volèrent avec des ailes vers l'église. Enfin, ils arrivèrent à une petite chapelle obscure et devant un autel sans pompe où un vieux prêtre célébra leur union. Là, comme à la mairie, ils furent entourés par les deux noces qui les persécutaient de leur éclat. L'église, pleine d'amis et de parents, retentissait du bruit que faisaient les carrosses, les bedeaux, les suisses, les prêtres. Des autels brillaient de tout le luxe ecclésiastique que les couronnes de fleurs d'oranger qui paraient les statues de la Vierge semblaient être neuves. On ne voyait que fleurs, que parfums, que cierges étincelants, que coussins de velours brodés d'or. Dieu paraissait être complice de cette joie d'un jour. Quand il fallut tenir au-dessus des têtes de Luigi et de Ginevra ce symbole d'union éternelle, ce joug de satin blanc, doux, brillant, léger pour les uns, et de plomb pour le plus grand nombre le prêtre chercha, mais en vain, les jeunes garçons qui remplissent ce joyeux office : deux des témoins les remplacèrent. L'ecclésiastique fit à la hâte une instruction aux époux sur les périls de la vie, sur les devoirs qu'ils enseigneraient un jour à leurs enfants ; et, à ce sujet, il glissa un reproche indirect sur l'absence des parents de Ginevra ; puis après les avoir unis devant Dieu, comme le maire les avait unis devant la loi, il acheva sa messe et les quitta.

—Dieu les bénisse ! dit Vergniaud au maçon sous le porche de l'église. Jamais deux créatures ne furent mieux faites l'une pour l'autre. Les parents de cette fille-là sont des infirmes. Je ne connais pas de soldat plus brave que le colonel Louis ! Si tout le monde s'était comporté comme lui, l'autre y serait encore.

La bénédiction du soldat, la seule qui dans ce jour leur eût été donnée, répandit comme un baume sur le cœur de Ginevra.

Ils se séparèrent en se serrant la main et Luigi remercia cordialement son propriétaire.

—Adieu, mon brave, dit Luigi au macéchal, je te remercie.

—Tout à votre service, mon colonel. Ame, individu, chevaux et voitures, chez moi tout est à vous.

—Comme il t'aime ! dit Ginevra.

Luigi entraîna vivement sa mariée à la maison qu'ils devaient habiter, ils atteignirent bientôt leur modeste appartement ; et, là, quand la porte fut refermée, Luigi prit sa femme dans ses bras en s'écriant : — O ma Ginevra ! car maintenant tu es à moi, ici est la véritable fête. Ici, reprit-il, tout nous sourira.

Ils parcoururent ensemble les trois chambres qui composaient leur logement. La pièce d'entrée servait de salon et de salle à manger. A droite se trouvait une chambre à coucher, à gauche un grand cabinet que Luigi avait fait arranger pour sa chère femme et où elle trouva les chevalets, la boîte à couleurs, les plâtres, les modèles, les mannequins, les tableaux les portefeuilles, enfin tout le mobilier de l'artiste.

—Je travaillerai donc là, dit-elle avec une expression enfantine. Elle regarda longtemps la

tenture, les meubles, et toujours elle se retournait vers Luigi pour le remercier, car il y avait une sorte de magnificence dans ce petit réduit : une bibliothèque contenait les livres favoris de Ginevra, au fond était un piano. Elle s'assit sur un divan, attira Luigi près d'elle, et lui serrant la main : — Tu as bon goût, dit-elle d'une voix caressante.

—Tes paroles me font bien heureux, dit-il.

—Mais voyons donc tout, demanda Ginevra, à qui Luigi avait fait un mystère des ornements de cette retraite.

Ils allèrent alors vers une chambre nuptiale, fraîche et blanche comme une vierge.

—Oh ! sortons, dit Luigi en riant.

—Mais je veux tout voir. Et l'impérieuse Ginevra visita l'ameublement avec le soin curieux d'un antiquaire examinant une médaille, elle toucha les soieries et passa tout en revue avec le contentement naïf d'une jeune mariée qui déploie les richesses de sa corbeille. Nous commençons par nous ruiner, dit-elle d'un air moitié joyeux, moitié chagrin.

—C'est vrai ! tout l'arriéré de ma solde est là, répondit Luigi. Je l'ai vendu à un brave homme nommé Gigonnet.

—Pourquoi ? reprit-elle d'un ton de reproche où perçait une satisfaction secrète. Crois-tu que je serais moins heureuse sous un toit ? Mais, reprit-elle, tout cela est bien joli, et c'est à nous. Luigi la contemplait avec tant d'enthousiasme qu'elle baissa les yeux et lui dit : — Allons voir le reste.

Au-dessus de ces trois chambres, sous les toits, il y avait un cabinet pour Luigi, une cuisine et une chambre de domestique. Ginevra fut satisfaite de son petit domaine, quoique la vue s'y trouvât bornée par le large mur d'une maison voisine, et que la cour d'où venait le jour fût sombre. Mais les deux amants avaient le cœur si joyeux, mais l'espérance leur embellissait si bien l'avenir, qu'ils ne voulurent apercevoir que de charmantes images dans leur mystérieux asile. Ils étaient au fond de cette vaste maison et perdus dans l'immensité de Paris comme deux perles dans leur nacre, au sein des profondes mers ; pour tout autre c'eût été une prison, pour eux ce fut un paradis. Les premiers jours de leur union appartinrent à l'amour. Il leur fut trop difficile de se vouer tout à coup au travail, et ils ne surent pas résister au charme de leur propre passion. Luigi restait des heures entières couché aux pieds de sa femme, admirant la couleur de ses cheveux, la coupe de son front, le ravissant encadrement des deux arcs sous lesquels ils glissaient lentement en exprimant le bonheur d'un amour satisfait. Ginevra caressait la chevelure de son Luigi sans se lasser de contempler, suivant une de ses expressions, la "veltà folgorante" de ce jeune homme, la finesse de ses traits ; toujours séduite par la noyellesse de ses manières, comme elle le séduisait toujours par la grâce des siennes. Ils jouaient comme des enfants avec des riens, ces riens les ramenaient toujours à leur passion, et ils ne cessaient leurs jeux que pour tomber dans la rêverie du "farniente". Un air chanté par Ginevra leur reproduisait encore les nuances délicieuses de leur amour. Puis, unissant leurs pas comme ils avaient uni leurs âmes, ils parcouraient les campagnes en y retrouvant leurs amour partout, dans les fleurs, sur les cieus, au sein des teintes ardentes du soleil couchant ; ils le lisaient jusque sur les nuées capricieuses qui se combattaient dans les airs. Une journée ne ressemblait jamais à la précédente, leur amour allait croissant parce qu'il était vrai. Ils s'étaient éprouvés en peu de jours, et avaient instinctivement reconnu que leurs âmes étaient de celles dont les richesses inépuisables semblent toujours promettre de nouvelles jouissances pour l'avenir. C'était l'amour dans toute sa naïveté, avec ses interminables causeries, ses phrases inachevées, ses longs silences, son repos oriental et sa fougue. Luigi et Ginevra avaient tout compris de l'amour. L'amour n'est-il pas comme la mer qui vue superficiellement ou à la

hâte, est accusée de monotonie par les âmes vulgaires, tandis que certains êtres privilégiés peuvent passer leur vie à l'admirer en y trouvant sans cesse de changeants phénomènes qui les ravissent ?

Cependant, un jour, la prévoyance vint tirer les jeunes époux de leur Eden, il était devenu nécessaire de travailler pour vivre. Ginevra, qui possédait un talent particulier pour imiter les vieux tableaux, se mit à faire des copies et se forma une clientèle parmi les bracanteurs. De son côté, Luigi chercha très activement de l'occupation ; mais il était fort difficile à un jeune officier dont tous les talents se bornaient à bien connaître la stratégie, de trouver de l'emploi à Paris. Enfin, un jour que, lassé de ses vains efforts, il avait le désespoir dans l'âme en voyant que le fardeau de leur existence tombait tout entier sur Ginevra, il songea à tirer parti de son écriture, qui était fort belle. Avec une constance dont l'exemple lui était donné par sa femme, il alla solliciter les avoués, les notaires, les avocats de Paris. La franchise de ses manières, sa situation intéressèrent vivement en sa faveur et il obtint assez d'expéditions pour être obligé de se faire aider par des jeunes gens. Insensiblement il entreprit les écritures en grand. Le produit de ce bureau, le prix des tableaux de Ginevra, finirent par mettre le jeune ménage dans une aisance qui le rendit fier, car elle provenait de son industrie. Ce fut pour eux le plus beau moment de leur vie. Les journées s'écoulaient rapidement entre les occupations et les joies de l'amour. Le soir, après avoir bien travaillé, ils se retrouvaient avec bonheur dans la cellule de Ginevra. La musique les consolait de leurs fatigues. Jamais une expression de mélancolie ne vint obscurcir les traits de la jeune femme, et jamais elle ne se permit une plainte. Elle savait toujours apparaître à son Luigi le sourire sur les lèvres et les yeux rayonnants. Tous deux caressaient une pensée dominante qui leur eût fait trouver du plaisir aux travaux les plus rudes : Ginevra se disait qu'elle travaillait pour Luigi, et Luigi pour Ginevra. Parfois, en l'absence de son mari, la jeune femme songeait au bonheur parfait qu'elle aurait eu si cette vie d'amour s'était écoulée en présence de son père et de sa mère : elle tombait alors dans une mélancolie profonde en éprouvant la puissance des remords ; de sombres tableaux passaient comme des ombres dans son imagination : elle voyait son vieux père seul, ou sa mère pleurant le soir et dérochant ses larmes à l'inexorable Piombo ; ces deux têtes blanches et graves se dressaient soudain devant elle, il lui semblait qu'elle ne devait plus les contempler qu'à la lueur fantastique du souvenir. Cette idée la poursuivait comme un pressentiment. Elle célébra l'anniversaire de son mariage en donnant à son mari un portrait qu'il avait souvent désiré, celui de sa Ginevra. Jamais la jeune artiste n'avait rien composé de si remarquable. A part une ressemblance parfaite, l'éclat de sa beauté, la pureté de ses sentiments, le bonheur de l'amour, y étaient rendus avec une sorte de magie. Le chef-d'œuvre fut inauguré. Ils passèrent encore une autre année au sein de l'aisance. L'histoire de leur vie peut se faire alors en trois mots : « ils étaient heureux ». Il ne leur arriva donc aucun événement qui mérite d'être rapporté.

Au commencement de l'hiver de l'année 1819, les marchands de tableaux conseillèrent à Ginevra de leur donner autre chose que des copies, car ils ne pouvaient plus les vendre avantageusement par suite de la concurrence. Mme Porta reconnut le tort qu'elle avait eu de ne pas s'exercer à peindre des tableaux de genre qui lui auraient acquis un nom, elle entreprit de faire des portraits ; mais elle eut à lutter contre une foule d'artistes encore moins riches qu'elle ne l'était. Cependant, comme Luigi et Ginevra avaient amassé quelque argent, ils ne désespèrent pas de l'avenir. A la fin de l'hiver de cette même année, Luigi travailla sans relâche. Lui aussi luttait contre des concurrents : le prix des écritures avait tellement baissé, qu'il ne pouvait

plus employer personne, et se trouvait dans la nécessité de consacrer plus de temps qu'autrefois à son labeur pour en tirer la même somme. Sa femme avait fait plusieurs tableaux qui n'étaient pas sans mérite ; mais les farchanods achetaient à peine ceux des artistes en réputation. Ginevra les offrit à vil prix sans pouvoir les pendre. La situation de ce ménage eut quelque chose d'épouvantable ; les âmes des époux nageaient dans le bonheur, l'amour les accablait de ses trésors, la pauvreté se levait comme un squelette au milieu de cette moisson du plaisir, et ils se cachaient l'un à l'autre leurs inquiétudes. Au moment où Ginevra se sentait près de pleurer en voyant Luigi souffrant, elle le comblait de caresses. De même Luigi gardait un noir chagrin au fond de son cœur en exprimant à Ginevra le plus tendre amour. Ils cherchaient une compensation à leurs maux dans l'exaltation de leurs sentiments, et leurs paroles, leurs joies, leurs jeux s'imprégnaient d'une espèce de frénésie. Ils avaient peur de l'avenir. Quel est le sentiment dont la force puisse se comparer à celle d'une passion qui doit cesser le lendemain, tuée par la mort ou par la nécessité ? Quand ils se parlaient de leur indigence, ils éprouvaient le besoin de se tromper l'un et l'autre, et saisissaient avec une épale ardeur le plus léger désespoir. Une nuit, Ginevra chercha vainement Luigi auprès d'elle, et se leva tout effrayée. Une faible lueur reflétée par le mur noir de la petite cour lui fit deviner que son mari travaillait pendant la nuit. Luigi attendait que sa femme fût endormie avant de monter à son cabinet. Quatre heures sonnèrent, Ginevra se recoucha, feignit de dormir. Luigi revint accablé de fatigue et de sommeil, et Ginevra regarda douloureusement cette belle figure sur laquelle les travaux et les soucis imprimaient déjà quelques rides.

—C'est pour moi qu'il passe les nuits à écrire, dit-elle en pleurant.

Une pensée sécha ses larmes. Elle songeait à imiter Luigi. Le jour même, elle alla chez un riche marchand d'estampes, et, à l'aide d'une lettre de recommandation qu'elle se fit donner pour le négociant Elie Magnus, un de ses marchands de tableaux, elle obtint une entreprise de coloriage. Le jour, elle peignait, et s'occupait des soins du ménage, puis quand la nuit arrivait, elle coloriait des gravures. Ces deux êtres, épris d'amour, n'entrèrent alors au lit nuptial que pour en sortir. Tous deux ils feignaient de dormir, et par dévouement se quittaient aussitôt que l'un avait trompé l'autre. Une nuit, Luigi succombant à l'espèce de fièvre causée par un travail sous le poids duquel il commençait à plier, ouvrit la lucarne de son cabinet pour respirer l'air pur du matin et secouer ses douleurs, quand en abaissant ses regards il aperçut la lueur projetée sur le mur par la lampe de Ginevra ; le malheureux devina tout, descendit, marcha doucement et surprit sa femme au milieu de son atelier enluminant des gravures.

—Oh ! Ginevra ! s'écria-t-il.

Elle fit un saut convulsif sur sa chaise et rougit.

—Pouvais-je dormir tandis que tu t'épuisais de fatigue ? dit-elle.

—Mais c'est à moi seul qu'appartient le droit de travailler ainsi.

—Puis-je rester oisive, répondit la jeune femme dont les yeux se mouillèrent de larmes, quand je sais que chaque morceau de pain nous coûte presque une goutte de ton sang ? Je mourrais si je ne joignais pas mes efforts aux tiens. Tout ne doit-il pas être commun entre nous, plaisirs et peines ?

—Elle a froid ! s'écria Luigi avec désespoir. Ferme donc mieux ton châle sur ta poitrine, ma Ginevra, la nuit est humide et fraîche.

Ils vinrent devant la fenêtre, la jeune femme appuya sa tête sur le sein de son bien-aimé qui la tenait par la taille, et tous deux, ensevelis dans un silence profond, regardèrent le ciel que l'aube éclairait lentement. Des nuages d'une teinte grise se succédèrent rapidement, et l'o-

rient devint de plus en plus lumineux.

—Vois-tu, Ginevra, c'est un présage : nous serons heureux.

—Oui, au ciel, répondit Luigi avec un sourire amoureux. O Ginevra ! toi qui méritais tous les trésors de la terre...

—J'ai ton cœur, dit-elle avec un accent de joie.

—Ah ! je ne me plains pas, reprit-il en la serrant fortement contre lui. Et il couvrit de baisers ce visage délicat qui commençait à perdre la fraîcheur de la jeunesse, mais dont l'expression était si tendre et si douce, qu'il ne pouvait jamais le voir sans être consolé.

—Quel silence ! dit Ginevra. Mon ami, je trouve un grand plaisir à veiller. La majesté de la nuit est vraiment contagieuse, elle impose, elle inspire ; il y a je ne sais quelle puissance dans cette idée : tout dort et je veille.

—O ma Ginevra, ce n'est pas d'aujourd'hui que je sens combien ton âme est délicatement gracieuse ! mais voici l'aurore, viens dormir.

—Oui, répondit-elle, si je ne dors pas seule. J'ai bien souffert la nuit où je me suis aperçue que mon Luigi veillait sans moi !

Le courage avec lequel ces deux jeunes gens combattaient le malheur reçut pendant quelque temps sa récompense ; mais l'événement qui met presque toujours le comble à la félicité des ménages devait leur être funeste : Ginevra eut un fils qui, pour se servir d'une expression populaire, fut « beau comme le jour ». Le sentiment de la maternité doubla les forces de la jeune femme. Luigi emprunta pour subvenir aux dépenses des couches de Ginevra. Dans les premiers moments, elle ne sentit donc pas tout le malaise de sa situation, et les deux époux se livrèrent au bonheur d'élever un enfant. Ce fut leur dernière félicité. Comme deux nageurs qui unissent leurs efforts pour rompre un courant, les deux Corses luttèrent d'abord courageusement ; mais parfois ils s'abandonnaient à une apathie semblable à ces sommeils qui précèdent la mort, et bientôt ils se virent obligés de vendre leurs bijoux. La pauvreté se montra tout à coup, non pas hideuse, mais vêtue simplement, et presque douce à supporter ; sa voix n'avait rien d'effrayant, elle ne traînait après elle ni désespoir, ni spectres, ni haillons ; mais elle faisait perdre le souvenir et les habitudes de l'aisance ; elle usait les ressorts de l'orgueil. Puis vint la misère dans toute son horreur, insouciance de ses guenilles et foulant aux pieds tous les sentiments humains. Sept ou huit mois après la naissance du petit Bartholoméo, l'on aurait eu de la peine à reconnaître dans la mère qui allaitait cet enfant malingre l'original de l'admirable portrait, le seul ornement d'une chambre nue. Sans feu par un rude hiver, Ginevra vit les gracieux contours de sa figure se détruire lentement, ses joues devinrent blanches comme de la porcelaine, ses yeux pâles comme si les sources de la vie tarissaient en elle. En voyant son enfant amaigri, décoloré, elle ne souffrait que de cette jeune misère et Luigi n'avait plus le courage de sourire à son fils.

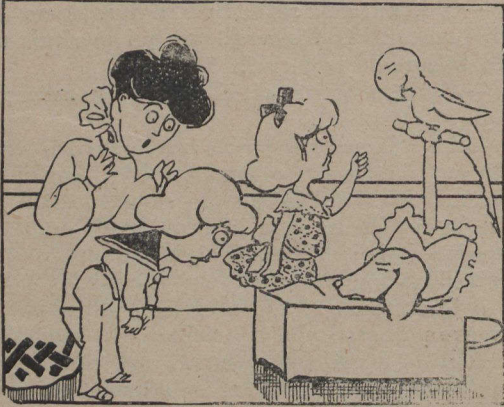
—J'ai couru tout Paris, disait-il d'une voix sourde, je n'y connais personne, et comment oser demander à des indifférents ? Vergniaud, le nourrisseur, mon vieil Egyptien, est impliqué dans une conspiration, il a été mis en prison, et d'ailleurs il m'a prêté tout ce dont il pouvait disposer. Quant à notre propriétaire, il ne nous a rien demandé depuis un an.

—Mais nous n'avons besoin de rien, répondit doucement Ginevra en affectant un air calme.

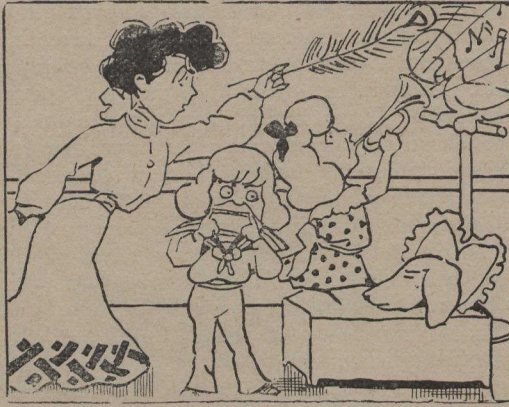
—Chaque jour qui arrive amène une difficulté de plus, reprit Luigi avec terreur.

Luigi prit tous les tableaux de Ginevra, le portrait, plusieurs meubles desquels le ménage pouvait encore se passer, il vendit tout à vil prix, et la somme qu'il en obtint prolongea l'agonie du ménage pendant quelques moments. Dans ces jours de malheurs, Ginevra montra la subli-

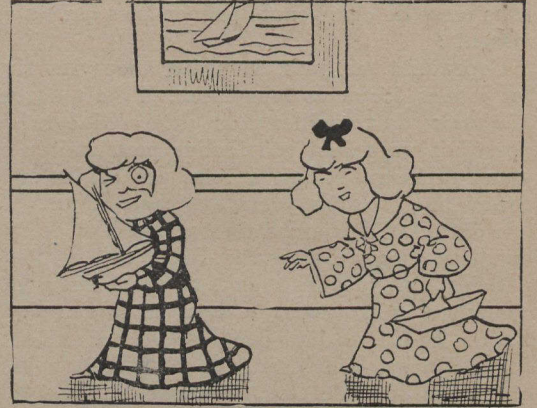
UN DEGAT — Où, par suite d'une inondation, Jako et Loin-du-Ciel se réveillent enfin !



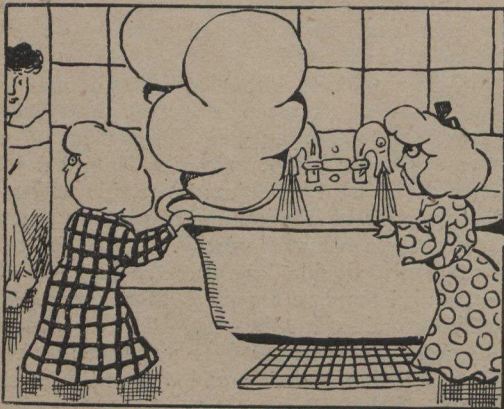
Jako et Loin-du-Ciel dormaient toujours de leur profond sommeil qui inquiétait fort Bob et Lily, ainsi que la maman.



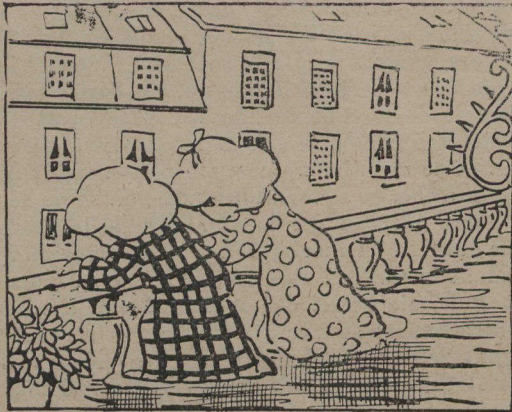
On avait beau les chatouiller avec des plumes de paon ou leur faire de la musique aux oreilles, ils ne bougeaient pas.



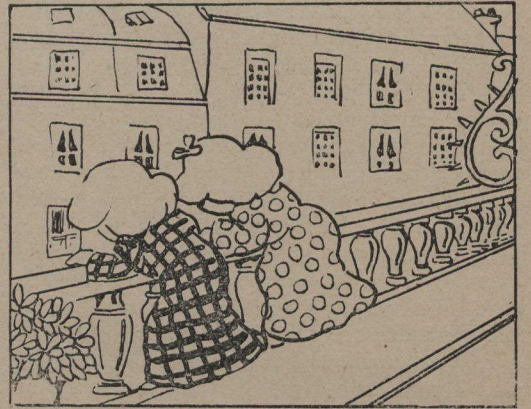
Or, Bob et Lily, eux, étaient complètement rétablis, et ce matin-là ils devaient prendre un bain.



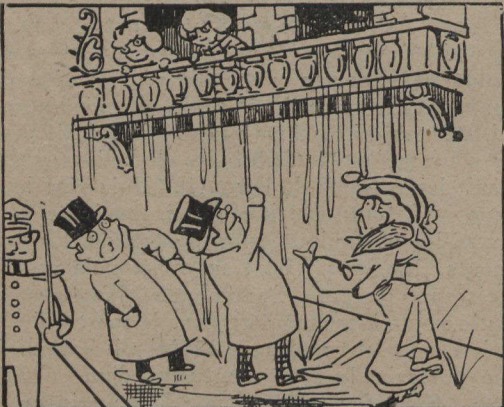
Ils étaient en train de remplir leur baignoire, lorsque la maman les appela pour qu'ils viennent vivement à la fenêtre voir passer un régiment.



Aussitôt, Bob et Lily quittèrent la salle de bain et allèrent au balcon pour voir défiler les beaux soldats.

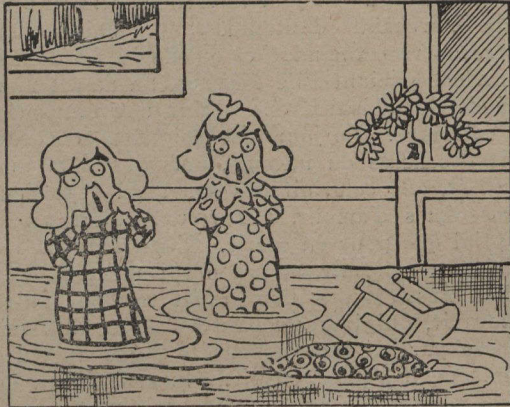


Le régiment fut long à passer et toute l'attention de Bob et de Lily était fixée sur l'alignement des hommes marchant au son de la musique militaire, sans se douter qu'ils avaient de l'eau jusqu'à la cheville.

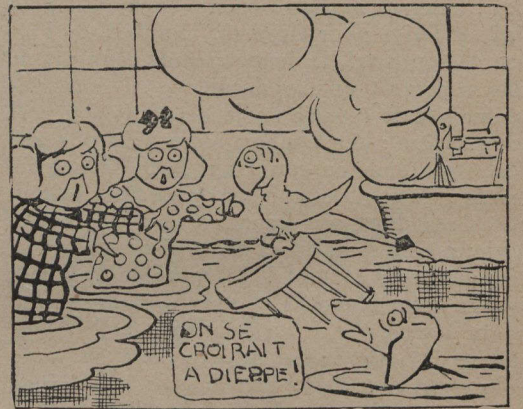


Ils avaient tout simplement oublié de fermer les robinets de la baignoire et l'inondation gagna bientôt la rue.

Les passants furieux, levaient des poings menaçants.



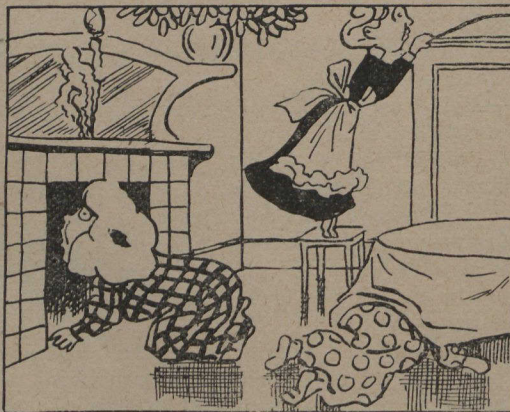
Bob et Lily, trempés jusqu'aux genoux, se rendirent enfin compte de leur négligence et rentrèrent vivement pour arrêter le désastre. Mais tout l'appartement était transformé en un lac et les meubles voguaient au gré du courant.



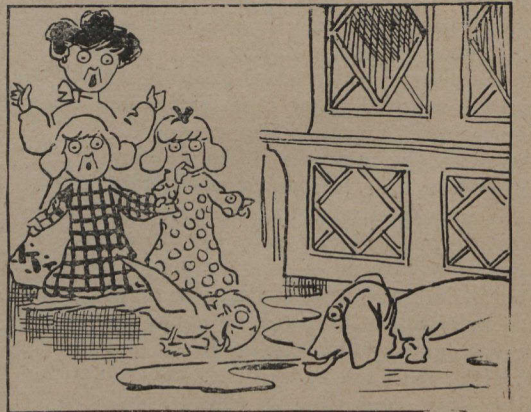
Se précipitant vers la salle de bain pour fermer les robinets, ils rencontrèrent Jako juché sur le dossier d'une chaise qui naviguait et Loin-du-Ciel nageant et demandant grâce. Le contact de l'eau les avait, enfin !... réveillés.



Bientôt la maman, les domestiques, voire même Bob et Lily, épongèrent toute l'eau qui avait envahi l'appartement.



Après quelques heures de travail, le mal était à peu près réparé. Mais qu'étaient devenus Loin-du-Ciel et Jako ? S'étaient-ils noyés ? On les chercha partout, sous les meubles, sur les armoires, dans la cheminée. Rien !



On alla dans la salle à manger. Tableau ! L'eau ayant passé par là avait fait fondre tout un paquet de sucre et Loin-du-Ciel et Jako se régalaient du sirop improvisé. Bob et Lily promirent qu'à l'avenir ils feraient attention ? au moins jusqu'à huitaine.

PRIMES EXCEPTIONNELLES

A NOS LECTEURS

CHROMO-LITHOGRAPHIES EN QUINZE COULEURS

"CŒUR ATOUT"

Voici une gravure originale en 15 couleurs, qui fait très bien pour le décor d'une chambre de jeune fille.

Deux amies se font des confidences et livrent au hasard des cartes le soin de décider quel sera l'élu de leur cœur. Sera-t-il blond, sera-t-il brun? C'est le cœur qu'est atout, un enjeu, comme on le voit, qui vaut bien une partie sérieuse de cartes.

Il suffit pour se la procurer de détacher le coupon ci-contre et de nous l'envoyer avec cinq cents en timbres-poste.

COUPON DE PRIMES — "ALBUM UNIVERSEL"

À DÉTACHER ET À NOUS ENVOYER AVEC 5 CENTS

SUJET; "CŒUR ATOUT"

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

Primes Artistiques

Nous continuons pour quelque temps encore à offrir la série des trois primes grand format reproduisant en couleurs les originaux des plus grands artistes et peintures modernes.

Ces lithographies sont deux fois de la grandeur du format de notre journal et sont tirées sur du papier de luxe qui donne absolument le relief de la peinture véritable et des tonalités d'une douceur incomparable.

En nous envoyant un coupon, dont le fac-similé paraît ci-dessous, et dix cents, soit en argent, soit en timbres-poste, nous enverrons franco une de ces primes à choisir parmi les sujets suivants :

La Prière avant le Repas

(Bébé Rose et petit chien)

AU REVOIR

(Bébé Blanc et jeune toutou)

ÇA MORD

(Petit pêcheur au bord de l'étang)

Cette offre n'est faite que pour un temps limité et pour répondre au désir unanime de nombreux correspondants qui nous ont demandé des



"CŒUR ATOUT"

chromo-lithographies plus grandes que celles qui sont couramment distribuées comme prime par les autres publications.

Tout nouvel abonné ou ancien abonné qui nous fera parvenir le montant de son abonnement pour un an aura droit à cette magnifique prime ainsi qu'à tout ce qui a paru de notre dernier roman qui vient de se terminer "L'Inconnue".

COUPON DE PRIMES

"ALBUM UNIVERSEL"

Sujet choisi.....

Nom.....

Adresse.....

OFFRE SPECIALE

Grâce à des arrangements spéciaux avec les éditeurs, nous pouvons offrir à nos lecteurs le magnifique volume de poésie "LES ASPIRATIONS", par W. Chapman, pour un dollar. Ce volume se vend \$2 en librairie. Couronné par l'Académie Française, c'est le plus bel ouvrage en vers de la littérature canadienne moderne. Pour se le procurer, détacher le coupon ci-contre et nous l'envoyer avec \$1.00.

BON-PRIME

A détacher et à nous envoyer avec \$1.00 pour un volume

"LES ASPIRATIONS," par W. Chapman

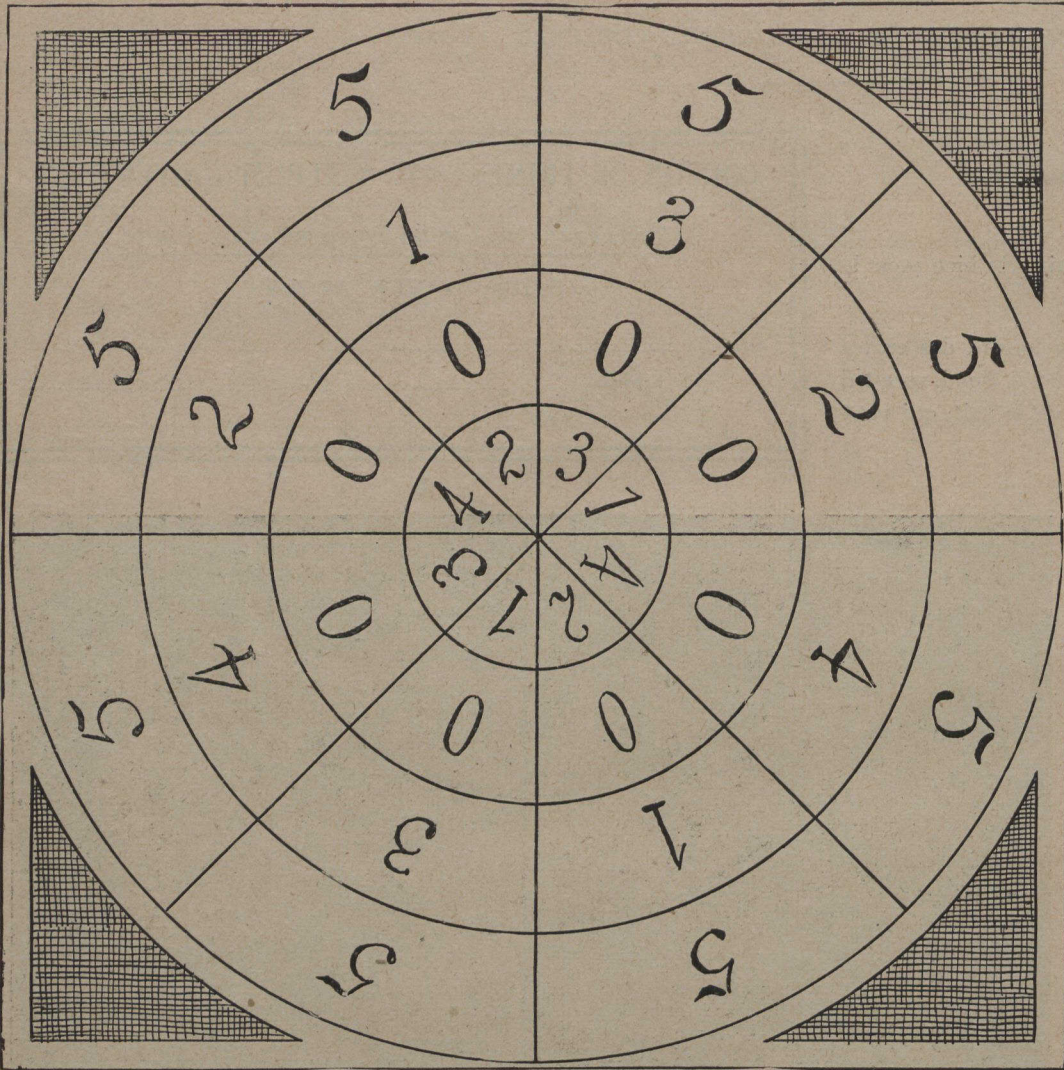
Nom.....

Adresse.....

Ville.....

CONCOURS N° 121 LA ROUE DE FORTUNE

Découpez les cercles qui composent la roue ci-qu'ils donnent un même total entre chaque dessous ; faites-les tourner dans le sensrayon. Renvoyez-nous le dessin en ayant soin d'indiquer à la circonférence portent des chiffres telsquer le nombre trouvé.



LISTE DES 5 PRIX

- 1er prix. — Magnifique album musical . . . \$5.00
- 2e prix. — Un roman illustré 1.50
- 3e prix. — Une lithographie artistique en 15 couleurs, valant 1.00
- 4e prix. — Une lithographie en 15 couleurs, valant 0.75
- 5e prix. — Une lithographie valant . . . 0.50

N'oubliez pas que vous pouvez envoyer autant de solutions que vous voudrez, à condition de vous servir du dessin de "l'Album".

Détachez ce dessin et envoyez votre solution à BALSAMO, 1961 rue Sainte-Catherine, ("Album Universel"). Les solutions pour ce concours seront reçues jusqu'au 15 avril.

LE DOIGT DIABOLIQUE

L'expérience que nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs est basée sur la puissance tinctoriale presque infinie que possèdent les couleurs tirées du goudron, telles que: la fuchsine, l'aniline, l'alizarine, etc. (Matières très répandues dans le commerce.)

En effet, si l'on étend une petite partie de poudre verdâtre de fuchsine, par exemple, sur une feuille de papier un peu rugueuse, et si l'on enlève l'excédant en secouant légèrement le papier de façon que toute trace disparaisse en apparence, on peut, par immersion dans l'eau, obtenir une coloration totale du papier rouge sang. L'explication en est bien simple: les quelques grains de poussière qui ont été retenus entre les rugosités du papier ont suffi, grâce à leur grand pouvoir colorant, à produire ce résultat en se dissolvant instantanément dans l'eau.

L'expérience peut devenir saisissante en opérant que l'on voudra bien lui dicter.

Vous écrirez ensuite avec l'index la phrase



choisie par l'amateur, de façon qu'aucune trace n'apparaisse de la façon suivante:

Après avoir écrasé entre deux doigts un grain de fuchsine ou d'aniline, vous prévenez votre public que vous êtes en relation avec les esprits et que votre doigt écrira en lettres de sang la phrase de lettre ne soit apparente: un papier de journal

un peu jauni dissimule aisément les parties qui pourraient rester un peu apparentes; puis, plongeant tout d'un coup votre papier dans l'eau et le retirant presque aussitôt, vous montrez au public étonné votre sentence, écrite comme vous l'avez annoncé.

SOLUTION DU CONCOURS No 118

Il s'agissait de plier un carré entouré de parties de grenouilles et d'en reconstituer au centre recouvrant le dessin du milieu. Les gagnants de ce concours sont:

1er prix, Mlle L. R. Blanchard, St Hyacinthe; 2e prix, M. Ulric Archambault, 13 rue Langevin, cité; 3e prix, Laura Guillotte, 46 Wilcox st., Springfield; 4e prix, Mme Olivine Dugrenier, Lawrence, Mass.; 5e prix, Arthur Boucher, St-Lambert, P. Q.

Nous ont également envoyé des solutions justes:

Emile Laflamme, A. Kingsley, Amédée Labarre, Achille Emond, "Anison", M. L. Saulnier, Albert Robert, J. C. Mailhot, Thos. Demers, Lucina D'Anjou, J. M. Guénard.

UN CONCOURS DE POULES

Un concours de poules a eu récemment lieu en Australie: il a duré une année entière, ce qui est un délai plus long que celui qu'on accorde—ou impose—aux candidats aux écoles les plus difficiles qui puissent offrir aux humains un mirage qui, d'ailleurs, comme les autres mirages, est souvent trompeur. Le but du concours, c'était simplement d'établir quelle race de poules est la meilleure pondeuse. Et si l'on a fait durer ce concours si longtemps, c'était pour que les bêtes puissent faire leurs preuves durant la mauvaise saison aussi bien que durant la bonne, et pour exclure la possibilité de l'emploi de stimulants artificiels, ayant une action temporaire.

Les poules concurrentes étaient toutes logées dans les mêmes conditions exactement: toutes étaient nourries de la même manière. On tenait compte toutefois des différences dans la quantité de nourriture absorbée, certaines races étant plus voraces que d'autres. Enfin, toutes les concurrentes étaient placées dans les conditions les plus favorables, et les coqs étaient soigneusement exclus. Pendant une année entière, par conséquent, les poules vécurent dans le célibat.

Le résultat du concours, le voici:

Premier prix: un groupe de poules Wyandotte argentées. Ce groupe donna une moyenne de 218 oeufs par poule pour l'année complète. Les poules en question étaient les filles d'un groupe qui, l'année précédente, avait donné 214 oeufs en moyenne. Elles étaient de petite taille plutôt et peu voraces. Des six poules de ce groupe, un amateur a offert 1,250 francs, mais en vain. Un groupe de poules a reçu une forte récompense: c'est un groupe de leghorn brunes. Elles ont fourni 200 oeufs chacune et cette espèce est fort avantageuse en ce qu'elle mange la moitié de ce qu'il faut aux autres.

Les résultats principaux du concours sont les suivants, d'après un expert qui a suivi les opérations. C'est, d'abord, que le maïs est un excellent aliment pour les poules. Puis, que l'absence des coqs est très recommandée: les coqs gênent la ponte, au lieu de la stimuler. En troisième lieu, les poules pondent plus quand elles sont réunies en petits groupes, que lorsqu'on les accumule en grandes troupes. Enfin, dit l'expert, les races asiatiques se sont montrées des couveuses tout à fait supérieures.

Notons que si la dépense en nourriture a été de 122 livres et le prix de vente des oeufs de 373 livres, il ne faudrait pas conclure que le bénéfice a été de 251 livres. Il faut tenir compte du prix d'achat des poules, de la valeur de la terre, de la dépense en enclos, poulaillers, etc.

Mais ceci est une autre affaire. Ce qu'il faut retenir, c'est la valeur de la wyandotte argentée comme pondeuse et celle de la leghorn.

CARDEZ VOTRE ARGENT



Plutôt que de jeter par les fenêtres en achetant pour le teint des poudres et lotions sans valeur renfermant souvent des ingrédients nuisibles et des poisons. Si votre visage est enlaidi par des boutons, ou si la peau est rougeâtre, rugueuse, grasse, j'ai une recette qui vous la guérira sûrement et sans danger. Vous pouvez préparer le mélange pour dix sous. La préparation resserre la peau, et en fermant les pores en chasse toutes les impuretés, empêche les rides et laisse la peau saine et en bon état.

CHEVEUX GRIS.

Si vous avez les cheveux blancs ou si vous grisonnez, et si vous voulez leur rendre leur nuance primitive, j'ai une formule pour cela. C'est sans danger aucun, pour les cheveux, le cuir chevelu et la santé en général; ne contient pas de soufre, plomb, nitrate d'argent, couperose, ni poison d'aucune sorte. Ne s'enlève pas au toucher, ne colle, ni salit, ni poisse les cheveux, ne tache pas le cuir chevelu; fait pousser les cheveux, leur donne une apparence souple et lisse. Pour quelques sous vous pouvez en faire assez.

BLANCHEUR DU TEINT.

Je peux vous envoyer la formule pour blanchir le teint; prépare d'avance, elle se vend \$2.00 chez le pharmacien. J'en ai fait usage et je puis vous garantir que cette préparation enlève les tâches de rousseur, dissipe le hâle ou les rougeurs de la peau. Vous la préparez pour le dixième du prix que coûtent les lotions vendues pour le teint.

POUR FAIRE POUSSER LES CHEVEUX.

C'est tout ce qu'il y a de plus simple. Je les fais pousser sur le champ, en arrête la chute, prévient les pellicules, tend à faire friser ou à boucler les cheveux, empêche la calvitie et fait pousser les cheveux à profusion. Parfaitement pur et sans danger. Peut-être préparé pour quelques sous seulement.

RIDES PRÉCOCES.

J'ai une préparation infatigable pour faire disparaître les rides. Applications faciles, sans danger et bon marché. Elle comble les parties creuses en nourrissant la peau qui redevient unie, souple et blanche. Guérit les gerçures des mains et des lèvres, et la rugosité causée par le froid et les savons impurs. Facile à préparer et à peu de frais.

TROUVAILLE.

Lotio pour le visage; fera disparaître l'apparence grasse et luisante de la peau, la rendant souple et blanche en cinq minutes; en huit jours enlève tous les boutons, dissipe le hâle, blanchit la peau sans irriter; sans danger aucun; ne contient pas de poisons. Pour cinq sous vous en ferez assez pour durer six mois.

POILS FOLLETS.

Au visage, cou, bras et autres parties du corps; les détruit vite et les enlève sans douleur, sans décoloration et aucun dommage à la peau. Agit d'une manière efficace en moins de trois minutes. Sans danger et absolument certain.

TRANSPIRATION EXCESSIVE.

Des pieds et des aisselles; guérison certaine sans clore l'orifice des pores et sans nuire au corps. Les dames qui transpirent beaucoup des aisselles seront guéries d'une façon permanente. Soulagement immédiat pour les pieds tendres et sensibles. Plus de mauvaise odeur causée par la sueur. Peut se préparer pour quelques sous seulement.

Les Recettes seront envoyées sous enveloppe ordinaire cachetée. Prix: 50 cents pour deux; 75 cents pour quatre; \$1.00 pour les six. (MANDAT OU TIMBRES.) Ces Recettes sont simples, sans danger et font tout ce qu'elles promettent. Nous avons des centaines de témoignages à l'appui de leur efficacité. Les pharmaciens vendent les ingrédients de mes recettes et vous n'êtes pas obligé de m'écrire pour les avoir. Ecrivez à

MADAME LAJEUNESSE, Dermatologiste,
TORONTO, ONT. CANADA.



La Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal

Fondée en 1846
Capital souscrit \$2,000,000.00
Capital versé 600,000.00
Fonds de réserve 800,000.00

SIR WM. H. HINGSTON, M.D., Président.
R. BELLEMARE, Vice-Président.
A. P. LESPERANCE, Gérant.

SUCCURSALES

Nombre de Comptes ouverts 74,487

1532 rue Sainte-Catherine, est, 2312 rue Notre-Dame, ouest,
656 rue Notre-Dame, est, Coin des rues Condé et Centre,
946 rue St-Denis, coin Rachel, Coin Ontario et Maisonnouve,
2273 rue Sainte-Catherine, ouest, coin Avenue McGill College,
780 rue Saint-Laurent, coin Avenue des Pins.

Cette Banque est la seule incorporée en vertu de l'acte des Banques d'Épargnes faisant affaires dans la ville de Montréal.

LA BANQUE EMET
DES PETITES
TIRELIRES



BANQUES
D'ÉPARGNES A
DOMICILE

LES FEMMES QUI SÉDUISENT LA SANTÉ EST LEUR CHARME ESSENTIEL

Elle aide aux femmes à mériter et à conserver l'admiration, le respect et l'amour des hommes.

Le plus grand avantage de la femme est son pouvoir d'inspirer l'admiration, le respect et l'amour. Il y a dans la santé une beauté qui attire plus les hommes que la régularité des traits.



Être une femme heureuse et conserver l'amour et l'admiration de son mari doit être le souci constant d'une femme. Au premier indice de mauvaise santé, de menstruations douloureuses ou irrégulières, mal de tête ou mal de reins, procurez-vous et faites usage du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Madame T. E. Gillis, Windsor, N.E., décrit sa maladie et sa guérison dans la lettre suivante:

Chère Madame Pinkham:—

"Quand je commençai à prendre le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham je souffrais de faiblesse et de maladie de la matrice, migraines, maux de reins et épuisement. Je n'ai pris le Composé Végétal que pendant quelques semaines et il m'a rendue robuste et pleine de santé. Je crois que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham est sans égal pour les maladies des femmes."

Les femmes qui souffrent de menstruations douloureuses et irrégulières, mal de reins, flatuosité, leucorrhée, affaissement, inflammation ou ulcération de l'utérus, maladies des ovaires, lassitude, étourdissements, indigestion ou de prostration nerveuse peuvent recouvrer une santé parfaite en prenant le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Vous ne devez certainement pas désirer rester faible, malade et découragée, quand vous pouvez être guérie aussi facilement. Le remède qui a guéri tant d'autres femmes vous guérira aussi.

Un Dollar gratuitement a tous ceux qui souffrent DU RHUMATISME

Je ne demande aucun dépôt—aucun renseignement—aucune garantie. Il n'y a rien à risquer—rien à promettre—rien à payer, ni maintenant, ni plus tard. Ceux qui souffrent du Rhumatisme et qui ne connaissent pas mon remède peuvent avoir une bouteille d'un dollar pour rien. Je fais de moi-même cette offre libérale, sachant bien que le remède contre le Rhumatisme du Dr Shoop a toujours le plus grand succès. Bien des années avant que de découvrir ce remède, j'étudiai la nature du Rhumatisme, car le Rhumatisme n'est en réalité qu'une sorte de

J'ai passé 20 ans à faire des expériences avant d'être certain d'avoir trouvé un remède pour cette terrible maladie—un remède qui non seulement ferait disparaître le poison, mais arrêterait aussi sa formation.

Soulagement certain

Le secret est dans un produit chimique extraordinaire que je découvris en Allemagne. Lorsque je découvris ce produit, je sus de suite que j'avais en main un remède certain contre le Rhumatisme, mais avant de l'annoncer, avant que d'y mettre mon nom, je fis plus que 2000 expériences et mes succès ne furent que de deux pour cent.

Ce produit n'est pas le seul ingrédient dont je me sers pour la fabrication du remède contre le Rhumatisme du Dr Shoop, mais il a rendu la fabrication de ce remède possible—il a rendu possible un succès qui, j'en suis certain, n'aurait pas pu s'obtenir autrement.

Ce produit chimique est très cher, les droits de douane sont aussi très élevés. Il me coûte \$4.90 la livre, mais que sont ces \$4.90 pour le seul remède véritable contre une des plus terribles maladies qui existent—pour un véritable remède contre une des plus grandes tortures dont souffre l'humanité.

Je ne veux pas dire ici que le remède du Dr Shoop puisse faire revenir à leur état naturel des jointures qui ont souffert de dégénérescence osseuse, mais il fera disparaître du sang le poison qui cause l'enflure et la douleur et cela signifie la fin de la douleur et de l'enflure—la fin de la souffrance—la fin du rhumatisme. C'est pour quoi je puis vous faire cette offre libérale, c'est pourquoi je puis me permettre de dépenser moi-même le premier dollar afin que tous ceux qui souffrent du Rhumatisme dans le monde entier, connaissent mon remède.

Ecrivez tout simplement

L'offre est faite à tous ceux qui n'ont pas essayé mon remède—partout—mais vous devez m'écrire pour avoir un bon pour le premier paquet, de remèdes. Je vous enverrai un bon pour votre pharmacien, bon qu'il acceptera avec autant de plaisir qu'il accepterait un dollar. Il vous donnera une des bouteilles qu'il a dans son magasin et il m'enverra la facture. Il n'y a aucune condition spéciale de faite—tout ce que je vous demande c'est d'écrire—d'écrire aujourd'hui. Je vous enverrai outre cela mon livre sur le Rhumatisme. Il est tout à fait gratuit et il vous aidera à comprendre votre cas.

Adressez-vous au Dr Shoop, Boîte 80
Racine, Wis.

Les cas doux se guérissent souvent avec un seul paquet. En vente dans 40,000 Pharmacies

Le Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme

MUSIQUE et Instruments de Musique

A BON MARCHÉ

LA MAISON EDMOND HARDY

vient de recevoir de Paris et de Bruxelles un stock nouveau qu'elle offre à prix réduits.



Le public trouvera aux deux magasins de la MAISON HARDY, des VIOLONS, GUITARES, MANDOLINES, BANJOS, et autres instruments à cordes, ainsi que FLUTES, CLARINETTES, CORNETS, TROMBONES, et autres instruments de cuivre et bois des meilleures maisons Françaises et Belges à prix réduits.

Boîtes Musicales de \$12 à \$50

MUSIQUE RELIGIEUSES

Recueils de chant, Romances, Mélodies Chansonnettes. Recueils pour ORGUE, HARMONIUM, PIANO, VIOLON, Etc. Les commandes par la malle sont exécutées avec promptitude. Adressez-vous chez



EDMOND HARDY

1686 RUE NOTRE-DAME, OU A LA SUCCURSALE 1814 RUE STE-CATHERINE

Le magasin de la rue Ste-Catherine est ouvert tous les soirs jusqu'à 10 h.



GRATIS AUX FEMMES qui Boulangent Elles-mêmes

Des milliers de dames nous demandent toutes les semaines les recettes "Royal Household" — ces recettes indiquent la nouvelle et la manière la plus facile de faire le pain. Faites un essai avec la nouvelle farine "Royal Household," qui est purifiée par l'électricité — vous ne sauriez croire qu'il puisse y avoir autant de différence entre diverses farines — les recettes valent certainement la peine d'être demandées.

VOICI, ENTRE DES MILLIERS, UN TEMAIGNAGE QUE NOUS AVONS RECU.

SAVONAS, THREE MILE CREEK, C.A., 28 Novembre 1904.

Je me suis servi de votre farine exclusivement depuis que je suis au Canada, il y a 14 ans et j'ai essayé la farine "Royal Household" aussitôt qu'elle a été mise sur le marché. Pour vous montrer combien je la préfère aux autres, je vous dirai, qu'il y a quelque temps, mon épicier en manqua et que j'en envoyai chercher à Kamloops, à 25 milles d'ici, d'où je dus la faire expédier par chemin de fer, préférant payer le transport que de me servir de farine de qualité inférieure. Je crois que si je ne pouvais pas l'avoir autrement, je me la ferais expédier des moulins. Avec elle je suis certain de toujours avoir de bon pain et rien n'apporte mieux l'accord dans le ménage.

[Signée]

MADAME T. SMITH.

THE OGILVIE FLOUR MILLS COMPANY, LIMITED.
MONTREAL.



VICTIME des POISONS

Vous n'avez pas le droit de vous décourager parce que vous croyez avoir tout essayé pour vous guérir.

Nos "Préparations Végétales" ont guéri des milliers de cas déclarés incurables par de savants médecins. Nous n'employons aucun poison dans nos préparations, et nos médecins spécialistes se feront un plaisir de vous donner gratuitement toute information que vous désireriez au sujet de n'importe quelle maladie. (UN REMEDE DIFFERENT POUR CHAQUE MALADIE).

Laboratoire de Remèdes et
Produits Végétaux Laliberté
136 RUE SAINT-DENIS

MONTREAL

"LA DIGESTIVE"

Guérit pour toujours la
DYSPEPSIE

EN VENTE PARTOUT

DENTS BLANCHES EN EMPLOYANT CHAQUE MATIN LES DENTIFRICES DES RR. PP. BENEDICTINS DE SOULAC

Exigez cette marque. Dentifrice hors concours à l'Exposition de Paris 1900.

ELIXIR 50c. POUDRE 35c PATE 35c TUBE 25c.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
Si votre pharmacien ne les tiens pas, écrivez

GASTON VENNAT, 13 rue St-Jean, MONTREAL
BELL TEL. MAIN 4672



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME
ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre EN FRANÇAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DE DEVELOPPEMENT DU BUSTE inventé par MADAME THORA est un simple traitement chez soi garanti pour voir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE. Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts de timbres-poste à

THE MADAME THORA CO.
TORONTO, Ont.

Au Palais :

—Le jury a acquitté hier un bigame.

—Il aura estimé avec raison que deux femmes légitimes à la fois, cela constitue un châtement suffisant.

* * *

Dans un lycée de jeunes filles, une élève passe son "oral".

—Pouvez-vous me dire, mademoiselle, à quelle époque David tua Goliath ?...

—Dame !... Ça doit être à l'époque de la Fronde !..

Un mari ivrogne guéri.



Une dame qui a sauvé son mari et sa maison, écrit : "J'ai pensé pendant longtemps essayer Samaria pour le guérir de ses habitudes de boire. Un jour il entra au domicile sous l'effet de la boisson après avoir dépensé son salaire de la semaine. J'ai envoyé chercher le remède Samaria et lui ai administré dans son café. Il ne

s'est jamais douté de rien, et avant d'avoir employé tout le traitement, il a complètement arrêté de boire. Je crois sincèrement que ce remède peut guérir les cas les plus difficiles. ECHANTILLON GRATIS et pamphlet envoyés cachetés, vous donnant tous les détails, témoignages aussi que le prix. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse. THE SAMARIA REMEDY CO., 23 Rue Jordan, Toronto, Ont.

Toutes les commandes des Etats-Unis remplies de notre Bureau américain. Pas de douane à payer.

Le petit Roger a trouvé dans son soulier... une boîte de dattes.

—Ah ! dit-il dédaigneux, je sais ce que c'est : le petit Noël trouve que je ne suis pas assez fort en histoire !

Un "petit pays chaud" en pension à Paris parle à son camarade de son pays natal.

—Chez moi, dit-il, il y a tellement d'étoiles, qu'il n'y a plus de place pour le ciel !

* * *

Réponse d'une vieille paysanne — octogénaire pour le moins — à laquelle on demande son âge :

—Oh ! maintenant, je n'importe plus, j'prends à même.

POILS FOLLETS ENLEVES

"THORENE", le nouveau traitement, enlève les poils follets sûrement, sans danger et sans douleur. Pas d'acides ni autres ingrédients malfaisants. Toute dame ainsi affligée devrait employer le remède souverain, envoyé par la poste, scellé sûrement, \$1.00. Adresse :

The Madam Thora Toilet Co.
Toronto, Canada.

LA TEMPETE A DU BON

Un armateur heureux, c'est celui du vapeur "Alaska", qui, parti de Hawaï pour New-York en juillet dernier avec une cargaison de sucre de canne, fut retenu pendant deux mois dans l'océan Pacifique par une série de tempêtes. Durant ce temps, le sucre subissait aux Etats-Unis une hausse importante si bien qu'à l'arrivée la cargaison se trouvait valoir \$3,000 de plus.



GRATIS

un livre très sérieux sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.
KOENIG MED. CO.,
100 Rue Lake, CHICAGO.
En vente chez les pharmaciens ; \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.

SIROP du Dr LEONARD

Spécifique pour les Coliques des enfants, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des Poumons.

En vente chez tous les pharmaciens.

PRIX 25 CENTS.

Préparé par la CIE CHIMIQUE "LEONARD," 3141 rue Notre-Dame, Montréal.

Si vous avez besoin d'un Bon Piano
ADRESSEZ-VOUS A
J. A. Hurteau & Cie, Ltée

1680 rue Sainte-Catherine, Montréal

PRIX SPECIAUX POUR ARGENT COMPTANT OU AVEC
CONDITIONS POUR CONVENIR AUX ACHETEURS

ASSORTIMENT COMPLET
DE MUSIQUE EN FEUILLE.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE
DE TOUS GENRES

MACHINES A COUDRE.



Comment savez-vous que le café que
vous buvez est le meilleur, si
vous n'en essayez pas d'autres ?

Essayez le CAFFÉ DE

**MADAME
HUOT**

Et voyez votre erreur. C'est le Café
Idéal, pur, riche et déli-
cieux.

En vente par tous les bons épiciers, en canistres de 1 lb à
40c, 2 lbs à 75c.

EN GROS CHEZ

**E. D. MARCEAU, 281 - 285, rue Saint - Paul,
MONTREAL**



WILSON'S INVALIDS PORT

(à la Quina du Pérou)

**ENRICHIT LE SANG ET
RENFORCE LE CONVALESCENT**



Il agit graduellement et insensiblement, et donne
une énergie permanente.
Il triomphe de toutes les conditions anémiques et
rend au sang appauvri et faible les corpuscules
rouges qui dénotent la santé.

EN VENTE chez tous les pharmaciens PARTOUT

Grande bouteille d'une pinte, \$1.00

L. A. WILSON & CIE, Limité, Agents,
87, rue St-Jacques, MONTREAL



WILSONS INVALIDS PORT

**Soignez
de suite
ce Rhume**

Et ne lui laissez pas le
temps de vous mener.

Si vous vous en rendez
maître avec

LE

Sirop Mathieu

de Goudron et d'Huile
de Foie de Morue

Tout ira bien et vous éviterez la
bronchite, l'angine, l'asthme et pen-
t-être la consommation que le rhume
traîne avec lui. L'Huile de Foie de
Morue contenue dans ce sirop, aug-
mente le nombre des globules rouges
du sang et le rend plus apte à résis-
ter à la maladie.

Gros flacon, 35c., en vente partout.

La Compagnie J. L. Mathieu, prop.,
SHERBROOKE, Que.

Si votre rhume vous donne la fièvre,
LES POUDRES NERVINES DE MATHIEU,
prises en même temps que le Sirop
Mathieu, la feront disparaître.

L. CHAPUT FILS & Cie

Dépositaires du Gros, Montréal.

BONS ROMANS

Voulez-vous occuper agréablement vos
heures de loisir ? Sur réception d'une plas-
tre j'enverrai franco douze volumes choi-
sis parmi les ouvrages des romanciers les
plus célèbres. En voici les titres : Les
Fiançailles d'Yvonne — Vengeance de Fem-
me, en 2 vols — La Capitaine — Le Châ-
teau de Villebon — Miséricorde — La Co-
saque — Les Drames de l'Irlande — Le
Missel de la Grand'Mère — La Loi d'A-
mour — L'ami du Château — La Belle
Tiennette — Un Duel à Mort — La Fian-
cée du Tueur de Lion — Le Mendiant Noir
— La Lanterne Rouge — L'Enveloppe Noire
— Chagrin d'Amour — Le Sacrifice d'une
Femme — La Dame d'Auteuil — La Voleu-
se d'Enfants — Le Secret du Blessé — Le
Compagnon Invisible — Mariage aux Roses
— Les Dix-sept ans de Marthe — La
Bruyère d'Yvonne — La Langue de Mme
Z. — Coeur de Sceptique — Un Mariage
de Confiance — La Fille des Vagues —
Amour d'Enfant, Amour d'Homme — La
Vierge des Maquis — Un numéro spécimen
sera expédié franco à toute personne qui
m'enverra dix cents. Adressez : Déon
Frères, 1877 rue Ste Catherine, Montréal

CATARRHOL

Est le seul remède qui guérissent positivement le

**CATARRHE,
RHUME DE CERVEAU,
FIEVRE DE FOIN.**

C'est un onguent merveilleux, différant de
tous les autres car il ne contient ni graisse ni
saïndoux ; il ne rancit jamais.

En vente partout, envoyé ici ou aux
Etats-Unis sur réception de 75 cents.

ADRESSEZ :

COMPAGNIE MED. PARIS-CANADA
Ch. 6, Batisse "La Presse", Montréal.



EDMOND J. MASSICOTTE,
Artiste-Dessinateur, (à sécher)
1630 rue Notre-Dame, Montréal —
illustrations descriptives pour cou-
vertures de livres, catalogues, étic-
quettes, annonces pour le com-
merce. Affiches, monogrammes,
cachets, etc

LA GRANDE MAJORITÉ

des maladies viennent de la pauvreté du sang
qui ne peut nourrir les organes assez pour
leur permettre de remplir leurs fonctions.
C'est pour cela que

LE ROBUR

en rendant au sang les éléments qui lui man-
quent et en l'enrichissant

GUÉRIT TANT DE MALADIES.

Le Robur se vend sous trois formes :
Robur Liquide, \$1.00 ; Robur Granulé, 50c. ;
Robur en Perles, 50c.

aussi : Tablettes "ROBUST" Purgatives, 25c.

C. BEAUPRÉ, 73 Désery, MONTREAL,
et dans toutes les pharmacies.



Ecrivez pour nos prix et catalogues et men-
tionnez "l'Album Universel."



Remède sûr et efficace pour enlever prompté-
ment, et sans douleur, les Cors, Verrues et
Durillons. Energique, Inoffensif et Garant.
Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c.
J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !



**LE PACIFIQUE
CANADIEN**

Les trains partent de Montréal.

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, †9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., †10.00 a.m.
†4.00 p.m., *10.00 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., †2.00 p.m., †3.30 p.m.
*11.30 p.m.
OTTAWA, †8.20 a.m., †5.35 p.m.
JOLIETTE et ST-GABRIEL, - †8.45 a.m.,
†5.00 p.m.
ST-AGATHE, †9.00 a.m., †5.20 p.m.
LABELLE, †9.00 a.m., †5.20 p.m.
* Quotidien, † Quotidien, excepté les dimanches,
† Mardi et Jeudi, † Jeudi seulement, † Imman-
che seulement † Quotidien excepté le samedi

Billets pour l'Europe.

A. L'ANDE agent des passagers pour la ville.
Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques,
voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur
l'Atlantique et le Pacifique.

COMPAGNIE MEDICALE PARIS-CANADA.



REMEDES BONS ET SURS!

LE CATARRHOL

Onguent purement végétal ne contenant ni graisse, ni saindoux, ni vaseline comme tous les autres. Soulage en le mettant et guérit toujours :

Le CATARRHE, BOURDONNEMENTS et ECOULEMENTS D'OREILLE, le MAL de GORGE, RACLEMENTS, GRAILLONNEMENTS, ENVIES DE VOMIR, CRACHEMENTS, POLYPES et CHANCRES DU NEZ, ECZEMA et AUTRES MALADIES de PEAU.

Le pot, contenant 2 onces, est en vente dans les pharmacies, ou envoyé partout, franco, sur réception de 75 cts ou 3 pots pour \$2.00.

LES GRANULES BUROT DE PARIS

Faites d'huile de camomille associée à la cascara et autres substances végétales les plus pures, par le Dr Burot, de la Faculté.

Guérissent positivement : LA CONSTIPATION, EMBARRAS DU FOIE, MALADIES des INTESTINS, MALADIE des REINS, ETOURDISSEMENTS, MAL de TETE, DYSPEPSIE, HEMORRHOIDES.

Agissant pendant le sommeil, sans douleurs ni coliques, 3 purgent mieux que tout autre remède, sans déranger de son travail. Le flacon contient de 40 à 50 granules.

En vente dans toutes les pharmacies, envoyées franco partout sur réception du prix, 2 francs (40 cts), ou 6 flacons pour \$2.00.

Ecrivez à nos médecins, ils vous traiteront et vous guériront gratuitement. Exigez toujours la marque enregistrée du marteau sur chaque flacon.
Adressez : **CIE MED. PARIS-CANADA, Chambre 6, "La Presse", MONTREAL**

De succes en succes

34 patrons de voitures de toutes sortes et pour tous les goûts :

Aussi, toujours en mains, aux prix du gros : **Laveuses de quatre sortes, Tordeurs, Poeles, Fournaises, Engins à Gazoline, Pompes, Barattes, Balances, Wagons, Express de promenade, d'épiciers et de bouchers, Coffre-forts, Etc.**

Voitures de familles, Surrey, Phaeton, Concord, Piano box, Caoutchouc, Etc., Etc.

GEO. BELANGER

BUREAU ET SALLE D'ECHANTILLONS :

41, RUE BONSECOURS

ENTREPOTS :

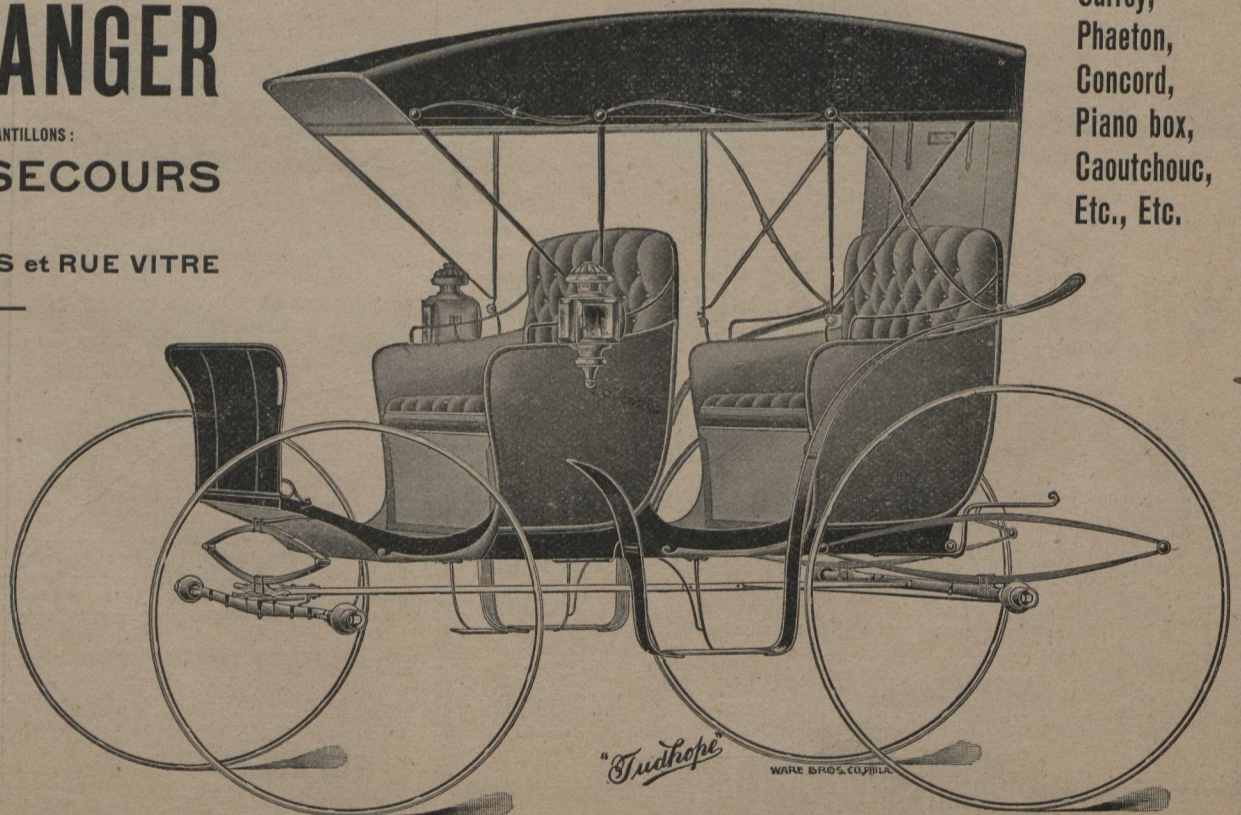
RUE CHAMP-DE-MARS et RUE VITRE

Machines à coudre

GARANTIES POUR 5 ANS, **\$19.00**

Venez examiner les marchandises et les prix avant d'acheter ailleurs. 10 p.c. de réduction sur les voitures pour tout achat d'ici au 1^{er} de mai.

**ON DEMANDE DE BONS AGENTS
POUR LA CAMPAGNE.**



"Tuck"
WARE BROS. CO. BILA